MONUMENTS DE L'ART BYZANTIN
PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

III

LES ÉGLISES DE CONSTANTINOPLE

PAR

JEAN EBERSOLT
DOCTEUR ÈS LETTRES
CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES

ADOLPHE THIERS
ARCHITECTE, PRIX DU SALON
CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UN ALBUM DE 58 PLANCHES



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^{E}
—
1913

MONUMENTS DE L'ART BYZANTIN

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

III

LES ÉGLISES
DE
CONSTANTINOPLE

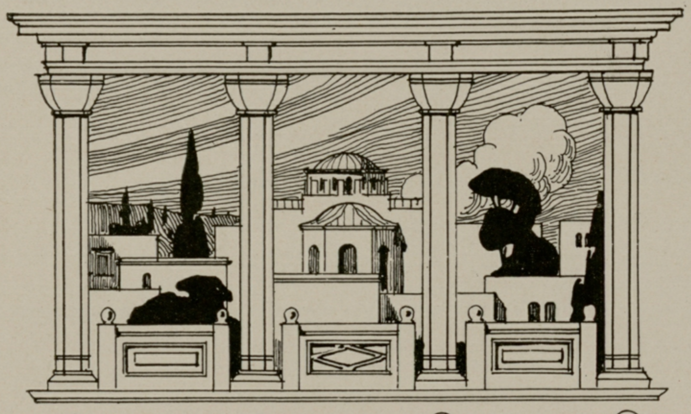
LES ÉGLISES
DE
CONSTANTINOPLE

PAR

JEAN EBERSOLT
DOCTEUR ÈS LETTRES
CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES

ADOLPHE THIERS
ARCHITECTE, PRIX DU SALON
CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UN ALBUM DE 58 PLANCHES



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIE
—
1913

PRÉFACE

Les documents publiés ici ont été réunis à Constantinople au cours des Missions dont M. l'architecte Ad. Thiers et moi avons été chargés par le Ministère de l'Instruction Publique et par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1907-1908, 1910 et 1912. Depuis les temps lointains où Pierre Gylles visitait la capitale du Grand Seigneur et en rapportait les matériaux de son précieux livre sur la Topographie de Constantinople et sur ses antiquités (*Lyon, 1561*), *où Du Cange publiait sa monumentale* Constantinople chrétienne (*Paris, 1680*), *l'attrait qu'exerce cette ville sur laquelle il plane encore tant de mystère a été toujours en France très vif.*

Les églises étaient certes une des plus belles parures de la Nouvelle Rome : elles évoquent encore aujourd'hui les splendeurs et les richesses de la Ville aux sept collines qu'un historien byzantin appelait « la mère des églises, la protectrice de la foi ». Les magnificences de Sainte-Sophie et de Kahrjé-Djami avaient attiré depuis longtemps l'attention des voyageurs, des archéologues et des architectes. Successivement W. Salzenberg, W. R. Lethaby et H. Swainson, Th. Schmitt, E. M. Antoniadis, A. Rüdell

et un architecte français, M. Prost, ont consacré à ces deux sanctuaires des monographies et en ont fait des relevés.

Les autres églises, disséminées sur toute l'étendue du vieux Stamboul, étaient restées imparfaitement connues. C'est sur ces dernières qu'a porté notre effort. En exposant les principaux résultats de nos recherches, j'ai eu l'occasion de montrer ailleurs[1] *que les dessins publiés autrefois par D. Pulgher*[2] *étaient souvent inexacts, incomplets et ne permettaient pas de saisir le caractère et la structure architecturale de ces édifices.*

Chacune de ces églises, converties aujourd'hui en mosquées, a fait l'objet d'une monographie, illustrée par mes photographies, par les dessins et par les planches de M. Thiers, qui forment un album à part. Ces monuments ayant subi des restaurations à l'époque byzantine ou des mutilations à l'époque turque, il était nécessaire avant tout de ressaisir leur aspect ancien et leur structure primitive. Il fallait ensuite les dater et essayer de retracer dans ses grandes lignes le développement chronologique de cette architecture religieuse, si souple et si variée.

Nous espérons que ces relevés et ces études contribueront à faire mieux connaître et mieux apprécier l'art de la Ville, qui fut pendant dix siècles la capitale intellectuelle et artistique de l'Orient chrétien. Certes ces lieux de prière sont déchus de leur ancienne splendeur. Ils ont souffert des injures du temps et des mutilations des hommes et ressemblent aujourd'hui à des cadavres enveloppés dans un linceul de chaux. Mais la pierre, le marbre et la brique semblent encore, sous la lumière d'Orient, d'un éclat si pur, exprimer, malgré tout, leur joie d'avoir été appelés en quelque sorte à la dignité de l'esprit et d'immortaliser une étape de la vie humaine dans sa recherche du divin.

Nous devons remercier ici avec la forte et sobre sincérité du travail re-

1. Cf. *Revue archéologique*, 1909, II ; *Missions scientifiques*, 1911.

2. *Les Anciennes Églises byzantines de Constantinople*, Vienne, 1880.

connaissant le Gouvernement de S. M. I. le Sultan, l'Ambassade de France, la Direction des Musées Impériaux Ottomans, et M. G. Mendel qui ont bien voulu faciliter nos recherches à Constantinople ; le Ministère de l'Instruction Publique et M. Ch. Bayet ; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et M. Ch. Diehl qui n'a cessé de porter un intérêt très vif à nos études et de nous soutenir de sa sympathie, ainsi que MM. G. Perrot, G. Schlumberger, Th. Homolle ; l'École des Hautes Études et M. G. Millet. Et ces remerciements nous devons les adresser aussi à notre éditeur, M. E. Leroux.

Paris, décembre 1912.

JEAN EBERSOLT.

I

ÉGLISE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE STOUDIOS

(MIR-ACHOR-DJAMI)

(PL. I-IV)

1

I

ÉGLISE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE STOUDIOS (MIR-ACHOR-DJAMI)

(PL. I-IV)

A l'extrémité du vieux Stamboul, non loin du château des Sept-Tours et du mur maritime, se dresse un long bâtiment à la toiture effondrée et pauvre d'aspect. Le minaret, surmonté d'une simple plate-forme entourée d'une balustrade en fer, donne la même impression d'abandon et de ruine. Seule la voix du muezzin trouble de temps en temps le silence pour appeler à la prière quelques vieux Musulmans, qui lentement pénètrent dans la cour et vont faire leurs ablutions à la fontaine de marbre. Cette fontaine, sous son auvent entouré d'un banc circulaire, les tombes turques qui dressent leur stèle ici et là, de vieux arbres recouverts de lierre, donnent à cette cour pleine de fraîcheur l'aspect captivant d'un de ces coins de Stamboul que l'Islam a fortement marqués de son empreinte. Nous sommes cependant dans l'atrium d'une ancienne basilique chrétienne.

Les historiens et les chroniqueurs en attribuent la construction à un

riche personnage originaire de Rome. D'après eux, le patrice et consul Stoudios fonda, en 463, sous le règne de Léon le Grand, cette église qu'il consacra à saint Jean-Baptiste, et il y installa des moines d'une confrérie renommée par son zèle religieux, les Vigilants (Ἀκοίμητοι)[1].

Situé près de la Porte-Dorée[2], le monastère était parfois visité par les empereurs lorsqu'ils regagnaient en triomphe le palais impérial[3]. Durant tout le moyen âge, il fut un des lieux saints les plus réputés de la capitale, surtout à la fin du huitième siècle et au début du neuvième, lorsque Théodore Stoudite présidait à ses destinées[4].

La prise de Constantinople par les Latins troubla un instant la vie du monastère. Le quartier fut ravagé et transformé en désert; mais, dans les dernières années du treizième siècle, le couvent recouvra son ancienne splen-

1. Cf. Théophane, *Chronographia*, éd. de Boor, t. I, p. 113; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 611; *Georgii Hamartoli Chronicon IV* (Migne, *P. G.*, t. CX, col. 757); Preger, *Scriptores Originum Constantinopolitanarum*, t. II, Leipzig, 1907, p. 247; *Nicephori Callisti Ecclesiastica Historia*, XV, 23 (Migne, *P. G.*, t. CXLVII, col. 68); Bibliothèque royale de Dresde, ms. gr. n° 140 (A.-A. Dmitrievskij, *Drevnjeičie patriarčie tipikoni*, Kiev, 1907, p. 345); Baronius, *Annales Ecclesiatici*, t. XIII, p. 337; *S. Theodori Studitae Vita* (Migne, *P. G.*, t. XCIX, col. 145). D'après une épigramme, Stoudios fut élevé au consulat après l'érection de l'église (cf. *Anthologia graeca epigrammatum*, éd. Stadtmueller, Leipzig, 1894, p. 2). Mais dans Suidas (*Lexicon*, s. v. Στούδιος) cette épigramme se rapporte à une autre église fondée par le même personnage. Si l'épigramme de l'Anthologie faisait autorité, l'église de Saint-Jean-Baptiste aurait été fondée avant 454, date à laquelle Stoudios devint consul, c'est-à-dire sous l'empereur Marcien (cf. *Chronicon paschale*, éd. Bonn, p. 591); ce qui serait en contradiction avec les textes des historiens qui placent la construction de l'église sous le règne de Léon le Grand.

2. Cf. *Itinéraires russes en Orient*, trad. par Mme B. de Khitrowo, Genève, 1889, pp. 121, 231; cf. *Chronicon paschale*, éd. Bonn, pp. 726-727; cf. le plan de Buondelmonti où l'église (n° 30) figure à la place qu'elle occupe aujourd'hui, dans Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 73.

3. Cf. Genesius, I, éd. Bonn, p. 6; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 48; G. Acropolite, *Annales*, éd. Bonn, p. 197.

4. V. des sceaux et méreaux du monastère, dans G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, p. 139; *Byzantinische Zeitschrift*, t. II, 1893, p. 189; *Revue des Études grecques*, 1891, p. 115.

Sur Théodore Stoudite et le monastère, v. K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2e éd., pp. 147-151; A. Gardner, *Theodore of Studium*, Londres, 1905; J. Pargoire (*Vizantijskij Vremennik*, t. IX, 1902); V. Preobraženskij, *Prepod. Feodor Studit*, Moscou, 1896; E. Marin, *De Studio cenobio Constantinopolitano*, Paris, 1897; N. Grossu, *Prepod. Feodor Studit*, Kiev, 1907; G.-A. Schneider, *Der hl. Theodor von Studion*, Münster, 1900; B. Melioranskij (*Zapiski imperat. Akademij Nauk*, 8e série, Classe hist.-phil., t. IV, n° 5, Pétersbourg, 1909).

deur. Constantin, frère d'Andronic II, refit à cette époque le toit de l'église et entoura le monastère d'une enceinte solide[1]. L'église seule subsiste aujourd'hui à demi ruinée. Elle fut transformée en mosquée peu de temps après la prise de la ville par les Turcs, par Elias bey, écuyer du sultan Bayesid[2]. La mosquée eut son toit incendié en 1782[3], ainsi que l'un des côtés de la nef[4], et l'on a quelque peine à retrouver dans ces ruines la magnifique église construite par le patrice Stoudios, au temps de Léon le Grand.

Le plan de l'édifice est très simple. C'est une basilique à trois nefs et à tribunes, terminée à l'est par une abside et précédée à l'ouest par un vestibule (narthex) et par une cour (atrium).

L'atrium ancien a été détruit en partie. Le côté ouest par où l'on pénètre aujourd'hui et le côté sud sont occupés par des constructions légères. Sur le côté nord seul subsiste un mur ancien, sur lequel la brique dessine des croix, des rosaces et les arcs de décharge au-dessus des portes qui donnaient primitivement accès dans la cour. Deux portes, aujourd'hui murées et enfouies à mi-hauteur, ont seules conservé leurs linteaux et leurs chambranles de marbre. Ainsi, l'atrium devait s'ouvrir à l'extérieur par de grandes baies. A l'intérieur il était entouré de portiques. Sur la façade du narthex, deux amorces de murs en briques en indiquent encore l'emplacement. Au milieu se dressait la fontaine, la phiale[5].

Le narthex est divisé en trois parties par deux arcs s'appuyant sur des pilastres surmontés de corniches. Les deux vestibules latéraux communiquent avec l'atrium par deux grandes portes au-dessus desquelles s'ouvre un arc

1. Cf. NICÉPHORE GRÉGORAS, *Historia byzantina*, VI, 6, éd. Bonn, p. 190.

2. Cf. J. DE HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 42 ; PASPATIS, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 350.

3. Cf. PASPATIS, *loc. cit.*

4. Cf. J.-B. LECHEVALIER, *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, Paris, 1800, pp. 120-121.

5. L'existence du λουτήρ est attestée par le typicon du monastère; cf. MIGNE, *P. G.*, t. XCIX, col. 1717; A.-A. DMITRIEVSKIJ, *Opisanie liturgičeskich rukopisej*, t. I, Kiev, 1895, p. XXX, 238. Sur le sens du mot loutir désignant à la fois l'atrium et la phiale, cf. G. MILLET (*Bulletin de Correspondance hellénique*, t. XXIX, 1905, pp. 114-115).

de décharge. Le vestibule central s'ouvrait sur l'atrium par un portique de quatre grandes colonnes en marbre de Proconnèse, dont un poète du dixième siècle, Jean le Géomètre, a vanté l'éclat, la blancheur, le poli brillant comme la surface d'une mer calme[1]. Ces colonnes soutiennent un entablement qui s'appuie aux deux extrémités sur des pilastres. Deux portes qui ont conservé leurs chambranles sont disposées symétriquement dans l'entre-colonnement[2].

Du vestibule central on pénétrait dans la nef par trois portes. L'une, celle du milieu, la plus grande, était la porte royale (βασιλικὴ πύλη)[3]. Dans la nef et dans l'abside demi-circulaire, nulle trace de l'ambon, ni du cancel, ni de la sainte table[4]; mais de grandes colonnes en marbre vert, tacheté de noir, séparent encore la nef du bas côté nord[5]. Surmontées de chapiteaux aujourd'hui mutilés, elles soutiennent encore un puissant entablement en marbre blanc.

Dans les bas côtés, une plinthe court le long des murs. Deux portes sont percées dans le mur oriental. Sur le côté méridional, une autre porte conservée donnait accès à l'extrémité du bas côté sud et correspondait à celle qui, sur le même côté, fait communiquer le vestibule latéral du narthex avec l'extérieur[6].

Au-dessus des bas côtés s'étendaient des tribunes, dont le plancher s'appuyait sur l'entablement de la nef et sur des corbeaux décorés de croix et enchâssés dans les murs latéraux. Au premier étage la disposition était ana-

1. Cf. *Joannis Geometrae Carmina varia* (Migne, *P. G.*, t. CVI, col. 943).

2. Au début du dix-neuvième siècle, le narthex n'était pas encore fermé, comme il l'est aujourd'hui par le mur grossier, qui a enlevé à cette façade son ancien caractère; cf. les anciens dessins publiés dans Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. III, 2e partie, Paris, 1822, pp. 486-487; E.-A. Grosvenor, *Constantinople*, t. II, Londres, 1895, p. 463; C.-G. Curtis, *Broken Bits of Byzantium*, 1re part., fig. 42.

3. Cf. Migne, *P. G.*, t. XCIX, col. 1705; Dmitrievskij, *op. cit.*, t. I, pp. xxvi, xxvii, 225.

4. Cf. *De Cerimoniis aulae byzantinae*, II, 13, éd. Bonn, p. 563; Migne, *P. G.*, t. XCIX, col. 1705; Dmitrievskij, *op. cit.*, pp. xxvi-xxvii, 227.

5. Six de ces colonnes sont encore en place. La septième, du côté ouest, est en bois recouvert de plâtre. Sur le côté sud les anciens fûts ont été remplacés par des imitations grossières.

6. Le vestibule latéral nord communiquait aussi avec l'extérieur par une porte aujourd'hui murée.

logue à celle du rez-de-chaussée. Pierre Gylles signale des colonnes dans la partie supérieure de l'édifice[1]. Choiseul-Gouffier a vu au-dessus des sept colonnes du rez-de-chaussée « surmontées d'une frise de marbre blanc parfaitement sculptée » « un second ordre plus petit et très bien proportionné avec le premier[2] ».

Ces tribunes se prolongeaient-elles au-dessus du narthex? Celui-ci est recouvert maintenant par un plafond en bois et par une toiture de tuiles qui s'appuie sur le mur extérieur de l'église et l'entablement du portique. Or, l'on peut voir encore les portes, aujourd'hui murées, avec leur arc de décharge en briques, qui conduisaient des tribunes latérales à une galerie qui s'étendait autrefois au-dessus du narthex. Cette galerie était fermée au nord et au sud par un mur percé d'une grande baie. Elle s'ouvrait sur la nef par une colonnade dont l'existence est attestée par la base d'une colonne et par un chapiteau qui se trouvent encore en place dans le mur occidental. Les Turcs ont donc transformé la façade de l'édifice, en murant la colonnade de la tribune occidentale et en construisant le toit actuel du narthex.

La basilique n'a conservé de son ancienne façade que le rez-de-chaussée. Au premier étage, deux chambres étaient probablement disposées au-dessus des vestibules latéraux. Les pans de mur conservés au-dessus du toit actuel du narthex autorisent pareille supposition. Quant à la partie centrale qui s'ouvrait sur la nef par une colonnade, elle aurait eu aussi, du côté de l'atrium, un portique comme au rez-de-chaussée. Cette façade rappellerait celle de la basilique syrienne de Tourmanin, avec sa *loggia* qui s'ouvre entre deux tours[3].

Une autre question se pose, celle de l'accès aux tribunes qui entouraient la nef sur les trois côtés. Lorsqu'ils détruisirent cette façade d'un grand

1. P. Gyllii, *De Topographia Constantinopoleos*, IV, 9, Lyon, 1561, p. 217.
2. Choiseul-Gouffier, *op. cit.*, p. 477.
3. Cf. de Vogüé, *Syrie centrale*, t. II, pl. CXXX-CXXXV.

caractère, les Turcs ont édifié à l'intérieur de la nef, en l'adossant au mur occidental, un escalier en bois qui était encore en place en 1908. Pour l'accrocher au mur, ils ont coupé une partie de l'entablement de la nef, afin de donner ainsi accès à la tribune septentrionale.

L'existence de la tribune occidentale, sa communication directe avec les galeries latérales permettent de supposer que l'accès des tribunes se trouvait à l'ouest de l'édifice. Où ? Dans les vestibules latéraux du rez-de-chaussée ? Un escalier aurait entravé ici, semble-t-il, le libre accès des fidèles. Les portiques de l'atrium étaient assez vastes pour donner place à un escalier large et commode.

Ainsi, il est du moins certain que de vastes tribunes entouraient la nef sur les trois côtés et que l'accès se trouvait à l'ouest.

Comment était couvert ce vaste édifice dont la toiture, restaurée une première fois à la fin du treizième siècle, puis incendiée à la fin du dix-huitième siècle, était en ruine en 1908 et avait disparu en 1912 ? Le monument devait être couvert en charpente apparente ou dissimulée sous un plafond à caissons. Le toit s'appuyait sur les murs extérieurs et sur l'entablement supérieur des tribunes latérales[1]. Il était en pente au-dessus des galeries et se terminait au-dessus de la nef par un faîte. Existait-il une série de fenêtres au-dessus de l'entablement supérieur des tribunes, comme celles qu'on voit encore sur le mur occidental de la nef ? Ces cinq fenêtres à arc en plein cintre s'ouvrent au-dessus de l'ancienne tribune qui, nous l'avons vu, s'étendait au-dessus du narthex. Une miniature du Ménologe de Basile II aurait conservé le souvenir de cette disposition antérieure à la restauration de la fin du treizième siècle. Le miniaturiste a représenté, en effet, la basilique sur le feuillet qui célèbre, au 11 novembre, la mémoire du saint

1. L'existence de cet entablement supérieur est attestée par les piles d'angle qui, aux extrémités des deux colonnades, sont adossées aux murs. L'entablement, qui était peut-être en bois, s'appuyait sur les corniches qui sont encore en place au-dessus de ces piles.

higoumène Théodore Stoudite. Au-dessus des galeries supérieures, il a dessiné une série de fenêtres à arc en plein cintre[1]. Ce dessin est-il exact? Aux deux extrémités de la nef, les piliers adossés aux murs donnent la hauteur exacte du second entablement qui s'appuyait autrefois sur les colonnes des tribunes. S'il existait des fenêtres au-dessus de cet entablement, il fau-

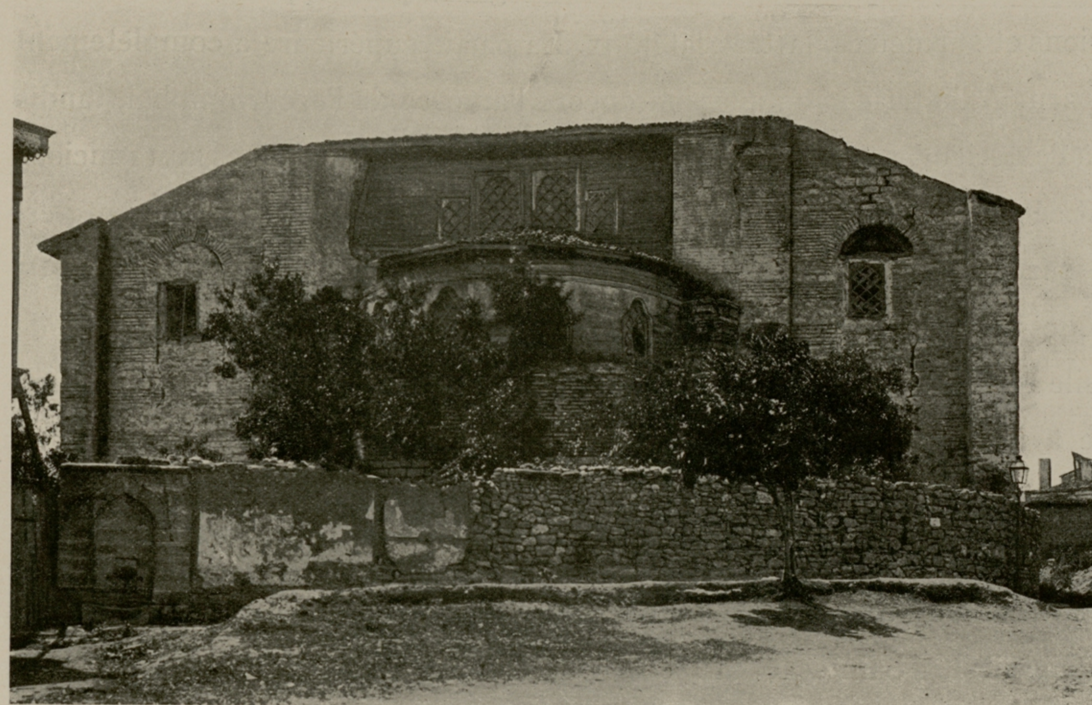


Fig. 1. — Façade orientale.

drait admettre que le toit qui couvrait les galeries supérieures était horizontal. Il est plus logique d'admettre que le toit des tribunes était en pente, comme les murs orientaux et occidentaux sur lesquels il s'appuyait. Cette double série de fenêtres semble, du reste, ne pas avoir été indispensable à l'éclairage de la basilique. La lumière y pénétrait par les nombreuses fenêtres percées dans les murs des bas côtés et des tribunes. Elles ont été en partie murées et restaurées par les Turcs ; mais elles étaient à arc

1. *Il Menologio di Basilio II*, Turin, 1907, t. II, pl. CLXXV.

en plein cintre et entourées d'un châssis de marbre blanc en forme de tore. Outre ces multiples ouvertures, il y avait encore les cinq fenêtres percées dans le mur occidental de la nef et enfin les trois grandes baies de l'abside.

Celle-ci a beaucoup souffert (fig. 1). La partie supérieure a été remplacée à l'époque turque par une construction légère, qui s'appuie sur les murs anciens et sur deux pilastres latéraux. La partie supérieure a complètement disparu. A l'intérieur on aperçoit encore l'amorce de l'arc triomphal, tandis qu'à l'extérieur, sur l'un des côtés, le mur s'élève tout droit. Les murs anciens sont seuls conservés dans leur partie inférieure. Les trois pans étaient percés chacun par une large baie aujourd'hui murée par une maçonnerie de briques[1]. Les trois fenêtres apparaissent sur la miniature du Ménologe de Basile II, mais l'abside est circulaire[2]. En était-il ainsi primitivement et l'abside à trois pans serait-elle due à la restauration de la fin du treizième siècle ?

Il est à remarquer que Nicéphore Grégoras ne mentionne pour l'église qu'une restauration de la toiture[3]. L'abside à trois pans se retrouve au sixième siècle à Sainte-Sophie et, nous le verrons, à l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, ainsi qu'à Sainte-Irène. Il n'est donc pas étonnant qu'elle apparaisse au cinquième siècle à Constantinople. De plus, la structure des murs est ici très apparente. Dans la partie inférieure de l'abside, on aperçoit des rangées de moellons régulièrement taillés alternant avec des lits de briques. Le même appareil se voit également sur les murs de chaque côté de l'abside où les trois assises de moellons alternent avec cinq ou six lits de briques. Cet appareil varie seulement dans la partie supérieure du mur, où la brique apparaît exclusivement par endroits et où les lits de briques et de moellons sont

1. Les Turcs ont percé ici une petite fenêtre rectangulaire, sans doute au moment où les trois grandes fenêtres de l'abside ont été murées.

2. *Il Menologio di Basilio II*, Turin, 1907, t. II, pl. CLXXV.

3. Nicéphore Grégoras, *Historia byzantina*, VI, 6, éd. Bonn, p. 190.

parfois plus compacts. Ainsi, la partie inférieure de cette façade orientale serait primitive. Seule la partie supérieure a pu être remaniée lors d'une réparation à la toiture.

Sur les murs nord et sud de l'église, où la brique dessine les arcs en plein cintre qui encadraient les anciennes fenêtres, on remarque sous le

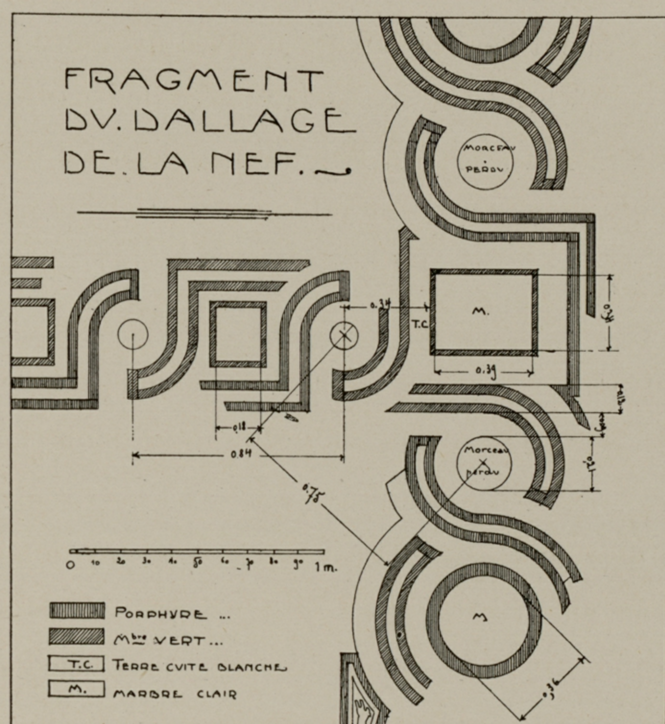


Fig. 2. — Dallage de la nef (fragment).

badigeon turc les mêmes assises régulières de briques et de moellons que sur la façade orientale. Il n'y a donc pas lieu de recourir à l'hypothèse d'une restauration de l'abside. Ou bien il faudrait admettre que les trois façades ont été entièrement refaites sous les Paléologues. Nicéphore Grégoras ne parle du moins que de restaurations à la toiture.

Sur le mur de l'atrium, l'appareil est également formé par l'alternance des briques et des moellons. Les croix en briques décorent aussi les murs intérieurs de la basilique entre les fenêtres.

Dans son ensemble, la structure ancienne de l'église n'a pas dû beaucoup changer durant l'époque byzantine. Les grosses réparations et les mutilations signalées sont postérieures à la date de 1453.

L'édifice ressemblait en 1908 et en 1912 à une vaste bâtisse abandonnée. Le sol de la nef était encore recouvert de débris provenant du toit effondré. Le pavement en mosaïque était caché en partie par les décombres[1] (fig. 2). Les mosaïques qui décoraient l'église ont disparu. Un poète du dixième siècle, Jean le Géomètre, a célébré la beauté et la variété des couleurs qui faisaient ressembler le sol à une prairie parsemée de fleurs, et les mosaïques à fond d'or qui brillaient dans l'abside. On voyait le Christ et la Vierge, sans parler de la troupe des Séraphins et des Chérubins[2]. Ces mosaïques pouvaient être contemporaines de la construction de l'église. On sait que le concile d'Éphèse décerna, en 431, le nom de Théotokos à la Vierge, qui devint dès lors la divinité favorite des Byzantins. Cette décoration pourrait être cependant postérieure au cinquième siècle. D'après Skylitzès, Isaac I[er] Comnène et sa femme embellirent magnifiquement, au milieu du onzième siècle, le temple vénéré du Précurseur[3].

Les sculptures ont été mieux épargnées. Le chambranle des portes présente un profil assez compliqué, dont la caractéristique est un gros tore encadré par des listels et des doucines. La partie supérieure de la porte est décorée en outre d'un linteau débordant le chambranle et dont le profil est formé de doucines séparées par des listels. La doucine supérieure est parfois décorée d'une croix ou d'une couronne timbrée de la croix, d'où partent deux tiges sinueuses.

Les chapiteaux des colonnes appartiennent au type composite. L'astragale est formé par un cordon de perles et par une couronne de feuilles droites d'acanthe. Sur la corbeille sont superposées deux rangées de feuilles

1. Ce pavement est reproduit dans SALZENBERG, *Altchristliche Baudenkmale von Constantinopel*, Berlin, 1854, pl. IV.

2. *Joannis Geometrae Carmina varia* (MIGNE, *P. G.*, t. CVI, col. 943-944).

3. Cf. CEDRENUS, éd. Bonn, t. II, p. 650.

grasses et dentelées. Cette acanthe épineuse a une grosse nervure médiane et ses lobes, travaillés au trépan, se terminent en multiples pointes. Entre les volutes, décorées d'un petit aigle aux ailes déployées, apparaît un cordon de perles et plus haut une rangée de feuilles droites. L'abaque, au milieu

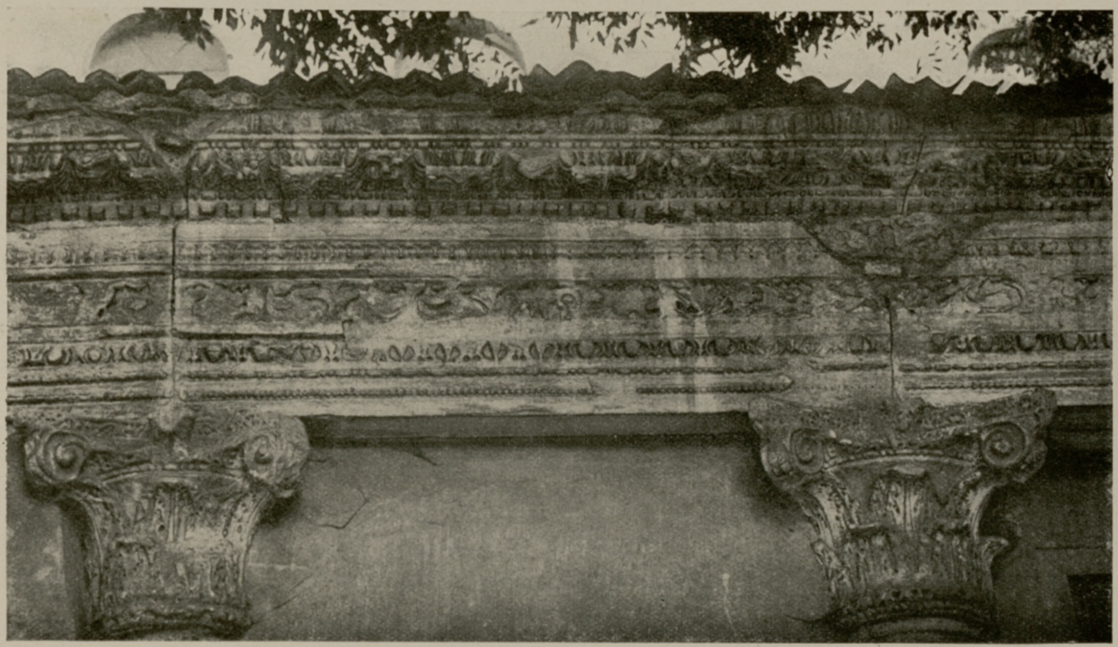


FIG. 3. — Chapiteaux et entablement du portique.

duquel un bourrelet de petites perles fait saillie, est orné d'une tige sinueuse enlaçant des feuilles horizontales (fig. 3).

Aux deux extrémités du portique, l'entablement repose sur une corniche dont la doucine est couverte de sculptures. Une corniche semblable surmonte les pilastres intérieurs du narthex. A l'angle se déploie une feuille d'acanthe dont les lobes sont à trois pointes. Au centre se détache une croix au milieu de deux demi-feuilles. Ces ornements sont encadrés par une série de cannelures et de fers de lance (fig. 4).

L'entablement se compose de trois parties :

1° L'architrave décorée d'un double cordon de perles et d'une rangée d'oves, séparés par des fers de lance et travaillés au trépan.

2° La frise formée d'un tore découpé à jour. Des croix et des oiseaux sont logés ici et là dans les méandres du rinceau d'acanthe. Les feuilles séparées en trois ou quatre pointes se plient et se projettent dans toutes les directions pour remplir l'espace à recouvrir. Au-dessus de ce tore, sculpté comme une dentelle, court une ligne ininterrompue de rais de cœur.

3° La corniche est ornée de denticules, de modillons encadrés par deux cordons de perles et, plus haut, sur la cimaise, de cannelures séparées par des fers de lance. Les modillons sont décorés de feuilles, d'oves et de lancettes. L'espace qui les sépare est refouillé pour former des caissons d'une riche ornementation consistant en feuilles, oiseaux, animaux et fruits.

Dans la nef, les sculptures anciennes ont presque toutes disparu. Les chapiteaux de l'ordre inférieur ont été remplacés par de grossières imitations. Les sculptures de l'entablement ont été en majeure partie mutilées. On distingue cependant ici et là un rang de perles, d'oves ou de rais de cœur, un tore de feuillage, qui font supposer que ces sculptures étaient identiques à celles de l'entablement du portique.

En était-il de même des chapiteaux qui surmontaient les colonnes ? Dans la nef subsiste un fragment de chapiteau qui diffère des autres par son ornementation. Les volutes sont remplacées par un aigle aux ailes déployées, dont les plumes sont indiquées par de grosses imbrications. La corbeille a été brisée ; elle devait être décorée d'une rangée de feuilles d'acanthe et d'un cordon de perles qui a été épargné ; sur l'abaque apparaissent des feuilles travaillées au trépan. Ce fragment provient peut-être d'un des chapiteaux qui décoraient la nef[1] (fig. 5).

1. Le chapiteau de pilastre, publié par M. Strzygowski, n'a pas été retrouvé. Il est impossible de savoir à quelle partie de l'édifice il appartenait ; cf. J. Strzygowski, *Das goldene Thor in Konstantinopel* (*Jahrbuch des kaiserl. deutschen archäologischen Instituts*, Berlin, t. VIII, 1894, p. 10, fig. 7).

Les caractéristiques de cette sculpture du cinquième siècle sont bien connues : usage du trépan découpant le marbre comme une dentelle ; ornementation végétale et animale mêlée à des motifs décoratifs tels que oves, perles,



Fig. 4. — Entablement du portique.

denticules, modillons, cannelures, rais de cœur, empruntés à l'art antique, mais interprétés d'une manière conforme au goût oriental. L'acanthe épineuse ou le motif des aigles se retrouvent à Constantinople sur d'autres monuments du cinquième siècle, sur les chapiteaux des Propylées de la Porte-Dorée, sur la colonne de Marcien, dans certaines citernes de la ville et au Musée Impérial[1]. Mais le puissant entablement et les quatre chapiteaux de l'église de

1. Cf. J. Strzygowski, *loc. cit.*, pp. 27,28, fig. 17 ; | Salzenberg, *Altchristliche Baudenkmale von Cons-*

Saint-Jean-Baptiste restent actuellement l'ensemble le plus considérable que la Byzance du cinquième siècle nous ait légué pour l'ornement sculpté.

Avec les colonnes en marbre vert de la nef et celles du portique, ces sculptures produisent encore une impression saisissante de richesse et laissent entrevoir le luxe et la splendeur de l'ancienne basilique. Les mosaïques à fond d'or, le pavement de marbre évoquent aussi la magnificence et les pompes de la cour impériale. La vieille basilique devait briller de tout son éclat lorsque les princes s'y rendaient, le 29 août, pour adorer les reliques de saint Jean-Baptiste qui y étaient conservées[1]. Les souverains gagnaient le monastère par mer et étaient reçus à la porte maritime par les moines et par un cortège de hauts dignitaires[2]. Ils entraient dans l'espace à ciel ouvert (ἐξάερον), dans l'atrium dont ils suivaient les portiques (διαβατικά) pour arriver dans la partie droite, c'est-à-dire méridionale, du narthex. Ici ils revêtaient leur costume de cérémonie et entraient avec les prêtres dans la nef. L'empereur, suivant le cérémonial accoutumé, pénétrait dans le sanctuaire pour encenser la sainte table. Puis les souverains se rendaient à droite, c'est-à-dire du côté sud du sanctuaire, où se trouvait la tête du Précurseur qu'ils baisaient dévotement. Ces reliques étaient conservées non pas dans l'abside, mais dans un oratoire situé dans le bas côté méridional de l'église[3].

tantinopel, Berlin, 1854, pp 34-36 ; Album, pl. I, fig. 5 ; Forchheimer et Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel* (*Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, p. 72, fig. 5, p. 241 ; p. 86, fig. 4, 5, p. 243) ; J. Strzygowski, *Die Akropolis in altbyzantinischer Zeit* (*Mittheilungen des kaiserl. deutschen archäologischen Instituts*, Athènes, t. XIV, 1889, p. 281) ; J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, Leipzig, 1901, p. 132 ; L. Bréhier, *Études sur l'histoire de la sculpture byzantine*, Paris, 1911, p. 19, pl. II, fig. 2 : Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, pp. 128-129, 135.

1. Cf. *De Cerimoniis aulae byzantinae*, II, 13, éd. Bonn, pp. 562-563 ; Dmitrievskij, *op. cit.*, t. I, p. 109. Ces reliques étaient encore conservées dans l'église en l'an 1200 (cf. le Pèlerinage d'Antoine de Novgorod, *Itinéraires russes en Orient traduits par Mme B. de Khitrowo*, Genève, 1889, p. 100). Elles avaient été apportées à Constantinople à la fin du quatrième siècle (cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. I, pp. 562-563).

2. Cette porte maritime s'appelle aujourd'hui Narli-Kapou (cf. A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, pp. 264-265 ; Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 60). Elle est indiquée sur la miniature du Vatican (cf. *Il Menologio di Basilio II*, Turin, 1907, pl. CLXXV).

3. Cet oratoire n'est pas signalé dans le *Livre*

Ce texte signale l'existence au dixième siècle d'un oratoire, de l'atrium, des portiques qui ont disparu. Il en est de même du monastère et de ses dépendances qui devaient occuper une vaste superficie. On y trouve signalés : un cimetière (κοιμητήριον), un hospice (ξενοδοχεῖον), une bibliothèque, un réfectoire (τράπεζα)[1], sans compter les cellules des moines et de l'higoumène. Seule l'ancienne citerne subsiste encore au sud de l'église[2]. De ce côté, un jardin planté d'amandiers et des maisons turques ont remplacé les bâtiments du monastère et le riche vignoble qui l'entourait autrefois[3].

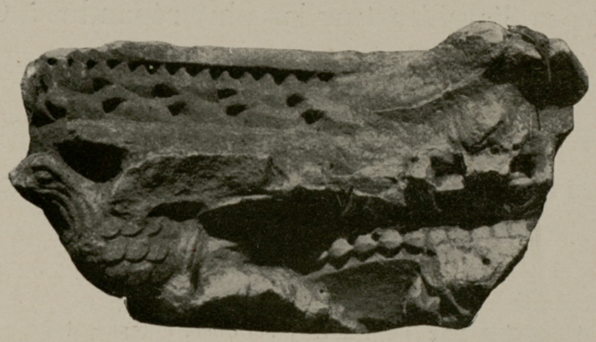


FIG. 5. — Fragment de chapiteau.

Ainsi cette église, bien qu'elle soit déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur, évoque une foule de souvenirs historiques, mais surtout elle rappelle par son plan un certain nombre d'édifices de forme basilicale qui, comme tant d'autres à Constantinople, ont disparu.

C'étaient, au quatrième siècle, les églises de Saint-Jean-l'Évangéliste

des Cérémonies (*loc. cit.*, p. 563). Mais d'après une variante du typicon, le prêtre, à l'office de l'orthros, passait, en venant du narthex, par l' « oratoire de droite » pour rentrer dans l'autel (cf. DMITRIEVSKIJ, *op. cit.*, t. I, pp. XXVI-XXVII). Un autre texte signale ces reliques à la même place (cf. *Acta Sanctorum*, Februar., t. I, p. 547). Là aussi se trouvaient des tombeaux (cf. *Vita S. Nicolai Studitae* (MIGNE, *P. G.*, t. CV, col. 921).

1. Cf. MIGNE, *P. G.*, t. XCIX, col. 1708, 1712, 1713 ; DMITRIEVSKIJ, *op. cit.*, t. I, pp. 233, 236 ; *Povjest vremennych ljet po Lavrentievskomu spisku*, Pétersbourg, 1910, p. 156 ; *Itinéraires russes en Orient*, p. 121.

2. Sur cette citerne, v. FORCHHEIMER et STRZYGOWSKI, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel* (*Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, pp. 66-67, fig. 1-3, p. 211); J. EBERSOLT, *Étude sur la topographie et les monuments de Constantinople*, Paris, 1909, p. 8, fig. 5, p. 10.

3. Cf. DMITRIEVSKIJ, *op. cit.*, t. I, pp. XXII, 228.

à l'Hebdomon, de Sainte-Sophie, de Sainte-Irène, des Saints-Apôtres, qui, toutes, furent érigées par Constantin le Grand. Parmi ces basiliques, plusieurs étaient incontestablement recouvertes d'un toit en charpente[1].

Au cinquième siècle, l'église de la Sainte-Vierge des Blachernes, telle qu'elle fut construite par Pulchérie au début du règne de Marcien (450-457), était une basilique à trois nefs et à colonnades soutenant des tribunes. Elle était précédée d'un narthex et probablement aussi d'un atrium[2].

L'église de Saint-Jean-Baptiste de Stoudios est donc pleinement conforme à l'un des types d'architecture les plus répandus à Constantinople, au quatrième et au cinquième siècle. Elle montre, en outre — et c'est là son originalité — l'emploi persistant de la plate-bande au-dessus des colonnes, motif qui apparaîtra encore, au sixième siècle, à l'église des Saints-Serge-et-Bacchus.

1. Ces églises sont désignées par l'épithète δρομικός ; deux d'entre elles, Sainte-Sophie et les Saints-Apôtres, sont, en outre, appelées ξυλόστεγος. Sur le sens de ces deux mots, qui indiquent nettement des édifices de forme basilicale, recouverts d'une toiture en bois, v. A. Heisenberg, *Grabeskirche und Apostelkirche*, Leipzig, 1908, t. I, p. 32 s. ; t. II, pp. 103 s., 106, 112. Pour les textes, cf. Preger, *Scriptores Originum Constantinopolitanarum*, t. I, Leipzig, 1901, p. 74 n. ; t. II, Leipzig, 1907, pp. 140, 214, 260, 286. On sait que Constantin employa aussi la forme basilicale pour beaucoup d'édifices civils ; cf. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897, p. 405 s. ; J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 162 s.

2. Cf. Théophane, *Chronographia*, éd. de Boor, t. I, p. 105 ; Preger, *op. cit.*, t. II, p. 241 ; Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques*, Odessa, 1883, pp. 15, 16. Procope, *De Aedificiis*, I, 3, éd. Bonn, p. 184, attribue, en bon panégyriste, tout l'édifice à Justinien, qui dut seulement le restaurer. Au sixième siècle, Justin II ajouta au monument deux absides, l'une au nord, l'autre au sud et lui donna la forme d'une croix (cf. Théophane, *op. cit.*, t. I, p. 244 ; Zonaras, *Hist.*, XIV, 10, éd. Dindorf, t. III, p. 285). A la basilique était attenant un petit sanctuaire, construit au cinquième siècle par Léon le Grand qui y fit déposer la tunique de la Vierge (cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 242 ; *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. Delehaye, col. 347, 793, 858). Les textes du *Livre des Cérémonies* mentionnent aussi les deux édifices et signalent dans le « grand naos », c'est-à-dire dans la basilique, un narthex et des tribunes (catichoumenia) (cf. *De Cerimoniis aulae byzantinae*, éd. Bonn, I, 27, pp. 150-152, 156 ; I, 34, pp. 178-179 ; II, 9, pp. 542, 544 ; II, 12, pp. 551-553).

II

ÉGLISE DES SAINTS-SERGE-ET-BACCHUS

(KUTCHUK-AYA-SOPHIA-DJAMI)

(PL. V-XI)

II

ÉGLISE DES SAINTS-SERGE-ET-BACCHUS
(KUTCHUK-AYA-SOPHIA-DJAMI)

(PL. V-XI)

Lorsque, venant de Sainte-Sophie, le visiteur se dirige vers l'extrémité de la place de l'At-Meïdan, il arrive à une haute terrasse demi-circulaire, formée par les substructions de l'ancien Hippodrome. D'ici la vue s'étend sur les horizons lumineux de la mer de Marmara et sur les quartiers maritimes, jusqu'au château des Sept-Tours. Entre le cirque et la mer, une vaste coupole surmontée du croissant émerge, toute blanche, au milieu de la verdure. Les Turcs ont donné à cette mosquée le nom de Petite-Sainte-Sophie, bien que ni le plan de l'édifice ni sa structure ne justifient pareille appellation.

Après avoir descendu les pentes méridionales de l'Hippodrome, on pénètre dans une cour plantée de vignes, de grenadiers, de figuiers et de peupliers. Au milieu, sous un auvent en bois recouvert de tuiles, se dresse la fontaine aux ablutions. Les trois côtés de cette cour sont occupés par des

habitations d'imams et par un médressé. Les bâtiments sont séparés de la mosquée par une ruelle grossièrement pavée.

Au nord et à l'est, des arbres couvrent de leur ombre un turbé et les stèles d'un cimetière laissé à l'abandon. Au sud, du côté de la mer, la mosquée est bordée par la voie du chemin de fer, au delà de laquelle des maisons turques s'adossent au mur maritime. Un minaret de construction très soignée occupe le coin sud-ouest de l'édifice. Son fût à facettes planes s'élargit à la base et repose sur un pylone polygonal décoré de colonnettes soutenant des arceaux (fig. 6).

Cette ancienne église, transformée en mosquée peu d'années après la conquête[1], fut élevée par Justinien en l'honneur des deux saints Serge et Bacchus qui subirent le martyre sous l'empereur Maximien, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux idoles[2]. Le culte des deux martyrs était très répandu en Orient, où plusieurs sanctuaires leur avaient été consacrés[3]. Justinien, qui avait une dévotion toute spéciale pour saint Serge, auquel il dédia d'autres sanctuaires, voulut que son église s'élevât au bord de la mer[4], près du palais d'Hormisdas et à proximité du Grand Palais[5], afin, sans doute, qu'il pût y accomplir plus commodément ses dévotions.

Cette église faisait partie, dès l'époque de sa fondation, d'un monastère d'hommes[6] ayant à sa tête un higoumène[7]. Le couvent a complètement disparu, ainsi qu'une autre église que Justinien avait édifiée tout près en l'honneur des apôtres Pierre et Paul[8]. Les deux églises devaient être

1. Cf. PASPATIS, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 334 ; J. DE HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 40.

2. Cf. PROCOPE, *De Aedificiis*, I, 4, Bonn, p. 186 ; *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae* (*Propylaeum ad Acta Sanctorum*, novemb.), 7 oct., col. 115, 116.

3. Cf. PROCOPE, *De Aedificiis*, II, 9 ; V, 9, éd. Bonn, pp. 234-235, 328 ; DE VOGUÉ, *Syrie centrale*, t. I, pp. 63, 67 ; LE BAS, *Voyage archéologique*, Paris, 1853, p. 462 ; H. C. BUTLER, *Architecture and other Arts*, New York, Londres, 1904, pp. 202, 216 ; O. M. DALTON (*Archaeologia*, t. LVII, 1, p. 161).

4. CEDRENUS, éd. Bonn, t, I, p. 642.

5. PROCOPE, *De Aedificiis*, I, 4. éd. Bonn, pp. 186-187 ; PREGER, *Scriptores Originum Constantinopolitanarum*, t. II, Leipzig, 1907, p. 279.

6. CEDRENUS, éd. Bonn, t. I, pp. 642-643.

7. Cf. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. VIII, Florence, 1762, col. 1010.

8. Cf. PROCOPE ; CEDRENUS, *loc, cit.* ; *Synaxarium*

administrées par le même higoumène. Parmi les signatures des actes du concile, qui se tint à Constantinople en 536, figure le nom du presbytre Paul, « higoumène des Saints-Pierre-et-Paul et des Saints-Martyrs-Serge-et-Bacchus ».

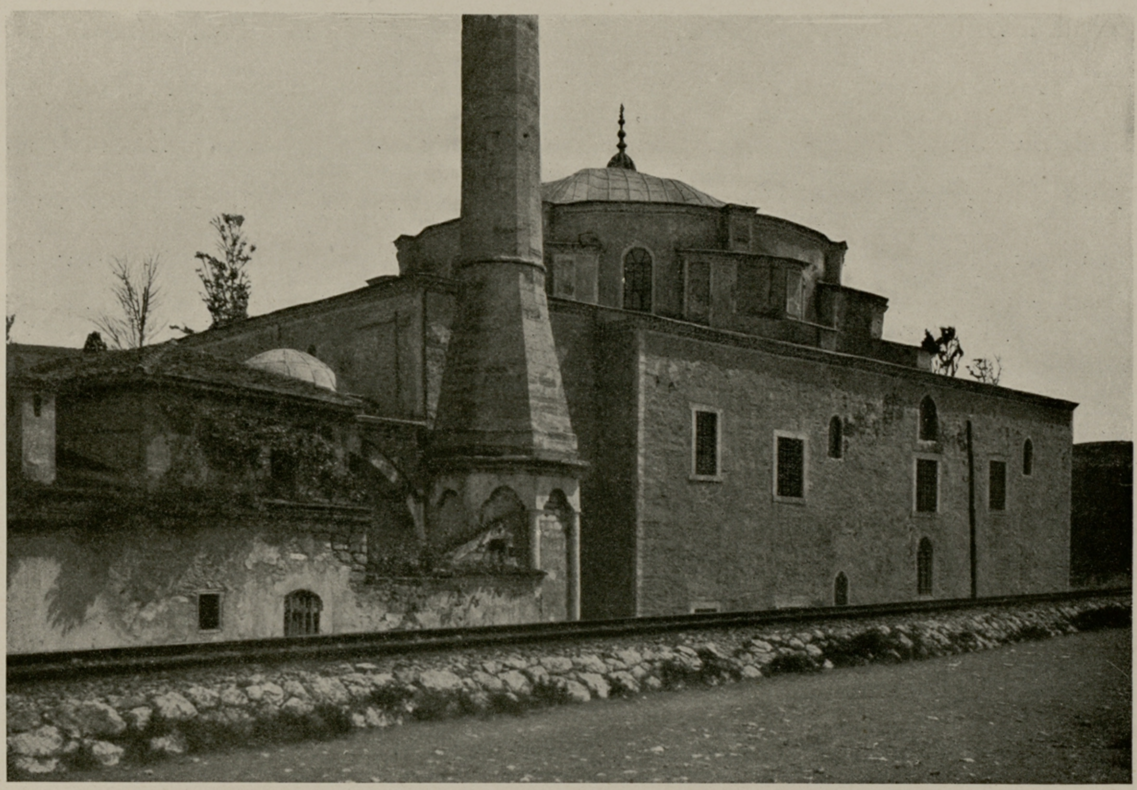


FIG. 6. — Vue extérieure.

Ainsi l'église a été construite avant 536. D'autre part, les monogrammes sculptés sur les chapiteaux, la grande inscription conservée dans la nef, qui donne à Justinien l'épithète de « basileus qui tient le sceptre » et à Théodora celle de « couronnée par Dieu », indiquent clairement que

ecclesiae Constantinopolitanae, col. 179 (Syn. sel.). Au seizième siècle, l'église de Pierre-et-Paul n'existait déjà plus (cf. P. GYLLII, *De Topographia Constantinopoleos*, II, 14, Lyon, 1561, p. 96). Cf. *Anthologia graeca epigrammatum*, éd. Stadtmueller, Leipzig, 1894, p. 3.

1. MANSI, *loc. cit.*

l'édifice n'a pas été érigé avant le couronnement d'avril 527. L'église date donc des premières années du règne de Justinien[1].

Les monogrammes, dont plusieurs ont été mutilés ou recouverts d'un épais badigeon, ont leurs lettres sculptées à jour à l'intérieur d'un cercle. Ils se détachent au milieu des chapiteaux de la nef et sont analogues à ceux de Sainte-Sophie. On lit sur les uns ΙΟVCΤΙΝΙΑΝΟV ΒΑCΙΛΕωC, sur les autres ΘΕΟΔωΡΑC[2].

L'inscription[3] en grandes capitales est peinte aujourd'hui en blanc sur fond bleu. Il n'en était sans doute pas ainsi à l'époque byzantine. Les lettres, sans doute dorées, se détachaient sur un fond bleu intense. La peinture à l'eau des Turcs a remplacé ces matériaux précieux. Chacun des vers est séparé par une palmette. Les lettres, de vingt centimètres de hauteur, sont sculptées en relief dans le marbre. Par la beauté des caractères, la netteté du tracé, cette inscription monumentale reflète toute la grandeur et la magnificence du règne de Justinien (fig. 17, 19). Elle est ainsi conçue :

1 ⟨Ἄλλοι μὲν βα⟩σιλῆες ἐτιμήσαντο θανόντας
ἀνέρας ὧν ἀνόνητος ἔην πόνος· ἡμέτερος δὲ
εὐσεβίην σκηπτοῦχος Ἰουστινιανὸς ἀέξων
Σέργιον αἰγλήεντι δόμῳ θεράποντα γεραίρει
5 Χριστοῦ παγγενέταο, τὸν οὐ πυρὸς ἀτμὸς ἀνάπτων
οὐ ξίφος, οὐχ ἑτέρη βασάνων ἐτάραξεν ἀνάγκη,
ἀλλὰ θεοῦ τέτληκεν ὑπὲρ Χριστοῖο δαμῆναι
αἵματι κερδαίνων δόμον οὐρανόν. Ἀλλ' ἐνὶ πᾶσιν
κοιρανίην βασιλῆος ἀκοιμήτοιο φυλάξοι,
10 καὶ κράτος αὐξήσειε θεοστεφέος Θεοδώρης,
ἧς νόος εὐσεβίῃ φαιδρύνεται, ἧς πόνος αἰεὶ
ἀκτεάνων θρεπτῆρες ἀφειδέες εἰσὶν ἀγῶνες.[4]

1. Ni Cedrenus (t. I, p. 642), ni Procope (I, 4, p. 186), ni Zonaras (XIV, 7, éd. Dindorf, t. III, p. 275) ne donnent de date précise.

2. Cf. H. Swainson (*Byzantinische Zeitschrift*, t. IV, 1895, pp. 106-107) ; Antoniadis, Ἔκφρασις τῆς ἁγίας Σοφίας, t. II, Athènes, 1908, pp. 31, 34, 35, 68, 225, 297.

3. Sur cette inscription publiée souvent avec des fautes de lecture, v. Papadopoulos Kerameus (*Žurnal ministerstva narodnago prosvješčenija*, Pétersbourg, 1902, otd. klass. philologij, pp. 433-434). Il faut ajouter Antoniadis, Ἔκφρασις τῆς ἁγίας Σοφίας, t. I, Athènes, 1907, p. 12. Dethier est le premier qui ait transcrit l'inscription sans erreur : cf. Dethier (*Sitzungsberichte der philosoph. histor. Classe der kaiserl. Akademie der Wissenschaften*, t. XXVII, Vienne, 1858, p. 170 s.).

4. L. 1. Les 10 premières lettres de l'inscription

Cette inscription a été rédigée par un poète courtisan. Serge y est glorifié, certes. Ce serviteur du Christ n'a eu peur ni du feu ni de l'épée; il a



Fig. 7. — Vue intérieure.

subi avec courage le martyre et gagné par son sang le ciel comme demeure.

ont été détruites, lorsque la chaire musulmane a été adossée au pilier de l'abside. — L. 4. δόμῳ avec ι ascrit. — L. 5. On lit aujourd'hui παγιτενεταο ; on observe à cet endroit un glissement entre les deux blocs de l'entablement et un raccordement en plâtre ; ce barbarisme est dû au pinceau d'un Turc. — L. 9. ἀκοιμήτοιο, ligature du μ et de l'η. — L. 11. εὐσεβίῃ avec ι ascrit.

Mais l'auteur vante aussi les mérites de son souverain et de sa souveraine. Justinien est un basileus vigilant, « qui augmente la piété ». Théodora est non moins pieuse, elle a le souci constant de subvenir à l'entretien des pauvres. Le poète a fait sans doute allusion au monastère fondé par les soins de Justinien et dont les moines, entretenus par les largesses impériales, distribuaient autour d'eux les aumônes et les consolations.

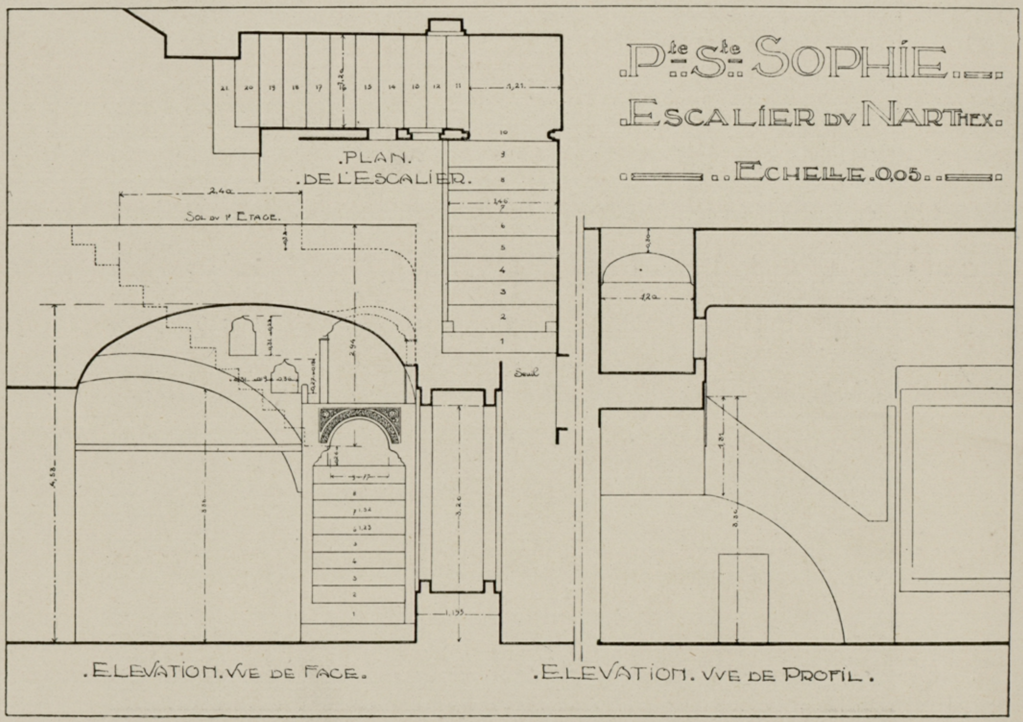


FIG. 8. — Escalier conduisant du narthex aux tribunes.

Ce monastère qui s'étendait aux portes de la demeure impériale devait être une fondation très importante. Il renfermait dans ses murs non seulement le sanctuaire dédié à saint Serge, mais encore, on l'a vu, une église consacrée aux apôtres Pierre et Paul. D'après Procope, les deux édifices étaient accolés et de dimensions semblables. Ils resplendissaient de l'éclat des pierres et de l'or ; mais ils différaient par la structure. Tandis que l'un, l'église des Apôtres, s'étendait en longueur, en ligne droite (κατ' εὐθύ), l'autre, l'église de Saint-Serge, avait ses colonnes disposées en hémicycle (ἐν ἡμικύκλῳ). Comme

les deux édifices s'élevaient l'un à côté de l'autre, ils avaient un narthex commun, ainsi que les propylées (προπύλαια), la cour (αὐλή) et les portes donnant accès à cette cour (μέσαυλοι θύραι)[1]. Ainsi l'église des Apôtres-Pierre-et-Paul était une basilique[2] qui a disparu, de même que l'atrium qui précédait les deux monuments.

On pénètre aujourd'hui dans la mosquée par un portique turc formé de six colonnes soutenant des arcs en ogive et recouvert par cinq coupoles



Fig. 9. — Tribune au-dessus du narthex. Côté oriental.

aveugles. De chaque côté de la porte d'entrée, le sol a été surélevé à l'aide de dalles anciennes en marbre blanc.

L'édifice est précédé en outre d'un narthex. Il se termine à l'est par une abside. A l'intérieur, huit gros piliers soutiennent une vaste coupole. Sur le pourtour de l'octogone ainsi formé règnent, au rez-de-chaussée, des bas côtés, et au premier étage, des tribunes (fig. 7).

Le narthex a été un peu modifié. Sur le côté nord, le mur est percé d'une porte voûtée en ogive et décorée de sculptures turques ; mais ici l'escalier byzantin subsiste, donnant accès aux tribunes (fig. 8). Ce vesti-

1. Cf. Procope, *De Aedificiis*, I, 4, éd. Bonn, pp. 186-187.

2. Dans l'encyclique du pape Vigile, citée par Du Cange, *Constantinopolis christiana*, lib. IV, Paris, 1680, p. 115, cette église est appelée *beati Petri basilica in Ormisda*.

bule est recouvert aux deux extrémités par des voûtes en berceau et au centre par une calotte. Il communique avec l'église par cinq arcs en plein cintre ; celui du milieu est plus large et plus élevé que les autres.

Lorsqu'on pénètre par cette large baie dans la nef, on est immédiatement saisi par l'ampleur de cette rotonde et par la hardiesse de la coupole qui la recouvre. Si l'on est désagréablement impressionné par le badigeon blanc et les peintures de style rococo qui ont remplacé les mosaïques, on éprouve quelque charme à suivre la ligne sévère des colonnades et la courbe élégante des arcs et des niches.

Sur les côtés obliques de l'octogone s'ouvrent, entre les piliers, quatre niches demi-circulaires. Deux colonnes disposées dans chacune de celles-ci soutiennent, au rez-de-chaussée, l'entablement qui fait le tour de la nef. Au premier étage, deux autres colonnes soutiennent les trois arcs sur lesquels vient s'appuyer la conque recouvrant la niche. Les côtés droits de l'octogone présentent une structure différente. A l'est, la nef s'ouvre librement sur l'abside. Sur les trois autres côtés, on retrouve les deux colonnes superposées soutenant au rez-de-chaussée l'entablement et au premier étage les trois arcs ; mais l'entablement et le mur qu'ils soutiennent sont droits et au-dessus des piliers massifs s'ouvre, au lieu d'une conque, un arc en plein cintre.

Cet octogone n'est pas régulier. Son axe longitudinal (est-ouest) est plus long que son axe transversal (nord-sud) et ses côtés varient de dimension. Cette irrégularité n'est pas apparente à l'œil ; mais il en existe une plus choquante. L'octogone n'est pas disposé symétriquement par rapport aux murs extérieurs, bien que l'architecte ait pris soin de placer sur le même axe les points qui forment la ligne maîtresse de l'édifice, c'est-à-dire les portes d'accès à l'ouest, le centre de la coupole et le milieu de l'abside. Cette dissymétrie est surtout apparente dans les conques creusées aux quatre coins de l'édifice : elles ne sont pas dans l'axe des niches de

l'octogone. Aussi les bas côtés sont-ils de construction irrégulière. Leur largeur varie ainsi que la hauteur de la voûte en berceau qui les recouvre. En haut, une moulure court le long des murs, et les berceaux sont interrompus par des arcs doubleaux, qui s'appuient d'un côté sur les piliers de l'octogone et de l'autre sur des corbeaux encastrés dans les murs extérieurs.

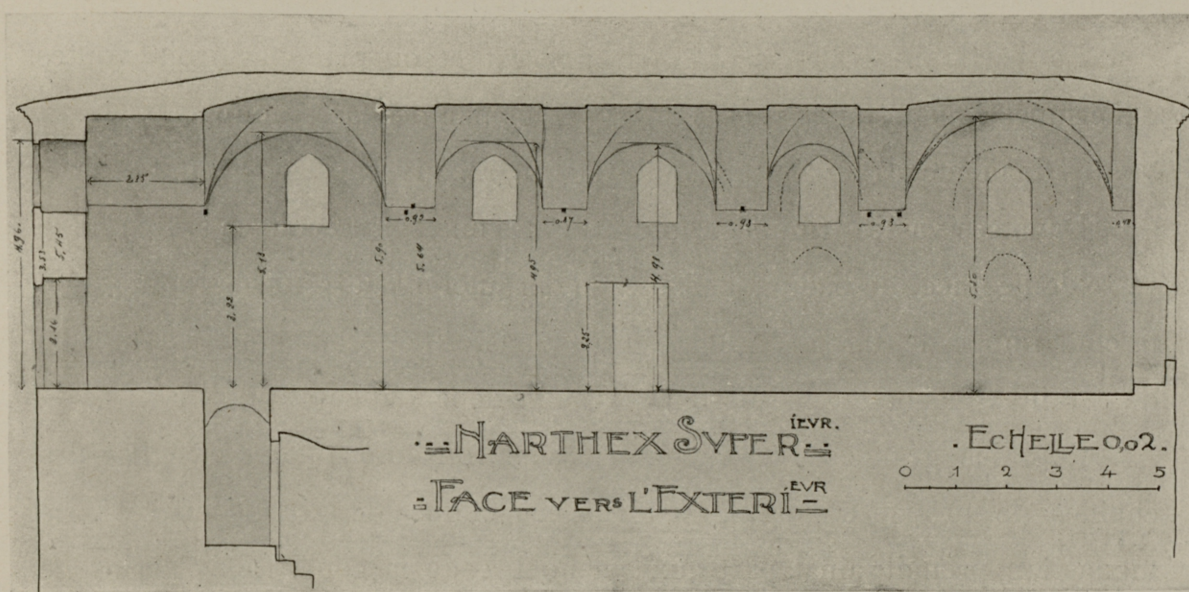


Fig. 10. — Tribune au-dessus du narthex. Côté occidental.

Les bas côtés communiquent avec l'abside par des passages qui s'ouvrent sous la voûte en berceau précédant la conque. Ici se dressait l'autel, qui devait être séparé de la nef par une clôture placée entre les deux piliers orientaux. On remarque, en effet, que l'entablement sculpté qui fait le tour de la nef s'interrompt brusquement sur le pilier nord. Sur le pilier sud, la chaire turque a modifié aussi l'état primitif. Nulle trace, dans l'hémicycle, des stalles concentriques au-dessus desquelles se dressait le trône de l'évêque. Le *mihrab*, orienté vers la Mecque, se dresse seul ici.

Les tribunes qui entourent la nef présentent une structure analogue à celle des bas côtés. On y retrouve les niches creusées aux quatre coins des murs, le même système de voûtes en berceau, interrompues par des arcs

doubleaux, plus épais ici qu'au rez-de-chaussée. Ces tribunes sont aujourd'hui bordées du côté de la nef par des balustrades en bois, qui ont remplacé certainement les anciens parapets en marbre. Elles s'ouvrent, à l'est, sur l'abside par deux baies et communiquent, à l'ouest, avec la galerie qui s'étend au-dessus du narthex par deux arcs en plein cintre et par une triple arcade soutenue par des colonnes de marbre (fig. 9, 10).

La partie centrale de cette tribune est recouverte par trois voûtes sphériques à pénétrations d'arête, séparées par des arcs doubleaux. Deux voûtes de même structure, mais plus larges, recouvrent les extrémités.

Dans ces vastes tribunes, dont les murs nus sont recouverts, comme le reste de l'édifice, de badigeon blanc, se déroulèrent autrefois les pompes de la cour impériale (fig. 11, 12, 13). Le monastère qui s'étendait aux portes du Grand Palais était en quelque sorte une dépendance de la cour.

Pour les grandes réceptions palatines, on empruntait à l'église des chaînes de bronze auxquelles étaient suspendus de grands lustres[1]. Le monastère prenait ainsi part aux splendeurs de la cour. Les pèlerins ne furent pas seuls à baiser les reliques des deux saints martyrs[2]. Les empereurs vinrent aussi fouler ce sol auguste.

Suivant l'étiquette fixée par l'empereur Constantin Porphyrogénète, la cour se rendait à l'église le mardi de Pâques. L'higoumène du monastère venait recevoir à la porte de l'église l'empereur qui montait directement dans les tribunes (κατηχουμενεῖα) par l'escalier qui, du narthex, y donne encore aujourd'hui accès. Le basileus allait allumer des cierges et prier dans la tribune située en face du sanctuaire, au-dessus des portes royales[3]. Il se tenait ainsi dans la tribune occidentale, face à l'abside et à l'autel. Le lieu où l'empereur s'arrêtait pour accomplir ses dévotions, en entrant dans l'église,

1. Cf. J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 69, n. 2.

2. Cf. *Itinéraires russes en Orient*, Genève, 1889, pp. 106, 120, 164 ; Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. II, Genève, 1878, p. 229.

3. Cf. *De Cerimoniis aulae byzantinae*, I, 11, éd. Bonn, pp. 87-88.

devait être tout particulièrement orné. Des traces de l'ancienne décoration sont encore visibles sur les colonnes de cette galerie.



Fig. 11. — Tribunes occidentales.

Sur le fût de ces dernières, à mi-hauteur, étaient fixées des croix dont les trous de scellement sont encore visibles. L'empereur allait ensuite allumer des cierges et prier dans un oratoire de la Vierge, situé dans ces mêmes tribunes.

Ces premières dévotions accomplies, le basileus se rendait à l'endroit où il avait l'habitude de se tenir pour prendre part au service liturgique. De cet endroit (τὸ παρακυμπτικὸν τοῦ θυσιαστηρίου) il voyait tout ce qui se passait dans le sanctuaire[1]. L'empereur se tenait donc à l'extrémité orientale des galeries, près d'une des baies qui s'ouvre sous la voûte en berceau précédant la conque de l'abside. A Sainte-Sophie, l'empereur assistait parfois aux offices dans un « mitatorion » situé à l'extrémité de la galerie sud[2]. A Saint-Serge, l'oratoire où communie l'empereur, le « mitatorion » où il prie, occupaient sans doute aussi l'extrémité orientale de la tribune méridionale.

Ainsi, ces tribunes étaient réservées aux princes quand ils allaient accomplir leurs devoirs religieux prescrits par l'étiquette. La foule des fidèles se tenait au rez-de-chaussée, dans la nef, sous la vaste coupole.

Celle-ci repose sur les quatre niches et les quatre arceaux, qui s'appuient sur les huit piliers de l'octogone. Pour passer de l'octogone à la circonférence, l'architecte a divisé la coupole en seize segments, en seize fuseaux qui vont en s'amincissant à mesure qu'ils s'élèvent et aboutissent à un médaillon central. Ces fuseaux ne présentent pas tous la même structure. Ceux qui s'appuient sur les huit piliers sont formés par des côtes concaves qui, à leur base, dessinent sur le plan de construction un arc de cercle. Les huit autres sont des côtes plates reposant directement sur les quatre arcs et les quatre niches. A leur base sont percées huit fenêtres à arc en plein cintre. Pour amortir les poussées de cette coupole, dont le diamètre dépasse quinze mètres, l'architecte a imaginé un ingénieux système. Il a placé contre le tambour de la coupole, en face des fuseaux concaves, des contreforts de pied-droit, qui, au moyen de murs rampants, transmettent la poussée aux murs extérieurs. Ces contreforts reposent en partie sur

1. Cf. *De Cerimoniis*, I, 11, p. 88.
2. Cf. J. Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1910, p. 25, n. 7.

les arcs doubleaux de la galerie, plus massifs ici qu'au rez-de-chaussée (fig. 14, 15).

Ainsi, les fuseaux côtelés, contrebutés à l'extérieur et reposant sur les



Fig. 12. — Tribunes septentrionales.

piliers massifs de l'octogone, donnaient déjà à l'édifice une armature solide. La coupole est en outre épaulée sur les côtés obliques de l'octogone par les niches de butée et sur les côtés droits par les arceaux. Ses poussées sont amorties par les massifs de maçonnerie qui recouvrent les voûtes des tri-

bunes et par les arcs qui relient les piliers de l'octogone aux murs extérieurs. A l'ouest et à l'est, ce système est renforcé. Dans les tribunes occidentales, des tirants de fer annulent les poussées. A l'est, la coupole est épaulée par la voûte en berceau et la conque de l'abside.

Toutes les toitures sont aujourd'hui recouvertes de lames de plomb. Sur la coupole, elles épousent les saillies que font les côtes concaves, la courbure des voûtes de l'abside. Une double série de briques dessine, en haut des murs, les lignes de la construction.

A l'extérieur, l'édifice produit une impression de lourdeur. Le tambour à seize pans n'est pas dégagé et la courbe de la coupole paraît affaissée. Les murs se terminent aujourd'hui par une ligne droite monotone, sauf sur le côté oriental où l'abside fait saillie.

La construction de cette façade orientale est très homogène. Les assises régulières de briques apparaissent sous le badigeon. Sur les murs, les fenêtres anciennes ont été remaniées, mais l'arc en plein cintre est encore visible ici, de même que sur les baies de l'abside. Les trois pans de cette dernière étaient percés primitivement de hautes ouvertures à arc en plein cintre, qui inondaient de lumière le sanctuaire. Elles ont été murées dans la partie inférieure par les Turcs qui les ont transformées, lors de la construction du *mihrab*, en petites fenêtres à arc ogival.

La façade nord, où la brique apparaît aussi, a subi des remaniements plus importants. Au centre, on aperçoit au rez-de-chaussée et au premier étage trois arcs qui s'appuient aux extrémités sur des corniches saillantes. Il y avait anciennement deux grandes baies trilobées qui ont été murées. En haut, une fenêtre, dont l'arc en plein cintre est encore visible, est de date postérieure. En bas, les trois petites baies murées sous la triple arcade sont dues probablement à une restauration byzantine. Plus bas, la fenêtre rectangulaire est certainement turque. Vers l'extrémité orientale de cette façade, subsistent encore trois contreforts de pied-droit, entre lesquels on

aperçoit deux arcs en briques et plus haut une fenêtre turque. Ces piliers sont peut-être les amorces d'une ancienne construction attenante à l'édifice.

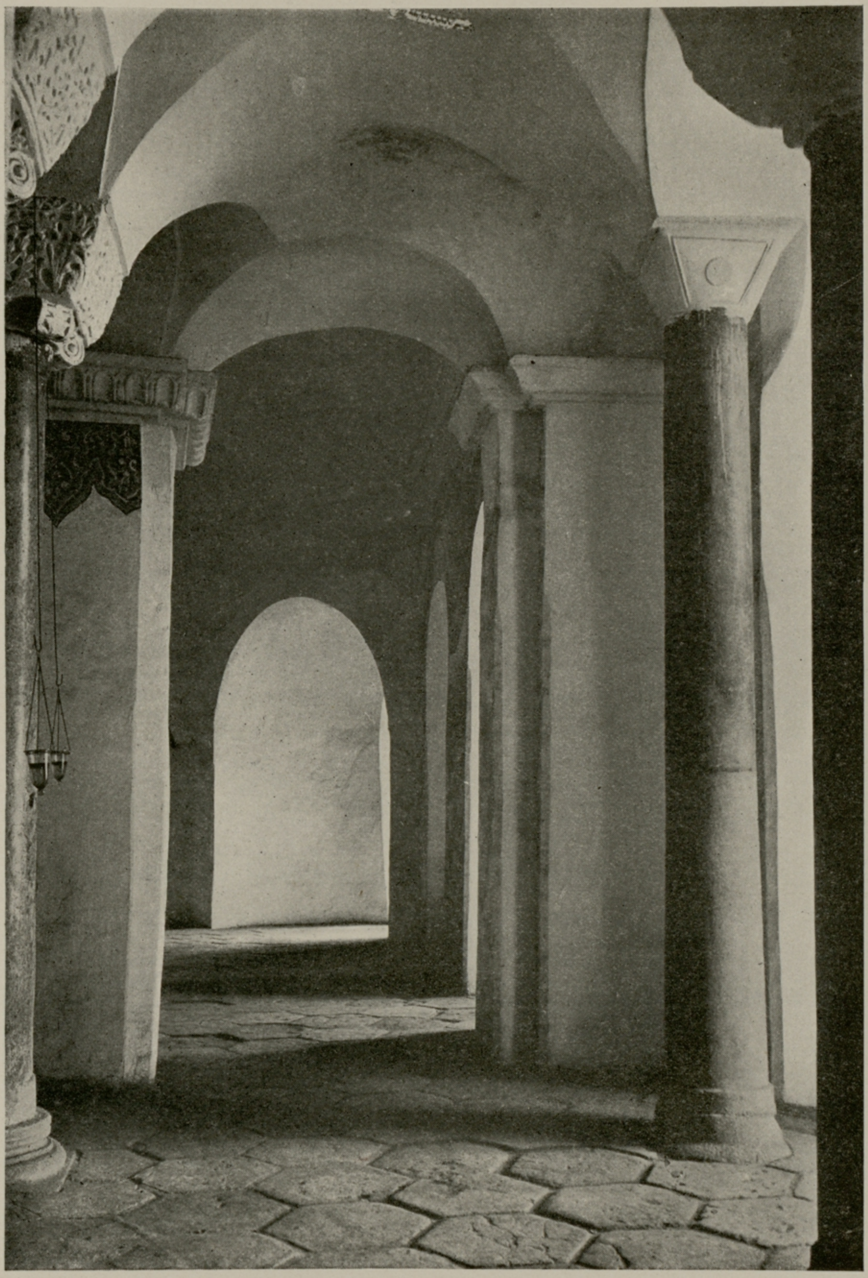


Fig. 13. — Tribunes méridionales.

Après le service liturgique auquel la cour assistait, comme nous l'avons vu, dans les tribunes, l'empereur traversait les « catichoumenia » pour

descendre dans un *triclinium* (τρίκλινος), où il allait déjeuner avec quelques invités. Puis, quittant sa table auguste, il retraversait les tribunes, précédé de l'higoumène qui l'accompagnait jusqu'à la porte de sortie. La suite de l'empereur l'attendait à la même place où elle se tenait quand l'empereur avait fait son entrée solennelle dans l'église[1]. Ainsi, le basileus a quitté les tribunes en descendant l'escalier qui conduit au narthex. Le *triclinium* où il va déjeuner était en communication directe avec les tribunes. Il n'était pas situé de plain-pied avec ces dernières, puisque l'empereur doit descendre quelques marches pour s'y rendre. Cette salle attenante à l'église ne semble pas avoir eu de communication directe avec l'extérieur, car l'empereur est obligé de retraverser les tribunes pour sortir de l'église. Les contreforts de la façade nord sont peut-être les restes de cette construction, et la fenêtre turque du premier étage, l'ancienne porte qui y donnait accès.

Cet appendice aurait été situé un peu au-dessous des tribunes, et comme il ne semble pas avoir eu de communication avec l'extérieur, il aurait été soutenu par des colonnes. Un belvédère, où l'empereur allait se reposer des fatigues du cérémonial avant de regagner le Grand Palais, telle serait la construction signalée par *le Livre des Cérémonies*.

La façade méridionale n'a pas conservé non plus son aspect primitif. L'appareil de briques, très visible sur les façades est et nord, n'a plus la même homogénéité. Le moellon a été mêlé à la brique. Les fenêtres sont disposées un peu au hasard ; plusieurs sont surmontées de l'arc en ogive. Au rez-de-chaussée, on distingue sous le badigeon trois grands arceaux en briques qui se répètent au premier étage. Ces arcs existent du reste à l'intérieur de l'édifice où ils s'appuient sur quatre gros massifs de maçonnerie. Ils devaient être ouverts anciennement pour donner accès à un monument voisin, sans doute l'église des Apôtres-Pierre-et-Paul, qui, d'après Procope,

1. Cf. *De Cerimoniis*, I, 11, pp. 88-89.

était accolée à l'église de Saint-Serge[1]. Ces arcs sont, en effet, disposés au delà de la ligne des bas côtés et des tribunes, ce qui ferait supposer qu'ils appartenaient au mur nord de l'ancienne basilique (fig. 16).



Fig. 14. — Étude de construction.

La curieuse disposition architecturale qui apparaît ici confirme cette hypothèse. Au rez-de-chaussée, en face des colonnes de la nef, deux

1. Cf. Procope, *De Aedificiis*, I, 4, éd. Bonn, pp. 186-187.

colonnes moins hautes que les autres, car le sol a été ici surélevé, soutiennent une triple arcade. Sur leur fût un double bandeau fait saillie et se prolonge sur les chapiteaux qu'elles soutiennent. Des trous de scellement marquent encore l'endroit où étaient enchâssés les chambranles des portes ou les grilles qui donnaient accès à l'édifice voisin (fig. 17).

Au premier étage, on a une disposition semblable. En face des colonnes des tribunes latérales, deux autres colonnes soutiennent, comme au rez-de-chaussée, une triple arcade (fig. 18). Le sol qui n'est pas ici surélevé, l'absence de trous de scellement sur les fûts cylindriques des colonnes, indiquent que l'on communiquait d'ici directement et de plain-pied avec les tribunes nord de la basilique voisine. L'architecte a dû être gêné par la présence de cet édifice. On remarque, en effet, que l'axe du monument n'est pas parallèle aux murs latéraux. Si l'axe de l'édifice avait été planté parallèlement au mur méridional, la coupole aurait été réduite de quatre mètres. Pour lui donner plus d'ampleur, l'architecte a déjeté l'axe du monument vers le nord ; il obtenait en même temps plus de place pour loger les bas côtés méridionaux qui sont déjà, dans l'état actuel, réduits au minimum. Ainsi s'expliquerait l'irrégularité que l'on remarque dans le plan de l'édifice. Mais il faudrait admettre aussi que la basilique des Apôtres a été construite un peu avant l'octogone de Saint-Serge. Procope mentionne précisément l'érection du premier édifice avant la construction du second[1].

La structure ancienne de la façade occidentale est plus difficile à déterminer. C'est sur elle, on l'a vu, qu'est adossé le portique turc. Au-dessus de ce dernier, le mur est percé de cinq fenêtres à arc en ogive, éclairant la tribune au-dessus du narthex. Mais, au-dessus de ces fenêtres, on aperçoit encore aujourd'hui des arcs en briques, qui révèlent l'existence

1. Cf. Procope, *loc. cit.*, p. 186. Ce passage présente, il est vrai, quelque obscurité. Après avoir mentionné l'église des Saints-Pierre-et-Paul, Procope cite l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, puis un autre sanctuaire attenant à cette dernière église. Et cependant il ne décrit que deux églises, une basilique et un octogone. Procope a dû mal s'exprimer.

d'anciens extrados. Ainsi, la façade ne se terminait pas comme actuellement par une ligne droite, mais une série d'arcs interrompait la monotonie de ce mur droit.

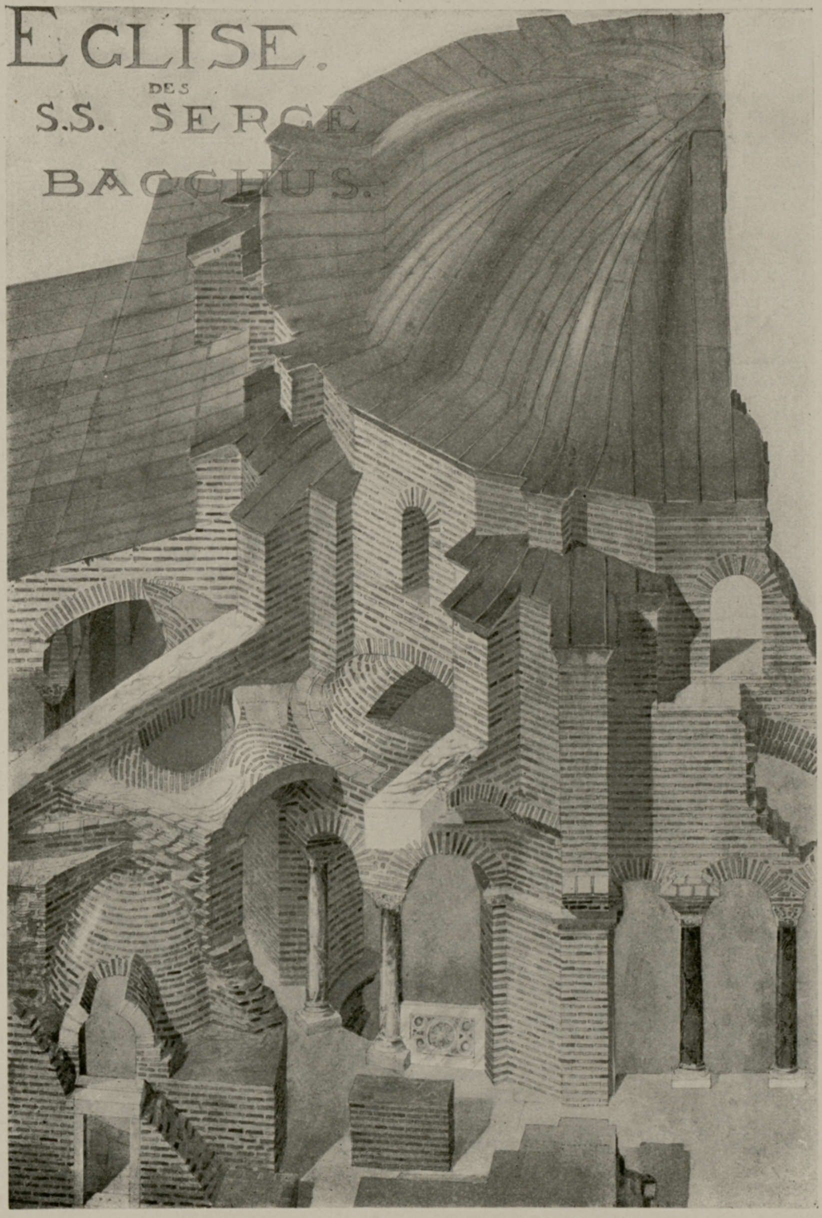


Fig. 15. — Étude de construction.

Au-dessous des fenêtres turques apparaissent encore des arcs plus petits, qui sont ceux des anciennes fenêtres éclairant la tribune au-dessus du

narthex. L'une d'elles subsiste encore sous la coupole centrale du portique Les autres ont été murées lorsque les Turcs ont adossé leur portique à la façade. Au cours de cette restauration, la porte qui conduit aujourd'hui au narthex a été remaniée. Les anciennes portes qui donnaient accès au vestibule ont été transformées en fenêtres, et le sol du portique a été surélevé. On peut ainsi restituer quatre portes d'accès sur le mur occidental du narthex.

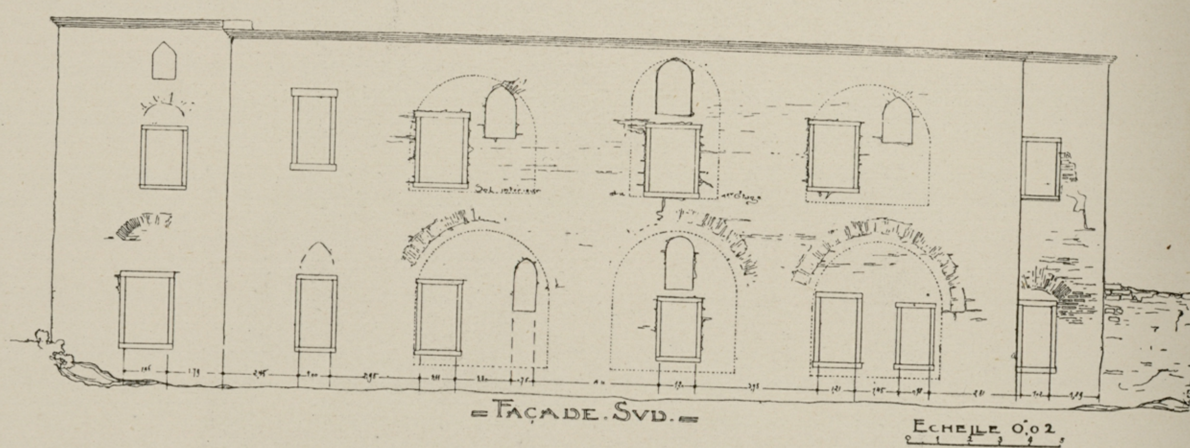


Fig. 16. — Façade méridionale.

La fenêtre qui éclaire la chambre de l'imam, à l'extrémité sud du narthex, est probablement l'ancienne porte qui donnait accès au narthex de la basilique des Saints-Pierre-et-Paul. Procope dit très clairement que le narthex des deux églises était commun.

Quant à la porte percée dans le mur nord du narthex, bien qu'elle soit surmontée aujourd'hui d'un arc en ogive, elle est sans doute ancienne. Les murs latéraux du narthex sont en retrait par rapport à ceux de l'édifice. La même particularité se retrouve à Sainte-Sophie dans l'esonarthex ; mais ici ce dernier est flanqué de vestibules. On avait peut-être à Saint-Serge une disposition semblable. Le vestibule méridional aurait mis en communication le narthex des deux églises. Du côté nord, on aurait eu un porche, remplacé à l'époque turque par un auvent de construction légère.

L'atrium signalé par Procope a complètement disparu. Il était commun aux deux églises et devait former une vaste cour entourée de portiques, au milieu de laquelle se dressait la fontaine, la phiale. Mais il est difficile, dans



Fig. 17. — Bas côté méridional.

l'état actuel, de savoir si le narthex était précédé d'un exonarthex comme à Sainte-Sophie, ou si, comme à la basilique de Saint-Jean-Baptiste, ou, comme nous le verrons, à Sainte-Irène, les portiques venaient aboutir

directement au narthex. On peut aussi restituer devant le narthex un portique moins élevé que celui des Turcs et reconnaître dans ces six colonnes les anciens fûts qui paraient de leur blancheur les propylées.

Ainsi, l'édifice a été mutilé en plusieurs endroits ; les constructions qui l'entouraient ont été rasées. A l'intérieur, il ne subsiste de l'ancienne décoration que les sculptures.

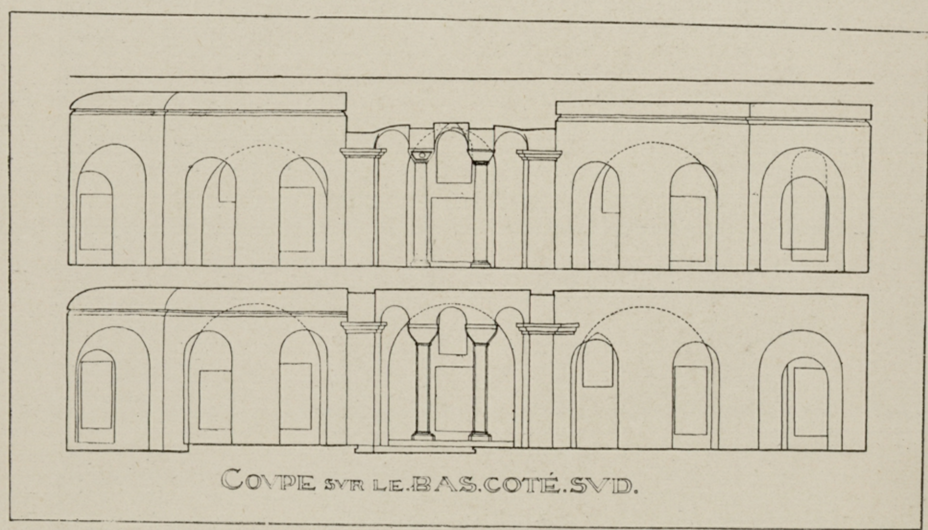


Fig. 18. — Coupe longitudinale sur le bas côté méridional.

Au-dessus des colonnes en marbre vert et gris se détache la masse blanche des chapiteaux taillés dans le marbre de Proconnèse. Ils appartiennent tous au type dit chapiteau-imposte, mais ils se divisent en plusieurs variétés.

1° *Chapiteau-imposte à corbeille côtelée.* — La corbeille est formée de huit profils toriques, quatre aux angles et quatre au milieu des faces. Elle va en se rétrécissant vers le bas et repose sur un astragale. Quant au tailloir, il présente la même forme ondulée que la corbeille. Ce genre de chapiteau surmonte toutes les colonnes qui entourent la nef au rez-de-chaussée. Les ornements, qui le recouvrent, sont découpés à jour et

s'enlèvent en clair sur le fond noir. L'astragale est orné d'une couronne d'oves très stylisés, séparés par des fleurons. Aux huit angles de la corbeille se détache une quadruple boucle enfermant chacune un fleuron. De ces boucles partent des tiges sinueuses portant des feuilles minces et découpées, qui ne sont réunies que par l'extrémité de leur lobe. L'ensemble



Fig. 19. — Chapiteau et entablement de la nef.

donne l'impression d'un travail très délicat, mais un peu mièvre. Les feuilles, très stylisées, ont un contour sec et manquent totalement de relief (fig. 19, 20, 25).

2° *Chapiteau-imposte cratériforme.* — Cette variété est représentée par les deux chapiteaux qui surmontent les colonnes du bas côté sud. L'astragale et le tailloir ne portent aucun ornement. La corbeille, évasée, n'est pas ondulée et n'a pas de volutes d'angle. Les motifs décoratifs, qui la re-

couvrent, sont profondément affouillés. Ce sont, au-dessus de l'astragale, des zigzags, puis des demi-feuilles d'acanthe à quatre lobes, des feuilles de lierre et de trèfle, des cornes d'abondance, des tiges sinueuses. Ce fouillis d'ornements, combinés avec fantaisie, est d'un travail moins stylisé

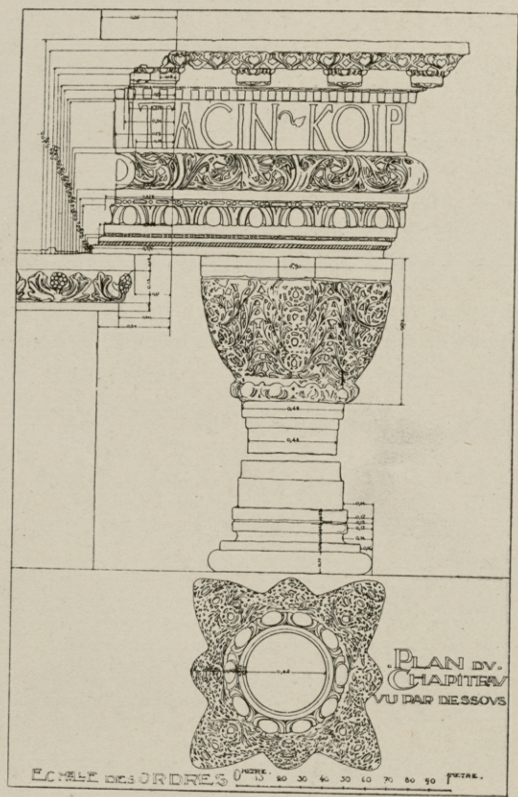


Fig. 20. — Colonne et entablement de la nef.

que sur les chapiteaux précédents. Les nervures et les lobes des feuilles sont indiqués, mais en très faible relief (fig. 21).

3° *Chapiteau-imposte ionique.* — Cette variété décore les colonnades des tribunes. Entre les volutes d'angle décorées de feuilles, de tiges sinueuses, sont sculptés des oves, des fleurons ou des feuilles. L'imposte présente sur ses quatre côtés la même décoration ; celle-ci est ajourée du côté de la nef et adhérente au fond sur les autres faces. Au milieu appa-

raît un fleuron, une feuille ou bien un monogramme à l'intérieur d'un

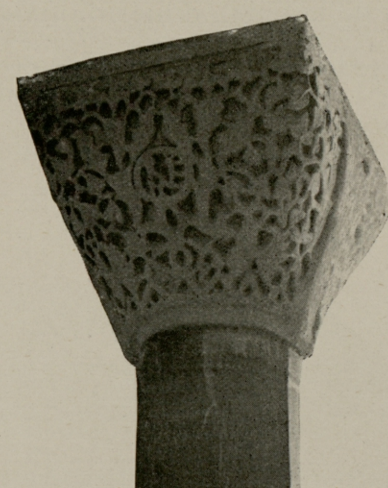


Fig. 21. — Chapiteau du bas côté méridional.

cercle formé par deux rangs de demi-feuilles repliées. De chaque côté est dressé un vase d'où sortent des rameaux et des feuilles. Sur la partie su-

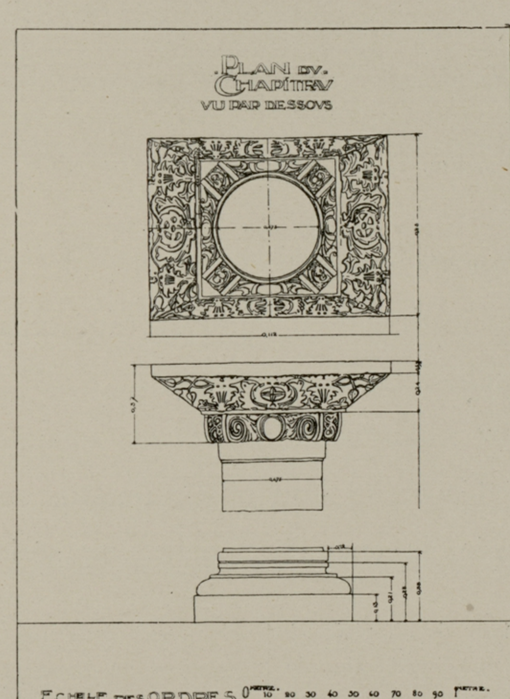


Fig. 22. — Colonne et chapiteau des tribunes.

périeure de l'imposte court une tige sinueuse portant des boucles régu-

lièrement disposées (fig. 22, 23, 24). Le chapiteau qui repose sur l'une des colonnes près des fenêtres de la tribune méridionale, a son imposte entièrement lisse et ne porte du côté de la nef qu'une croix. L'autre colonne est surmontée d'un chapiteau du type suivant :

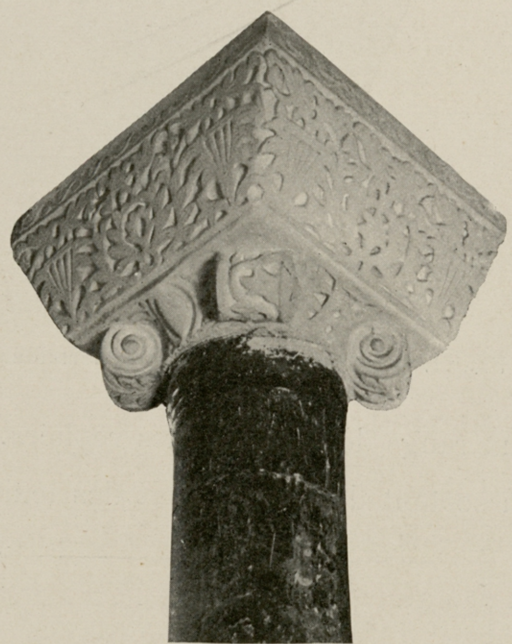


Fig. 23. — Chapiteau des tribunes.

4° *Chapiteau-imposte cubique*, en forme de pyramide renversée. Chacune des faces est encadrée d'un bandeau trapézoïdal. Au milieu, sur un fond en retrait, se détache un disque[1] (fig. 13).

A la hauteur des chapiteaux du rez-de-chaussée et des tribunes, une corniche sculptée décore les huit piliers massifs sur toutes leurs faces.

Au rez-de-chaussée, la corniche porte une série ininterrompue de

1. On rencontre le même type de chapiteau à Sainte-Sophie de Trébizonde et à Constantinople dans la citerne située entre Gul-Djami et Eski-Imaret-Djami (cf. J. Strzygowski, *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. XIX, 1895, pp. 520, 521, fig. 3 ; *Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, p. 72, fig. 6, p. 242). D'autres exemplaires se retrouvent dans une rue près de Eski-Imaret-Djami et au Musée Impérial (cf. S. Pétridès, *Échos d'Orient*, 1901-1902, p. 219). Deux chapiteaux de ce type sont encore en place à Monastir-Djami (cf. J. Ebersolt, *Rapport sommaire sur une Mission à Constantinople*, Paris, 1911, pl. X, fig. 14).

petites grappes posées verticalement et encadrées par deux feuilles incurvées à quatre lobes. Dans les tribunes, la doucine est creusée de cannelures séparées par des fers de lance.

L'entablement circulaire de la nef repose directement sur la corniche et sur les chapiteaux. Il se compose :

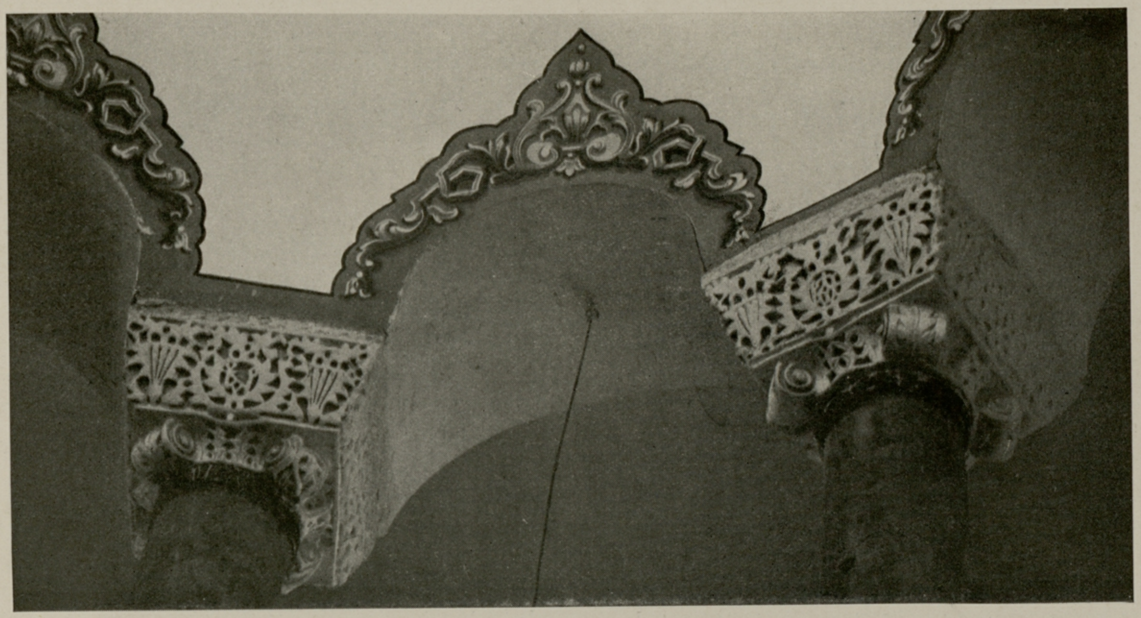


Fig. 24. — Chapiteaux des tribunes.

1° D'une architrave décorée d'un câble continu, d'un cordon de perles, d'un rang d'oves séparés par des fers de lance et d'un second cordon de perles ;

2° D'une frise ornée d'un tore sculpté à jour et formé par des enroulements de feuilles d'acanthe, à trois ou quatre lobes ; au-dessus, un bandeau est couvert par l'inscription en grandes capitales ;

3° La corniche est décorée d'un rang de denticules, d'un cordon de perles et plus haut de modillons sculptés d'oves, de fers de lance et de feuillage. Les caissons sont aussi refouillés et portent des feuilles ou des fleurons de facture diverse : en forme d'hélice, d'étoile, de croix, etc. Les

ornements de la cimaise, découpés à jour, se composent de deux demi-feuilles à trois lobes, réunies à leur extrémité inférieure et s'évasant pour enfermer un fleuron (fig. 19, 20, 25).

Sous l'entablement, l'espace laissé libre entre les colonnes et les piliers est aussi couvert de sculptures. Ce sont des losanges à profondes moulures, ornés de fleurons et enfermant une rosace à quatre palmettes ; ce sont des rectangles, des disques à moulures enfermant une croix à huit branches. Tels sont les motifs les plus employés. Il faut encore noter certaines variantes. A l'intérieur du losange une croix simple est parfois sculptée, parfois un entrelacs à quatre boucles ; des fleurons ou des palmettes apparaissent aussi dans les écoinçons ou au milieu des rectangles. On rencontre enfin la croix à six branches entourée d'entrelacs et de feuillage.

Dans le narthex, l'escalier qui conduit aux tribunes est décoré de deux archivoltes, dont l'une est soutenue par deux colonnettes reposant sur un soubassement carré et creusé de moulures. L'autre, qui repose sur des pilastres et des consoles au profil élégant, est ornée d'une série de feuilles à cinq lobes dessinant la courbe de l'arc. Dans les écoinçons, une feuille à cinq lobes est entourée d'une tige portant des boucles et des fleurons (fig. 8, 26). Ces sculptures sont recouvertes d'un enduit épais qui leur a fait perdre leur ancien caractère. La feuille droite à cinq lobes, avec nervures apparentes, le rinceau à boucles avec fleurons se retrouvent sur les chapiteaux des tribunes.

Ainsi, l'ornement végétal sans modelé vigoureux, sans relief saillant, recouvre ces marbres comme une broderie. Cette technique ajourée est une des principales caractéristiques de l'ornement sculpté à l'époque de Justinien. Sainte-Sophie, on le sait, conserve les plus beaux morceaux décoratifs qu'ait produits cette sculpture ajourée[1].

1. Cf. Ch. Diehl, *Manuel d'Art byzantin*, Paris, 1910, pp. 131-132 ; L. Bréhier, *Études sur l'histoire de la Sculpture byzantine*, Paris, 1911, p. 53.

L'ornement géométrique est aussi largement représenté. Sous l'entablement, la disposition des deux plaques décorées de losanges ou de rectangles à profondes moulures parallèles est analogue à celle des parapets de Sainte-Sophie[1]. Enfin, comme à l'église de Saint-Jean-Baptiste, on

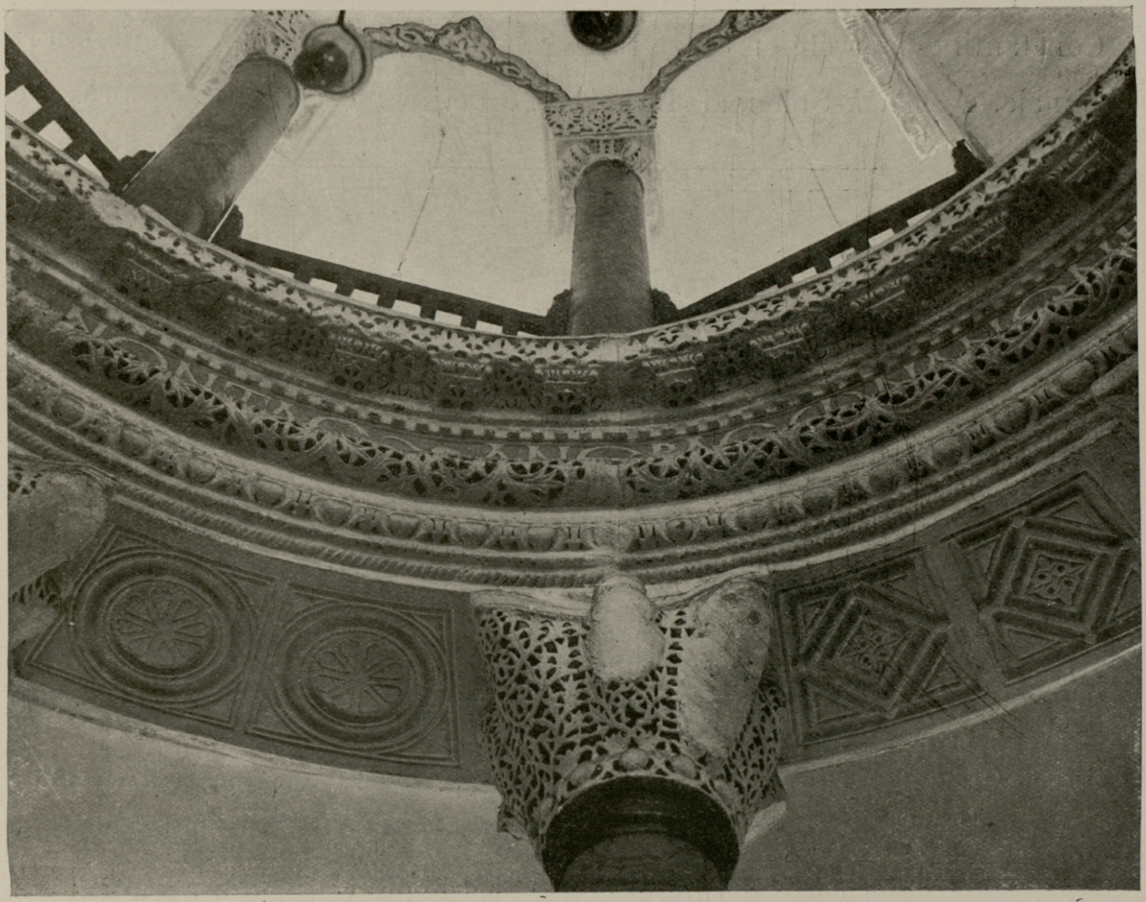


FIG. 25. — Chapiteau et entablement de la nef.

remarque la persistance des ornements classiques : oves sur les chapiteaux, cannelures sur les corniches, et, sur l'entablement, les modillons, les cordons de perles, les denticules, les oves. Mais ces motifs sont plus stylisés et perdent de plus en plus leur aspect robuste et leur relief vigoureux. Ils ne sont plus que des ornements perdus au milieu du fouillis de l'ornement végétal.

1. Cf. ANTONIADIS, Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας, t. II, p. 262, fig. 332 ; p. 298, fig. 381, 383 ; p. 343, fig. 509.

Au point de vue architectural, ce monument ne présente pas moins d'intérêt. La plate-bande subsiste encore au-dessus des colonnes du rez-de-chaussée, alors que, dans les édifices contemporains, l'arcade est employée partout, à Sainte-Sophie et, comme nous le verrons, à Sainte-Irène.

Le plan octogonal, qui eut, comme la basilique, une très grande vogue à Constantinople, a été en outre réalisé dans cet édifice d'une manière fort originale. A Cheïk-Suleïman-Djami, une petite mosquée située près de

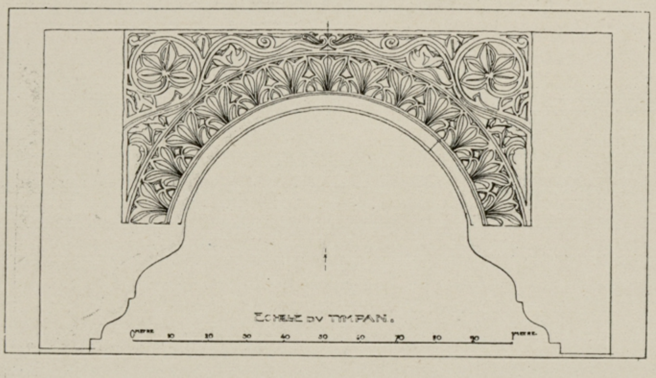


FIG. 26. — Archivolte de l'escalier du narthex.

Zeïrek-Djami, l'octogone est nettement dessiné à l'extérieur. A l'intérieur s'ouvrent, sur les quatre côtés obliques, des niches demi-circulaires[1]. Au Baptistère de Sainte-Sophie, la structure intérieure est seule octogonale, les murs extérieurs dessinant, comme aux Saints-Serge-et-Bacchus, un carré[2]. Mais dans cette dernière église, les hémicycles, qui occupent les quatre côtés obliques de l'octogone, s'ouvrent entre les piliers massifs qui soutiennent la coupole. Le dôme, et c'est là ce qui différencie cet édifice des monuments précédents, ne repose plus sur les murs extérieurs ; il est contrebuté par un système ingénieux d'arcs et de voûtes[3]. Sur le pourtour de l'octogone, il y aura place dès lors pour des bas côtés et des tribunes.

1. Cf. J. EBERSOLT, *Rapport sommaire sur une Mission à Constantinople*, Paris, 1911, pl. XI, fig. 16, p. 14.

2. Cf. ANTONIADIS, Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας, t. I, p. 125 ; J. EBERSOLT, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1910, p.33.

3. Cf. CH. DIEHL, *Manuel d'Art byzantin*, Paris, 1910, p. 137.

A la même époque, Justinien élevait sur l'une des rives du Bosphore, à Anaplous, l'église de Saint-Michel, un édifice circulaire, recouvert par une coupole, pourvu de tribunes et précédé d'un atrium[1]. Elle devait présenter beaucoup d'analogie avec l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, où l'on peut encore admirer aujourd'hui l'art savant avec lequel les architectes de Justinien réalisèrent dans la capitale le type de l'octogone à hémicycles et à tribunes.

1. Cf. PROCOPE, *De Aedificiis*, I, 8, éd. Bonn, pp. 197-198. D'après Procope elle ressemblait à l'église de Saint-Jean-Baptiste à l'Hebdomon, qui était un édifice circulaire pourvu de conques. D'après, une tradition cette dernière église aurait été construite par Théodose le Grand (cf. PREGER, *Scriptores Originum Constantinopolitanarum*, t. II, p. 260).



III

ÉGLISE DE SAINTE-IRÈNE

(MUSÉE D'ARMES)

(PL. XII-XVIII)

III

ÉGLISE DE SAINTE-IRÈNE
(MUSÉE D'ARMES)

(PL. XII-XVIII)

Cette église, construite primitivement par Constantin le Grand, était parfois appelée pour cette raison la Vieille Église de Sainte-Irène[1].

Constantin avait consacré ce sanctuaire à la Paix divine, comme il avait placé d'autres églises sous l'invocation de la Sainte-Sagesse ou de la Sainte-

1. Cf. SOCRATE, *Historia ecclesiastica*, I, 16, éd. Hussey, Oxford, 1878, p. 35 ; THÉOPHANE, *Chronographia*, éd. de Boor, t. I, p. 23 ; PREGER, *Scriptores Originum Constantinopolitanarum*, t. I, p. 74 n., t. II, pp. 139, 214. D'après l'historien SOCRATE (*op. cit.*, II, 16, p. 77), l'église aurait été construite sur l'emplacement d'un autre sanctuaire. Il existait à Constantinople d'autres églises du même nom. L'une est attribuée à Pulchérie et à Marcien. Elle était située vers la mer, au Pérama (cf. NICÉTAS CHONIATE, *De Manuele Comneno*, VII, 3, éd. Bonn, pp. 269-270 ; *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae* (éd. Delehaye), col. 379 ; PREGER, *op. cit.*, t. II, p. 214 n., p. 234). Le Pérama était l'endroit où l'on traversait la Corne-d'Or (cf. UNGER, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1878, p. 90). Elle devait être située à l'embouchure du golfe (cf. MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 6). Une autre église de Sainte-Irène se dressait de l'autre côté de la Corne-d'Or, en face de la ville (πέραν ἐν Συκαῖς). Elle est attribuée par certaius historiens à Justinien (cf. PROCOPE, *De Aedificiis*, I, 7, éd. Bonn, p. 195 ; THÉOPHANE, t. I, p. 228). Nicéphore en attribue la fondation à Pertinax, qui fut évêque de Byzance au second siècle (cf. NICÉPHORE, Χρονογραφικὸν σύντομον, édit. de Boor, p. 113). Il est probable, comme l'a fait remarquer Du Cange, que cette dernière église fut entièrement refaite par Justinien (cf. DU CANGE, *Constantinopolis Christiana*, lib. IV, Paris, 1680, p. 148).

Puissance[1]. C'est sans doute pour cette raison qu'au dixième siècle l'empereur et le patriarche se rendaient à Sainte-Irène à la fête de l'Union de l'Église, pour commémorer la fin du schisme qui avait divisé l'Église sur la question du quatrième mariage de l'empereur Léon VI[2].

L'église était située près de Sainte-Sophie. Elle était même reliée à cette dernière[3]. Aussi furent-elles toutes deux la proie des flammes, au moment de l'incendie allumé pendant la sédition de Nica en 532. Le feu détruisit en même temps un hospice, le xenôn de Sampsôn, situé entre les deux églises. Justinien reconstruisit ces édifices, en les agrandissant. Il donna à Sainte-Irène de telles dimensions, qu'elle ne le cédait en grandeur qu'à Sainte-Sophie[4]. Il fit sculpter sur les chapiteaux de la nef son monogramme de basileus et celui de Théodora.

Ces monogrammes sont analogues à ceux de Sainte-Sophie et de Saint-Serge. On lit sur les uns ΙΟVCΤΙΝΙΑΝΟV ΒΑCΙΛΕѠC, sur les autres ΘΕΟΔѠΡΑC[5]. Ainsi, la reconstruction, commencée en 532, était achevée avant la mort de Théodora survenue en 548.

Le quartier devait être encore une fois dévasté par un incendie. En 564, sous Justinien, le feu détruisit l'hospice de Sampsôn, l'atrium de Sainte-Sophie, deux couvents qui avoisinaient Sainte-Irène, ainsi que l'atrium (μεσίαυλον) et une partie du narthex de cette dernière[6]. Plus tard, au huitième siècle, l'édifice fut encore grandement endommagé, non plus par le feu, mais par un tremblement de terre qui, en 740, sous le règne de Léon l'Isaurien, l'ébranla[7].

1. Cf. Nicéphore Calliste, *Ecclesiastica Historia*, VII, 49 (Migne, *P. G.*, t. CXLV, col. 1328).

2. Cf. *De Cerimoniis aulae byzantinae*, I, 36, éd. Bonn, p. 186.

3. Cf. Socrate, *op. cit.*, II, 6, 16, pp. 68, 77; *Novellae III*, 1 (*Corpus juris civilis*, t. III, Berlin, 1895, p. 20).

4. Cf. Procope, *De Aedificiis*, I, 2, éd. Bonn, pp. 182-183; Théophane, *op. cit.*, t. I, p. 181; cf. Du Cange, *Constantinopolis christiana*, lib. IV, Paris, 1680, p. 164; Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, pp. 336-337.

5. Cf. H. Swainson (*Byzantinische Zeitschrift*, t. IV, 1895, pp. 106, 107); Antoniadis, Ἔκφρασις τῆς ἁγίας Σοφίας, t. II, pp. 31, 34, 68, 225, 297.

6. Cf. Théophane, *op. cit.*, t. I, p. 240; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 679.

7. Cf. Nicéphore, Ἱστορία σύντομος, éd. de Boor, p. 59; Théophane, *op. cit.*, t. I, p. 412.

Ainsi, l'église a subi déjà à l'époque byzantine des restaurations. Sous la domination turque elle a subi aussi divers remaniements.

Transformée en Musée d'armes, elle se dresse dans la cour des Janissaires à l'intérieur du Vieux-Sérail (fig. 27). On pénètre aujourd'hui dans l'édifice par un porche construit par les Turcs sur le côté nord. A l'ouest et



Fig. 27. — Vue extérieure.

au nord, des constructions modernes s'adossent à l'atrium. Au sud s'étend un jardin.

Le monument se compose d'une nef recouverte par deux coupoles et flanquée de bas côtés. Il se termine à l'est par une abside et est précédé à l'ouest d'un narthex et d'un atrium.

L'atrium a subi des restaurations. Les Turcs ont construit à l'intérieur et sur les quatre côtés de l'ancienne cour une galerie fermée.

L'ancien atrium, le seul qui subsiste entièrement à Constantinople, est

voûté en berceau. Il s'ouvrait sur la cour intérieure par une série d'arcades s'appuyant sur des pilastres surmontés de corniches. Il est aujourd'hui complètement fermé du côté extérieur. Sur le côté sud, qui est le seul dégagé, on remarque encore les anciennes arcades de briques. Sur le côté ouest, les murs ne sont pas parallèles sur toute leur longueur et la partie centrale est surmontée d'un lanternon, de construction turque. Les deux portiques latéraux s'ouvrent directement dans le narthex par des portes avec linteaux et chambranles de marbre. La partie centrale du narthex communiquait avec l'ancienne cour par trois portes, dont deux ont été murées. Les arcs de décharge, qui les surmontaient, sont encore visibles à l'intérieur du narthex. Ainsi cinq portes donnaient autrefois accès de l'atrium au narthex.

Les portes latérales du vestibule ne sont pas placées dans l'axe des portes des bas côtés. Cette dissymétrie provient sans doute d'une restauration. Après l'incendie de 564, Justinien dut reconstruire l'atrium et le narthex.

Le narthex est recouvert par trois voûtes sphériques séparées par des arcs doubleaux et aux extrémités par deux vastes voûtes d'arête. Ce vestibule communique avec la nef centrale par trois grandes baies à arc en plein cintre et avec les bas côtés par des portes.

La nef a la forme d'une basilique séparée des bas côtés par des arcades ; mais les colonnades sont interrompues par des piliers massifs. Les bas côtés sont recouverts par des voûtes sphériques séparées par des arcs doubleaux, et aux deux extrémités par des calottes (fig. 28). A l'est, les collatéraux communiquent par des portes avec deux appendices voûtés en berceau. Sur le côté nord, l'ancienne porte est restée en place. Sur le côté sud, le seuil est encore visible ; au delà de ce seuil, à l'intérieur de l'appendice, on a encore accès de ce côté à un réduit obscur.

L'abside communique par des arcs en plein cintre avec les collatéraux. Sous la grande voûte en berceau qui précède la conque, le sol est surélevé d'une marche et couvert de larges dalles.

L'emplacement de la sainte table est encore marqué aujourd'hui par deux dalles creusées qui servent de déversoir à une fontaine. Le sanctuaire était séparé de la nef par une barrière. Si la sainte table et le cancel ont dis-

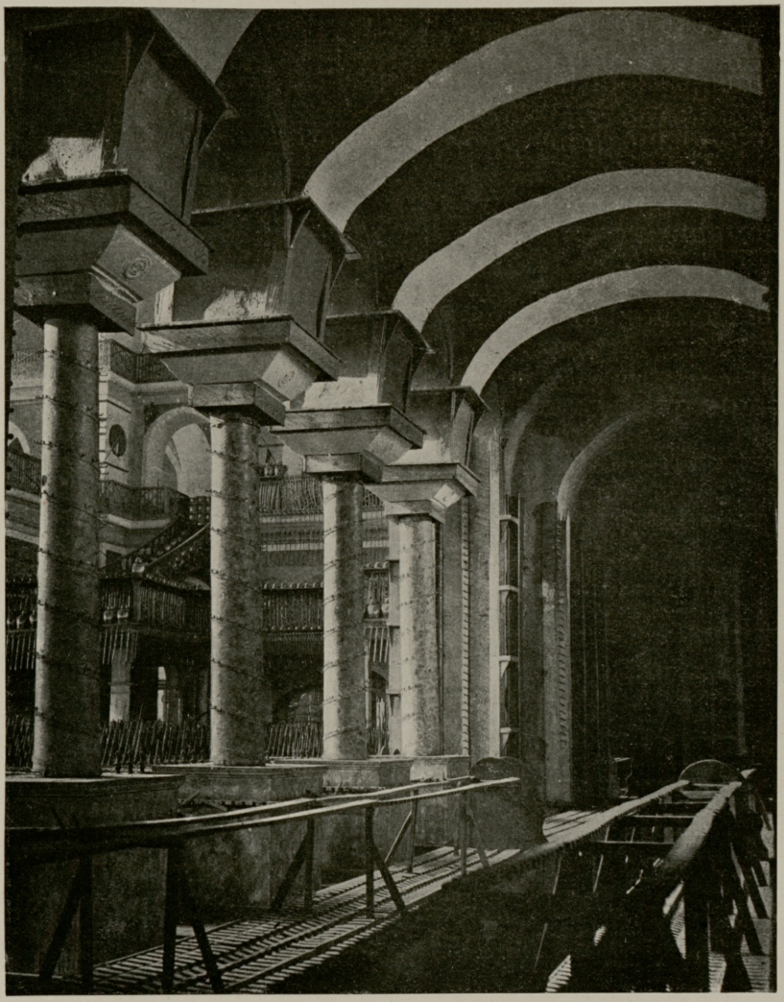


FIG. 28. — Bas côté septentrional.

paru, la niche de l'abside a conservé les stalles concentriques sur lesquelles les prêtres prenaient place. Sous ces stalles un passage circulaire aboutit à deux portes qui décorent les pans coupés des gradins.

Au-dessus du narthex, s'étendent de vastes tribunes s'ouvrant sur la nef par trois arcs en plein cintre (fig. 29). Elles communiquent avec les tribunes latérales qui se prolongent à l'est par deux chambres. On retrouve

ici une disposition analogue à celle du rez-de-chaussée. Une calotte recouvre la première chambre qui est éclairée par une fenêtre bilobée[1], et s'ouvrait sur l'abside par une baie, aujourd'hui murée.

De cette première chambre on pénètre dans la seconde par une porte, dont les chambranles et les linteaux, sur le côté sud, sont encore en place. Cette seconde chambre est voûtée en berceau et correspond aux appendices du rez-de-chaussée.

A la hauteur des galeries une puissante corniche fait le tour de la nef. Plus haut, à la naissance des grands arcs, une autre corniche d'un profil semblable court le long des murs, des piliers massifs, et dessine la courbe de l'abside. Les lignes de la construction sont ainsi soulignées très nettement à l'intérieur, et l'œil se plaît à embrasser ces grands espaces, cette longue nef bordée de colonnades, ces tribunes qui s'ouvrent largement sous les voûtes en berceau, ces coupoles majestueuses qui donnent une sensation d'infini. L'architecte a résolu d'une manière fort heureuse le difficile problème qui consistait à recouvrir une longue basilique en employant l'une des formes architecturales propres à l'art du sixième siècle : la coupole à pendentifs. Il a, à cet effet, disposé habilement dans les collatéraux les gros piliers, sur lesquels il allait monter ses coupoles. Pour donner plus d'ampleur aux tribunes, il n'a pas répété à l'étage supérieur les arcades qui séparent au rez-de-chaussée la nef des bas côtés, mais il a construit, entre les gros piliers, de vastes voûtes en berceau qui se prolongent au-dessus des tribunes jusqu'aux murs extérieurs.

La grande coupole, dont l'intrados est lisse, repose sur les berceaux latéraux, sur celui de l'abside et sur un grand arc en plein cintre qui relie les piliers massifs du milieu de la nef. On passe du carré à la circonférence au moyen de pendentifs. A la base de la coupole, une grosse corniche fait

1. Cette fenêtre existe sur le mur méridional. Sur le côté nord, elle a été remplacée par une baie rectangulaire.

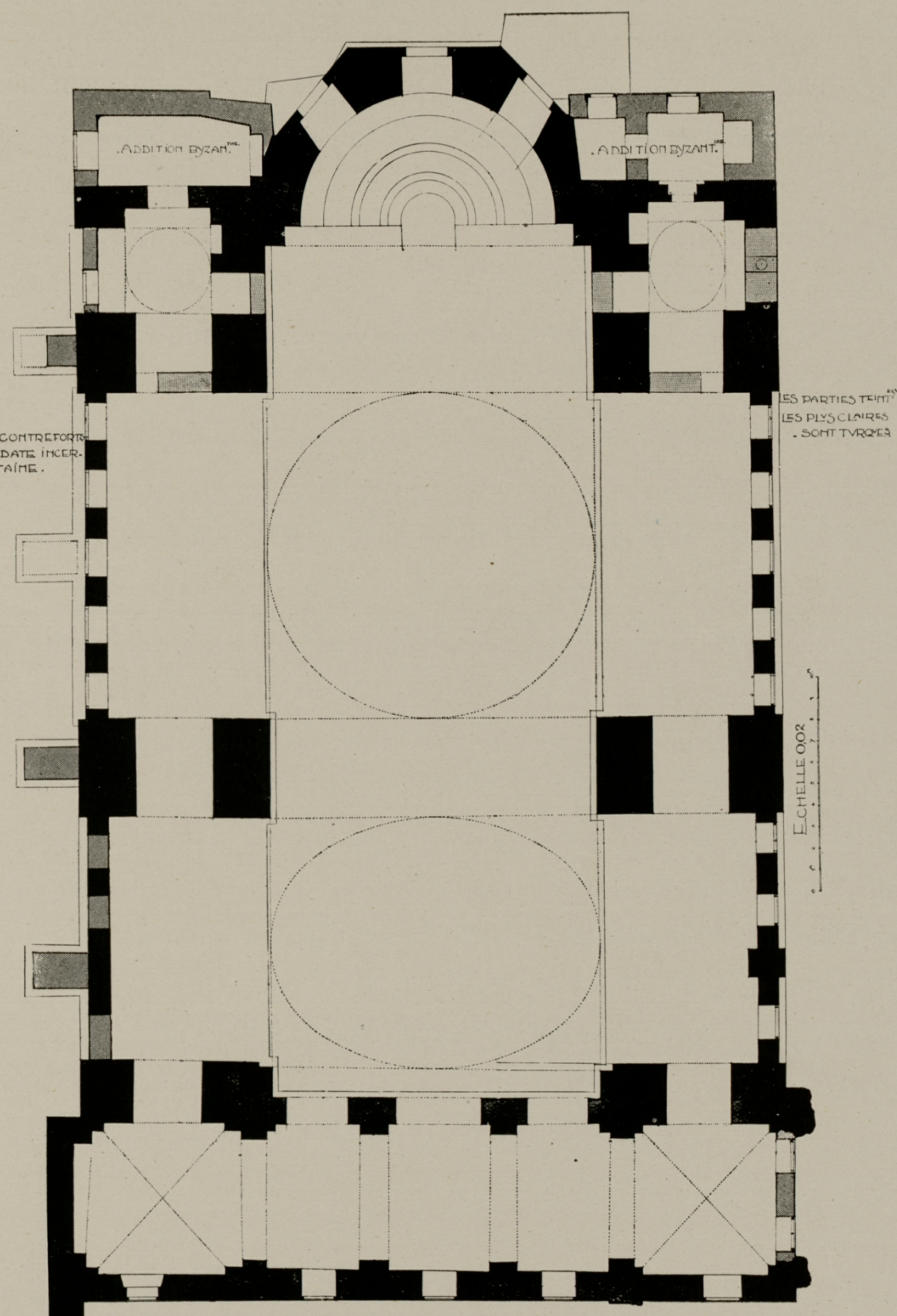


Fig. 29. — Plan des tribunes.

saillie sur le vide. Sur les vingt fenêtres à arc en plein cintre qui étaient percées primitivement dans le tambour circulaire, six seulement laissent aujourd'hui pénétrer la lumière. Des contreforts de pied-droit, analogues à ceux de la coupole de Sainte-Sophie, font saillie entre chacune de ces baies et s'appuient à l'extérieur sur la gaine circulaire du tambour, contrebutée elle-même par des massifs de maçonnerie. La calotte de la coupole, de construction très régulière, s'appuie sur le bord supérieur du tambour qui fait saillie.

Les poussées de cette coupole se transmettent normalement au moyen des berceaux aux murs latéraux et à ceux de l'abside. Il fallait, en outre, épauler à l'ouest cette coupole haute de trente-cinq mètres, tout en conservant à la nef son ampleur et sa hauteur. L'architecte a eu ici recours à un procédé très ingénieux. Comme l'espace qui lui restait à recouvrir était rectangulaire, il a construit une voûte elliptique qui s'appuie directement sur quatre pendentifs, sans intermédiaire de tambour. Aussi ne s'élève-t-elle qu'à vingt-six mètres au-dessus du sol. Sa structure est donc analogue à celle de la coupole primitive de Sainte-Sophie, qui aurait été une calotte sur pendentifs[1]. A Sainte-Irène, elle est recouverte par un toit conique très évasé et sa gaine elliptique qui fait saillie au-dessus des toitures est entièrement lisse. Elle était primitivement pourvue de fenêtres, dont les arcs en plein cintre, murés postérieurement, sont encore visibles en partie sur la gaine du côté ouest. Ainsi, cette calotte contrebute la grande coupole et transmet les poussées de cette dernière au mur occidental. Elle s'appuie elle-même sur les grands berceaux latéraux et, à l'ouest, sur un arc formeret épaulé à l'extérieur par des contreforts de pied-droit.

Toutes les toitures, à part le toit en charpente recouvert de tuiles qui recouvre la tribune au-dessus du narthex, sont en plomb. Les voûtes en berceau sont partout surmontées de pignons et les lignes principales de la

1. Cf. Prost, *Sur la forme primitive de la coupole de Sainte-Sophie* (Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1909, p. 253).

construction sont nettement dessinées à l'extérieur. Les extrados des grands berceaux sont soulignés sur les façades.

Celles-ci ont été fortement restaurées. Les fenêtres qui éclairent l'église sont pour la plupart rectangulaires; mais l'arc en plein cintre, qui les surmontait primitivement, est encore visible en maints endroits.

La façade méridionale est celle qui a été le moins retouchée. Les assises régulières de briques et de mortier sont très visibles. A hauteur du narthex et de la galerie apparaissent des restes de murs arrachés qui appartiennent à une construction ancienne attenante à l'édifice. L'appareil de ces murs est identique à celui du reste de la façade. On devait avoir ici un appendice qui donnait accès au narthex et à la tribune au moyen d'un escalier à rampes en pente douce[1]. Sainte-Sophie, contemporaine de Sainte-Irène, présente une disposition analogue. Mais, à Sainte-Irène, ce vestibule a disparu sur le côté nord, les Turcs ayant adossé ici à l'édifice des constructions précédées du portique par où l'on pénètre aujourd'hui au Musée d'armes.

Les façades est et ouest présentent un aspect tout différent. Elles sont recouvertes d'une couche de plâtre sur laquelle sont dessinées en relief des assises de pierres alternant avec des lignes horizontales. Ce faux appareil est tout à fait semblable à celui de la porte Bab-i-Houmayoun, qui donne accès à la cour où se trouve Sainte-Irène. Les Turcs ont ainsi masqué sur ces deux façades l'appareil ancien. Sur le côté nord, quatre contreforts de pied-droit épaulent le mur extérieur. Ils furent peut-être construits par les Byzantins après le tremblement de terre qui, en 740, ébranla l'édifice. A cette époque, on mura aussi sans doute la plus grande partie des fenêtres de la grande coupole et, pour la rendre encore plus solide, on ajouta les deux contreforts rampants qui la flanquent à l'ouest. La façade méridionale a donc seule conservé son ancien parement de briques.

1. On accède aujourd'hui aux tribunes par un double escalier en bois construit par les Turcs à l'intérieur de la nef.

Les Turcs ne se sont pas bornés à remanier les anciennes fenêtres ; ils ont aussi muré en partie les trois grandes baies de l'abside.

A l'époque de Justinien, la façade orientale ne devait pas avoir l'aspect qu'elle présente aujourd'hui. L'abside devait être dégagée et les portes qui subsistent à l'extrémité des bas côtés devaient s'ouvrir sur l'extérieur. On aperçoit, en effet, un joint qui semble indiquer que les appendices sont postérieurs. L'appareil des murs dans ces appendices est formé d'assises de pierres de taille alternant avec plusieurs lits de briques, appareil tout différent de celui de la façade méridionale. De plus, la porte byzantine qui, dans les tribunes méridionales, fait communiquer la première chambre avec la seconde, autorise aussi à supposer que ces appendices ont été ajoutés lors de la restauration de l'église au huitième siècle.

Ainsi, l'édifice tel qu'il fut construit par Justinien avait, comme Sainte-Sophie, des portes donnant accès de l'extérieur aux bas côtés orientaux. La présence de ces grandes portes, qui s'ouvrent aujourd'hui dans des appendices obscurs, ne peut s'expliquer autrement. D'autres s'ouvraient également dans les murs latéraux. Elles sont murées aujourd'hui, le sol extérieur étant très surélevé.

Malgré ces additions et ces restaurations, l'édifice a conservé en somme sa structure architecturale du sixième siècle. Mais n'a-t-il rien conservé du quatrième siècle ?

L'édifice de Constantin était une basilique[1], probablement pourvue d'un atrium et recouverte d'une toiture en charpente. L'atrium actuel doit remonter au sixième siècle. Incendié une première fois en 532, une seconde fois en 564, il dut être reconstruit ainsi que le narthex par Justinien. Mais n'aurait-on pas conservé quelque chose de la structure de l'ancienne basilique ? On ne pourra répondre à cette question qu'après avoir pratiqué des

1. V. plus haut, p. 18.

fouilles. Pour l'instant on signalera une anomalie dans le plan de l'édifice.

Dans la partie orientale de la nef, quatre colonnes soutiennent de chaque côté cinq arcades. Dans la partie occidentale, on a, au delà des gros piliers,

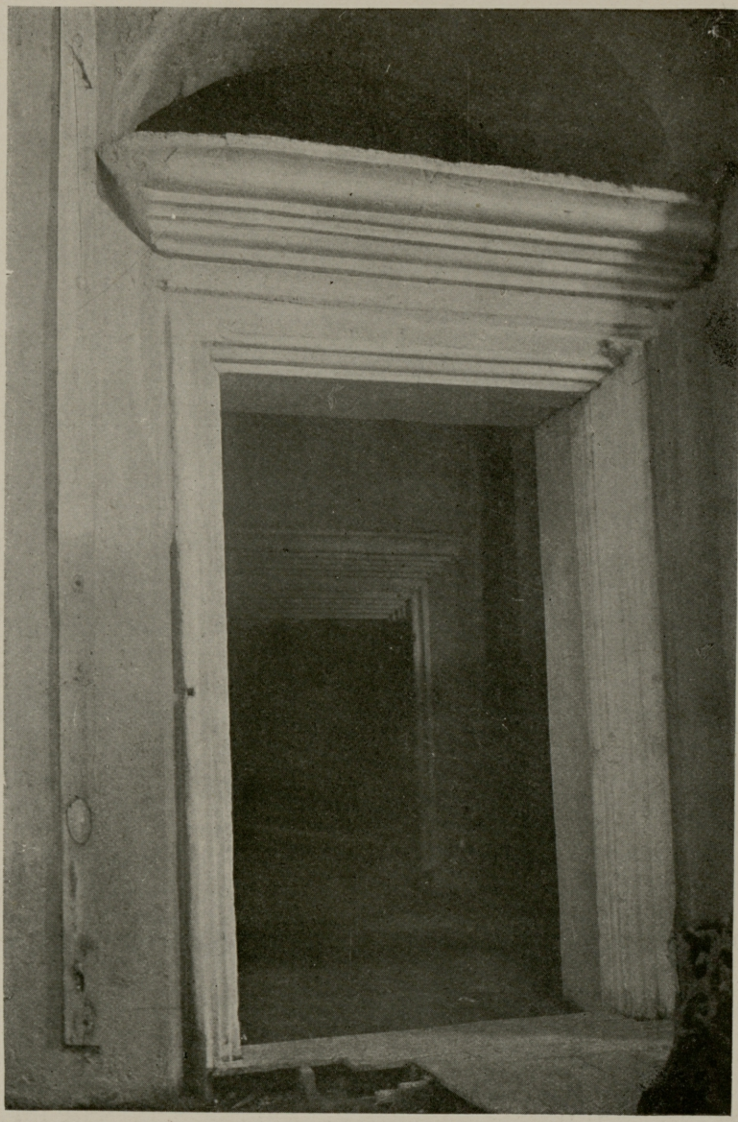


Fig. 30. — Porte du narthex.

une double arcade soutenue par une colonne, puis un pilier massif relié aux gros piliers par une arcade. La présence de ce pilier massif, interrompant la série d'arcades et ne soutenant que les tribunes, est singulière. On peut

se demander si ces deux piliers latéraux n'appartiennent pas à la basilique de Constantin et si l'architecte de Justinien, les trouvant encore en place, ne les aurait pas conservés. Ces piliers marqueraient ainsi la limite occidentale de l'ancienne basilique. On aurait, au sixième siècle, agrandi l'édifice, tout en conservant le plan ancien, c'est-à-dire une nef basilicale flanquée de bas côtés à colonnades.

Comme dans les autres sanctuaires érigés par Justinien, la décoration intérieure était très riche. Elle a souffert malheureusement des injures du temps et des mutilations des hommes.

Dans le narthex, une corniche formée d'une doucine et d'un listel est conservée. Dans la nef, sous la première corniche, apparaît encore un cordon de denticules. Les tribunes étaient bordées d'une série de parapets ; un seul a été épargné. Il présente, comme à Sainte-Sophie et à Saint-Serge, la disposition générale des deux plaques. Ce sont deux rectangles à moulures encadrant un simple disque.

La plinthe de marbre qui courait le long des murs et des piliers de la nef a été épargnée par endroits. Ses motifs décoratifs sont les mêmes que dans les édifices du sixième siècle : losanges et rectangles à profondes moulures parallèles ; parfois se détache au milieu une rosace à quatre palmettes ou un fleuron [1].

Les chambranles en marbre des portes présentent un profil analogue à celui des portes de Sainte-Sophie [2] : un tore encadré de doucines et de listels. Sur le chambranle supérieur est posé un puissant linteau, qui fait saillie et est orné au milieu d'une croix pattée. Deux doucines de largeur différente séparées par des listels, tel est le profil de ces linteaux (fig. 30).

Les colonnes de la nef ont été fort maltraitées. Un socle en bois cache leur base ; leur fût a été horriblement barbouillé et leur chapiteau est caché

1. V. plus haut, p. 48.
2. Cf. ANTONIADIS, Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας, t. I, p. 91.

en partie par une gaine en bois. Ce sont des chapiteaux-imposte ioniques (fig. 28). Les volutes sont ornées de feuilles. L'imposte porte pour tout ornement, du côté de la nef, une croix longue et, du côté opposé, les monogrammes de Justinien et de Théodora[1]. Un tel chapiteau avec une imposte lisse, décorée seulement d'une croix longue, est encore en place dans les tribunes méridionales de Saint-Serge[2].



Fig. 31. — Mosaïques du narthex.

Ainsi, toutes ces sculptures, par leurs motifs décoratifs, par la technique de leur ciselure, sont contemporaines de l'édifice de Justinien.

En est-il de même des mosaïques qui ont été épargnées dans l'abside et dans le narthex? Sous une arcade du vestibule se détachent, sur un fond d'or, des couronnes tressées de feuillage vert traversées par des losanges

1. Un chapiteau semblable est conservé dans la citerne près de Kefeli-Djami. Cf. Forchheimer et Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel* (*Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, p. 102, fig. 3, p. 228).

2. V. plus haut, p. 46. Ce chapiteau est aussi décoré du côté de la nef d'une simple croix. Des monogrammes de Justinien et de Théodora ne faisant pas face à la nef centrale, se retrouvent aussi à Saint-Serge sur les chapiteaux du bas côté méridional.

(fig. 31). D'autres mosaïques d'un grand effet décoratif tapissent aussi l'arc triomphal et la conque de l'abside (fig 32, 33).

Cette dernière est recouverte d'un fond d'or, qui est tombé seulement dans la partie supérieure ; dans la partie inférieure, une double zone de mosaïques vert foncé et vert clair forme un large bandeau. Au milieu de la conque, une grande croix pattée se dresse sur un piédestal de quatre marches. Ses bras sont dessinés en cubes noirs et à leurs extrémités brillent des perles, qui égayent de leur blancheur le ton vieil or de l'ensemble. Sur l'arc triomphal, les mosaïques ont été repeintes par endroits, ainsi que la double inscription qui s'y détache en lettres noires sur fond d'or. L'inscription inférieure, tirée du Psaume LXIV, versets 5 et suivants, est ainsi conçue :

> ✠ ⟨Πλησθη⟩σόμεθα[1] ἐν τοῖς ἀγαθοῖς τοῦ οἴκου σου · ἅγιος ὁ ναός σου, θαυμαστὸς ἐν δικαιοσύνῃ · ἐπάκουσον ἡμῶν, ὁ θ(εὸ)ς ὁ σ(ωτ)ὴρ ἡμῶν, ἡ ἐλπὶς πάντων τῶν περάτων τῆς γῆς καὶ τῶν ἐν θαλάσσῃ μακρά⟨ν⟩ ✠

L'inscription supérieure, repeinte en partie, se lit ainsi aujourd'hui :

> Ὁ[2] οἰκοδομῶν εις τὸν οἶκόν σου καὶ ἀνάβασιν αὐτοῦ, καὶ τὴν ἐπαγγελίαν τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐφ' ἡμᾶς[3] ἠλπείσαμεν[4] εἰς τὸ ὄνομα αὐτοῦ.

Cette inscription, qui a été altérée, se composait peut-être de plusieurs passages bibliques juxtaposés[5]. Elle se détache entre deux bandes de feuillage tressé réunies au sommet de l'arc par un cylindre bleu et or. Au-dessous, une autre bande est décorée d'un dessin quadrillé, bleu et vert et d'ornements en forme de cœur. L'inscription inférieure se détache aussi

1. Le début et la fin de l'inscription ont été repeints. Au début on lit aujourd'hui δεῦτ' εἰσόμεθα, qui doit être une restauration postérieure.

2. Bjeljaev (*Vizantijskij Vremennik*, t. I, 1894, p. 781) a lu Y.

3. On lit aujourd'hui ευημας, le φ primitif a été changé en υ. Bjeljaev (*ibid.*) a restitué à tort εἰς ἡμᾶς.

4. ἠλπίσαμεν.

5. Le début rappelle Amos, IX, 6, la fin ; le Psaume XXXII, 21, et Isaïe, XXVI, 8.

entre deux bandes ornées d'une série de losanges avec une rosette à quatre feuilles et une demi-rosette. Ici le noir et le blanc alternent avec le rouge et le vert. Le même dessin géométrique décore le bas du mur de la conque.

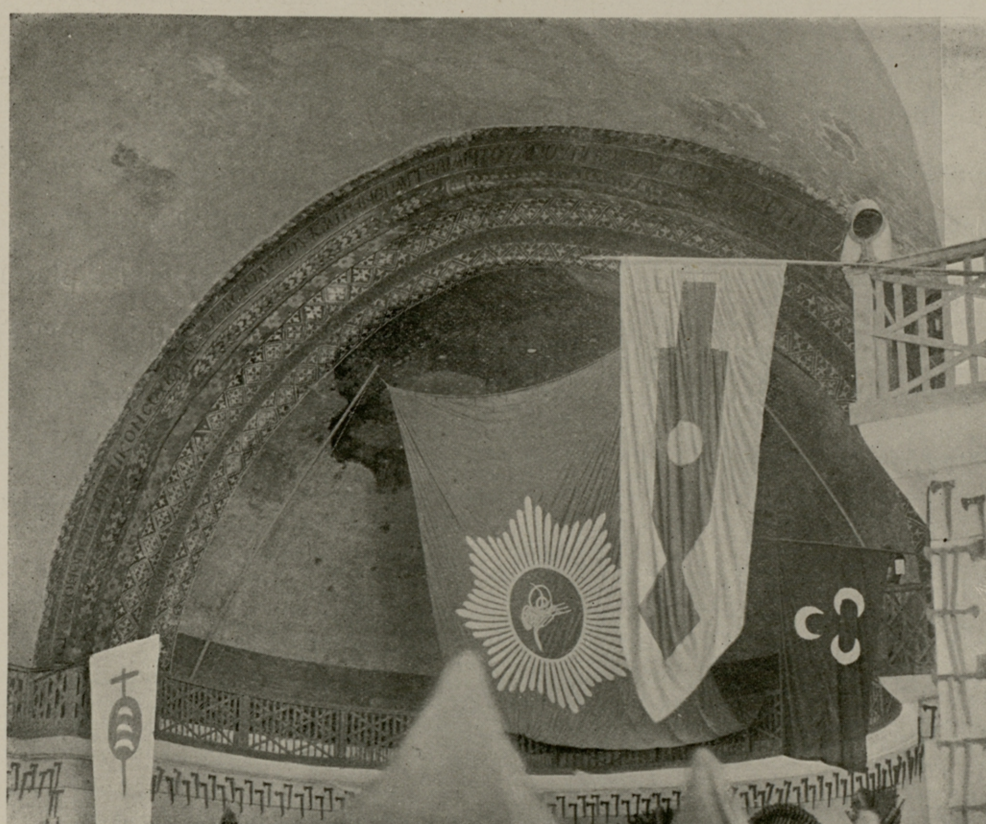


FIG. 32. — Mosaïques de l'abside.

Les inscriptions présentent par leurs caractères épigraphiques beaucoup d'analogie avec l'inscription monumentale qui, à l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, fait le tour de la nef[1].

La croix élevée sur quatre degrés apparaît déjà au sixième siècle sur les monnaies de l'empereur Tibère[2]. Elle ne présente pas le trait qui carac-

1. Manière identique de tracer les lettres γ, δ, ε, ϰ, μ, υ, avec les *apices* ; v. plus haut p. 24.

2. Cf. J. SABATIER, *Description générale des monnaies byzantines*, pl. XXII, 13-15 ; WORWICK WROTH, *Catalogue of the imperial byzant. Coins in the British Museum*, t. I, p. 105 s., pl. XIII, 17-20.

térise les croix iconoclastiques, les branchages partant du pied[1]. Si, comme on l'a prétendu[2], Léon l'Isaurien fit gratter les mosaïques du sixième siècle, pour écarter les symboles et les figures qu'il proscrivait, et les remplacer par la croix qui se dresse aujourd'hui dans le sanctuaire, les Orthodoxes, après leur victoire définitive, n'auraient, semble-t-il, rien eu de plus pressé que de bannir ce symbole de l'iconoclastie et de replacer dans l'abside une composition à figure humaine. La croix sur fond d'or, avec inscription empruntée au Psaume LXIV, se rencontre aussi à Sainte-Sophie de Salonique[3]. A Sainte-Sophie de Constantinople les mosaïques et les plaques de parapet montrent encore la plupart des motifs décoratifs qui apparaissent sur les mosaïques du narthex et de l'abside de Sainte-Irène : grandes croix pattées avec perles aux extrémités des bras, losanges, couronnes tressées traversées par des losanges, bandes quadrillées, dessins géométriques avec ornements en forme de cœur[4].

Ainsi, bien que ces mosaïques aient eu à souffrir des injures du temps, qui a fait tomber en plusieurs endroits les cubes de verre, et des mutilations des hommes, qui ont recouvert ici et là de peintures fraîches les couleurs anciennes, on peut admirer l'habileté et la patience de ces mosaïstes qui ont décoré, très vraisemblablement au sixième siècle, l'église édifiée par Justinien. La simplicité du décor était en harmonie parfaite avec la simplicité et la majesté des lignes architecturales.

1. Cf. G. Millet, *les Iconoclastes et la Croix* (*Bulletin de Correspondance hellénique*, 1910, p. 104).

2. Cf. O.-M. Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford, 1911, p. 387.

3. Cf. Ch. Diehl et M. Le Tourneau (*Monuments Piot*, t. XVI, p. 52) ; J. Kurth (*Mittheilungen des Kaiserl. deutschen archaeologischen Instituts*, Athènes, 1897, p. 465, pl. XV, 1).

4. Cf. Antoniadis, Ἔκφρασις τῆς ἁγίας Σοφίας, t. II, Athènes, 1908, p. 197, fig 276 ; p. 198, fig. 278 ; p. 199, fig. 280 ; p. 262, fig. 332. Primitivement le sommet de la coupole de Sainte-Sophie était décoré aussi d'une mosaïque représentant la croix ; cf. A. Heisenberg, *Die alten Mosaïken der Apostelkirche und der Hagia Sophia* (Xénia, *Hommage international à l'Université nationale de Grèce*, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de sa fondation, pp. 144-145). Quant aux mosaïques décoratives qui, à Sainte-Sophie, ornent les voûtes des bas côtés, il semble bien difficile d'admettre que les empereurs iconoclastes aient fait gratter ces immenses espaces, pour remplacer par des croix les anciennes mosaïques à figures.

Par son architecture, Sainte-Irène représente un type de transition. Elle rappelle les monuments de l'âge précédent et annonce les édifices de l'âge suivant. Des anciennes basiliques, elle conserve le plan du rez-de-



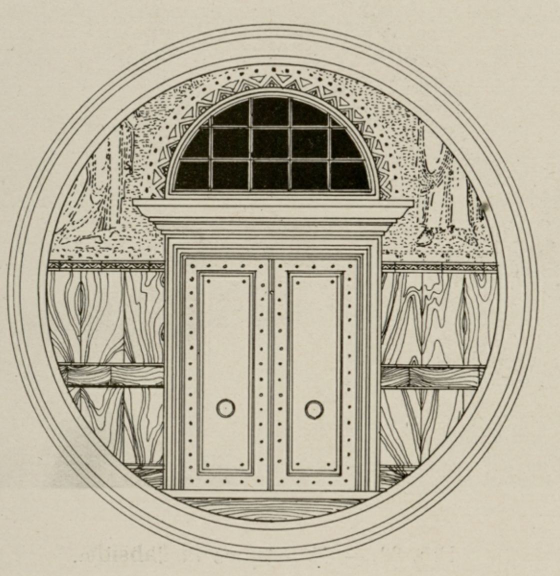
FIG. 33. — Mosaïques de l'abside.

chaussée et du premier étage avec sa longue nef, ses arcades latérales, ses bas côtés, ses tribunes. Mais la superstructure est toute différente.

Les coupoles qui recouvrent la nef rangent cet édifice au nombre des basiliques à coupole, où, pour assurer la stabilité de cette dernière, on a utilisé dans d'autres monuments du même type des partis divers[1]. A Sainte-

1. Cf. O. WULFF, *Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaïken*, Strasbourg, 1903, pp. 107-108 ; G. MILLET, *l'Art byzantin* (A. MICHEL, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 144) ; CH. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, p. 90 s., pp. 137-138.

Irène, le problème de l'équilibre a été résolu d'une manière fort originale. Les voûtes en berceau, qui épaulent les coupoles, ont été prolongées jusqu'aux murs extérieurs. Et, dans cette disposition, est réalisé le système qui prévaudra postérieurement et qui annonce le plan byzantin à croix grecque.



IV

ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ-DE-CRISIS

(HODJA-MOUSTAPHA-PACHA-DJAMI)

(PL. XIX-XXI)

IV

ÉGLISE DE SAINT-ANDRÉ-DE-CRISIS

(HODJA-MOUSTAPHA-PACHA-DJAMI)

(PL. XIX-XXI)

Cette mosquée, située au nord du quartier de Psamatia, non loin de la muraille terrestre, se dresse au milieu d'un vaste enclos bien entretenu. Un cimetière, des turbés, un médressé et des appartements d'imams entourent une cour pavée, rafraîchie par les eaux des fontaines et l'ombre des hauts cyprès. C'est un de ces lieux paisibles où l'on goûte encore le charme mystérieux de l'Islam et dont les abords annoncent plutôt un lieu de prière très vénéré par la piété musulmane qu'un ancien sanctuaire chrétien.

Une église fut élevée par Arcadia, la sœur de l'empereur Théodose II, en l'honneur de saint André[1], l'apôtre à qui la tradition attribuait la fondation de la communauté chrétienne de Byzance[2]. Dans la seconde moitié du neuvième siècle, Basile Ier le Macédonien restaurait une église de l'apôtre

1. Cf. *Chronicon paschale*, éd. Bonn, p. 566.
2. Cf. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897, p. 3.

André, située non loin de l'église de Saint-Mokios, à l'ouest de cette dernière[1]. L'emplacement de la citerne de Saint-Mokios est connu. C'est le grand Tchoukour-Bostan situé au quartier dit Exi-Marmara et qui devait son nom à l'église voisine[2]. L'église de Saint-Mokios et l'église de Saint-André se trouvaient donc dans cette région. Antoine, archevêque de Novgorod, qui visita la capitale vers l'an 1200, signale dans ce quartier plusieurs couvents, parmi lesquels celui de Saint-Mokios et un couvent de femmes où étaient enterrés plusieurs saints martyrisés sous l'empereur Constantin Copronyme[3]. On sait, d'autre part, que parmi les martyrs de cette persécution du huitième siècle se trouvait un moine André, originaire de Crète, qui vint à Constantinople pour combattre les Iconoclastes. Il subit le martyre en 767 et son corps fut déposé dans un lieu saint appelé Κρίσις[4]. Ce lieu sacré était un monastère où, en 792, fut aussi enterré saint Philarète. A cette époque, ce monastère était un couvent de femmes[5]. Vers 1350, le pèlerin russe Étienne de Novgorod alla vénérer les reliques de saint André de Crète qui reposaient « dans un beau couvent de femmes[6] ». Ce monastère de Crisis est signalé encore par des documents ecclésiastiques en 1371 et en 1401[7].

Ainsi, le couvent visité par Antoine de Novgorod doit être l'église de Saint-André, restaurée par Basile Ier et signalée aussi dans le voisinage de Saint-Mokios. Sur le plan de Buondelmonti, Saint-André « in Crisi » occupe du reste l'emplacement de la mosquée actuelle[8].

1. Cf. THEOPHANES CONTINUATUS, *De Basilio Macedone*, V, 81, éd. Bonn, pp. 323-324.

2. Cf. MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 77; VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, pp. 15-16.

3. Cf. *Itinéraires russes en Orient*, traduits par Mme B. de Khitrowo, Genève, 1889, p. 103.

4. Cf. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. Delehaye, col. 151, 152; *Martyrium S. Andreae* (MIGNE, *P. G.*, t. CXV, col. 1095, 1101, 1110).

5. Cf. *Synaxarium eccl. Const.*, col. 268, 269; A.-A. VASILJEV (*Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopoljé*, t. V, 1900, pp. 56, 80, 84); J. PARGOIRE (*Échos d'Orient*, 1910, p. 84 s.).

6. Cf. *Itinéraires russes en Orient*, p. 122.

7. Cf. MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et Diplomata graeca medii aevi*, t. I, Vienne, 1860, p. 548; t. II, 1862, p. 506.

8. Cf. MORDTMANN, *op. cit.*, p. 73. L'église de Saint-Jean-Baptiste de Stoudios et l'église de la Vierge Péribleptos figurent aussi sur ce plan. L'une est la moderne Mir-Achor-Djami, l'autre est Soulou-Monastir (*ibid.*, p. 77). Étienne de

Le monastère fut agrandi à la fin du treizième siècle par une nièce de l'empereur Michel Paléologue, Théodora Raoulaina, qui avait épousé en secondes noces le protovestiaire Jean Raoul[1]. Elle en fut en quelque sorte la seconde fondatrice et y fit construire une grande et magnifique église où fut transporté le corps du patriarche Arsénios[2], qui devait être plus tard trans-



FIG. 34. — Vue extérieure.

Novgorod signale aussi ces monuments. Il a visité d'abord le couvent de Stoudios, puis le monastère de la Mère-de-Dieu, enfin le couvent d'André de Crète (cf. *Itinéraires russes*, p. 122). L'anonyme russe du quinzième siècle a suivi un itinéraire semblable. Après avoir visité le couvent de Stoudios, il a marché dans la direction du Nord pour atteindre le couvent de Saint-André, où il a vu les reliques d'André le Stratège (*ibid.*, pp. 231-232). Cet André doit être le stratilate qui fut martyrisé sous l'empereur Maximien (cf. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. Delehaye, col. 907 s.). Dans ce même quartier se trouvaient d'autres monastères, entre autres, le couvent de Saint-Mamas (cf. *Itinéraires russes*, p. 102 ; J. PARGOIRE, *Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopolje*, t. IX, 1904, pp. 276-277). Le pèlerin russe du quinzième siècle signale dans cette région un autre couvent dédié à saint André, « le fou pour l'amour de Dieu » (cf. *Itinéraires russes*, p. 232). Et un document ecclésiastique mentionne, outre le monastère de l'apôtre André, un couvent du même nom près de la porte Saturninus (cf. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. VIII, col. 882, 907). Ce dernier a disparu de même que le monastère de Saint-Mamas.

1. Cf. NICÉPHORE GRÉGORAS, *Historia byzantina*, VI, 2, éd. Bonn, t. I, p. 167 ; VI, 4, t. I, p. 178.

2. Cf. MAXIME PLANUDE, *Epigrammata* (MIGNE, *P. G.*, t. CXXXIV, col. 1145-1146); G. PACHYMÈRE, *De Andronico Palaeologo*, I, 31, éd. Bonn, 85-86.

féré à Sainte-Sophie[1]. Cette femme de haut rang vint elle-même habiter le monastère[2] et lorsque, en 1289, le patriarche Grégoire descendit du trône patriarcal, elle lui fit construire une maison près du couvent[3].

Que subsiste-t-il de toutes ces constructions dans l'édifice actuel, qui fut transformé en mosquée à la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième par le grand vizir Hodja Moustapha pacha[4]? Est-ce la nouvelle église construite à la fin du treizième siècle à l'intérieur du monastère? Ou est-ce le sanctuaire dont l'existence est attestée au huitième siècle? Ne retrouverait-on pas aussi dans le monument des restes de la construction attribuée à Arcadia?

Le monastère qui entourait l'église a disparu. Des deux églises signalées une seule subsiste (fig. 34); l'autre a dû être détruite au même moment que le couvent.

Au sud de la mosquée s'étend un grand jardin; à l'est, un cimetière; à l'ouest, la mosquée a été agrandie par l'addition d'une vaste salle et le minaret est enclavé dans cette nouvelle construction. Au nord s'étend la cour avec ses bâtiments modernes; de ce côté, l'édifice est flanqué d'un portique turc par où l'on pénètre aujourd'hui. Ainsi, l'entrée ne se fait plus aujourd'hui par le côté occidental, mais par des portes percées dans le mur nord de l'église.

A l'est, des appendices modernes masquent aussi la façade orientale. Le monument est précédé de deux narthex et se termine par trois absides. Il est flanqué de bas côtés. La nef, qui occupe toute la largeur de l'édifice, est recouverte au centre par une coupole, contrebutée par deux demi-coupoles.

Trois portes à arc en plein cintre donnent accès dans l'exonarthex

1. Cf. Nicéphore Grégoras, *op. cit.*, VII, 9, t. I, p. 262; *Itinéraires russes*, pp. 117, 135, 161, 201, 226.

2. Cf. G. Pachymère, *op. cit.*, II, 10, p. 133.

3. Cf. Nicéphore Grégoras, *op. cit.*, VI, 4, p. 178.

4. Cf. Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 320; J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 34.

et dans les collatéraux, et tout de suite on est saisi par l'originalité et l'élégance des lignes architecturales. Le premier vestibule est recouvert au centre par une petite coupole aveugle à pendentifs, soutenue par des arcs

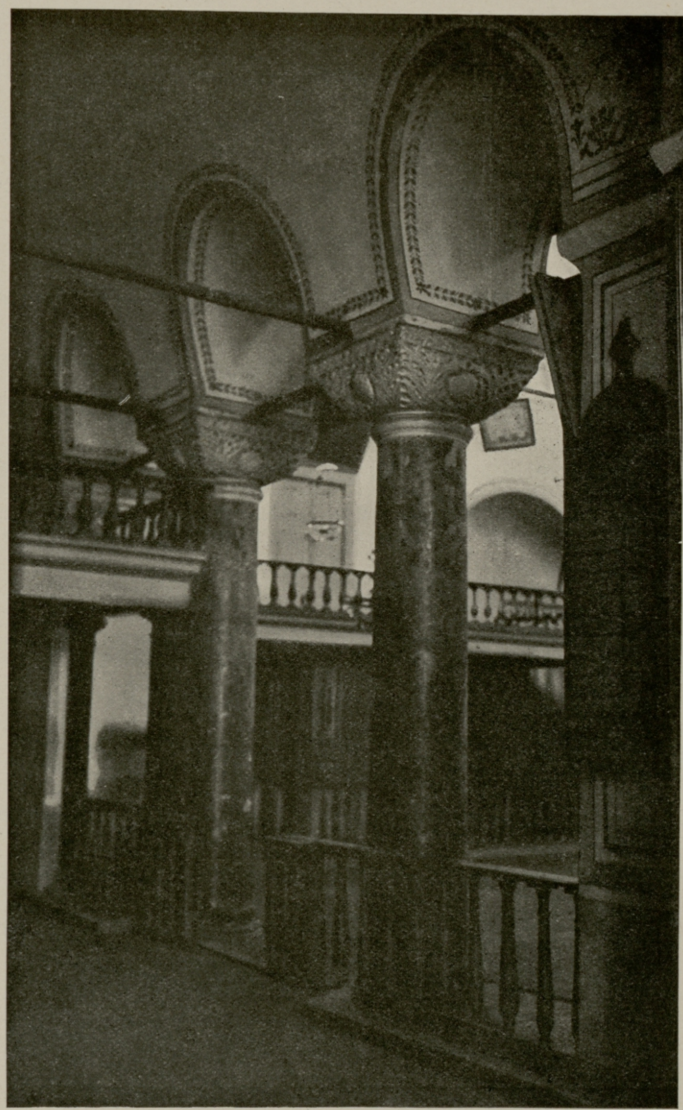


Fig. 35. — Colonnes de l'esonarthex.

reposant sur quatre colonnes. Aux extrémités, deux voûtes d'arête s'appuient sur ces mêmes colonnes et sur des piliers adossés aux murs. Les bas côtés sont recouverts aussi par une petite coupole de même structure que celle de l'exonarthex, mais celle du bas côté nord est plus élevée.

De l'exonarthex on entre dans l'esonarthex par une porte à arc en plein cintre. La structure du second vestibule ne rappelle en rien celle du premier. Il est recouvert par une vaste voûte en berceau et s'ouvre sur la nef par trois baies séparées par deux colonnes (fig. 35). Ces trois baies pénètrent le berceau et déterminent des arcs en fer à cheval. Dans les collatéraux on remarque une dissymétrie choquante. Sur le côté sud, ils sont voûtés en arête ; sur le côté nord, ils sont recouverts par une coupole aveugle, aussi élevée que la coupole voisine du bas côté nord ; mais sa structure est différente. Les pendentifs ne sont pas visibles et sa construction irrégulière indique qu'elle a été élevée sur une ancienne voûte. On devait avoir ici primitivement une voûte d'arête comme sur le bas côté sud.

Aux quatre coins de la nef s'élèvent des piliers massifs qui soutiennent des arceaux de tête entre lesquels s'insèrent des pendentifs. Une corniche fait saillie à la base de la coupole centrale dont, l'intrados est lisse et dont le tambour est percé de huit fenêtres à arc en plein cintre.

L'arceau de tête du côté ouest est fermé par un mur droit percé de trois fenêtres. Au nord et au sud, les arceaux s'ouvrent sur deux demi-coupoles percées de fenêtres à arc en plein cintre qui épousent la courbe de l'intrados. Ces demi-coupoles reposent sur les murs latéraux de l'édifice et sur les voûtes en berceau des bas côtés; entre ces voûtes et le mur droit deux petits pendentifs font passer au demi-cercle.

A l'est, l'arceau de tête s'ouvre sur la voûte en berceau de l'abside, qui se termine par une conque. Les piliers orientaux sont réunis aux murs de l'abside. Deux passages voûtés et précédés d'une niche donnent accès aux absides latérales.

L'absidiole sud, le diaconicon, a conservé l'ancienne voûte d'arête qui la recouvre et la conque qui la termine. L'absidiole nord, la prothèse, présente un aspect tout différent. Elle se termine par un mur droit, précédé d'une voûte en berceau et est surmontée d'une coupole aveugle.

A l'est, des constructions turques ont été adossées à l'édifice. Deux portes percées dans la grande abside et dans le diaconicon y donnent accès. De même, une autre porte pratiquée dans le mur nord de la prothèse conduit au portique turc qui flanque l'édifice. D'autres portes percées dans ce même mur donnent accès au bas côté nord qui sert aujourd'hui de vestibule. Pour le dégager on a supprimé la saillie du mur et la voûte en berceau a été surélevée.

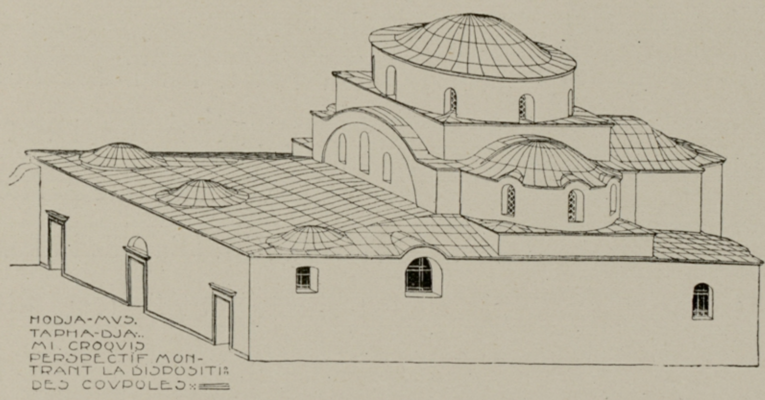


Fig. 35 *bis*. — Vue perspective restaurée.

Ainsi le bas côté nord et la prothèse ont été remaniés. L'église devait avoir primitivement la même structure sur le côté nord que sur le côté sud. A quelle époque remonte cette restauration ? Est-elle byzantine ou turque ?

La transformation de l'église en mosquée devait amener des modifications dans la structure de l'édifice. Le *mihrab* n'occupe pas la grande abside comme à l'ordinaire, mais il est placé sous la demi-coupole méridionale. L'entrée dans la mosquée devait se faire, par conséquent, par le côté opposé. Aussi les Turcs ont-ils adossé leur portique à la façade latérale et percé de portes le mur nord de l'église. Ils dégagèrent en même temps le bas côté et élevèrent deux coupoles, l'une dans la prothèse, l'autre dans la partie qui communique avec le narthex intérieur. Ils surélevèrent en même temps l'ancienne coupole qui recouvre le bas côté à hauteur de l'exonarthex.

L'irrégularité de construction qu'on a remarquée dans l'une de ces coupoles permet aussi d'attribuer ces restaurations aux Turcs plutôt qu'à Basile Ier. On ne saisit pas, en effet, la raison pour laquelle le Macédonien aurait, au neuvième siècle, élevé ces trois petites coupoles qui sont d'une dissymétrie choquante. Basile Ier dut se borner à rajeunir la décoration intérieure et à consolider l'édifice ; mais il ne dut pas modifier sa structure architecturale.



FIG. 36. — Chapiteau devant la cour de la mosquée.

Du reste, les Turcs ont touché par ailleurs à l'église et lui ont fait perdre aussi à l'extérieur une partie de son cachet byzantin. D'après Paspatis, en 1765, un tremblement de terre fit tomber une partie de la coupole, ainsi que quelques constructions adjacentes. Sur le dessin publié par Paspatis un siècle plus tard, la mosquée a déjà l'aspect qu'elle présente aujourd'hui[1]. Le mur méridional est construit en pierres de taille et percé de fenêtres à arc en ogive. La superstructure est aussi en pierres. La calotte de la coupole s'appuie sur un tambour octogonal reposant sur un soubassement carré. L'abside et les demi-coupoles latérales se terminent par un mur à trois pans.

Si les Turcs ont remanié l'extérieur, ils ont respecté cependant les lignes principales de l'édifice. La coupole a dû être reconstruite dans sa forme primitive, avec ses fenêtres à arc en plein cintre ; mais son tambour était probablement circulaire à l'extérieur et non octogonal comme aujourd'hui. De même, la superstructure de l'abside devait être dessinée sur les toitures et n'était pas sans doute cachée par un faîte (fig. 35 *bis*).

1. Cf. PASPATIS, *op. cit.*, pp. 318, 320.

Le tambour extérieur des demi-coupoles était probablement circulaire et non pas à pans coupés. Mais ici les voûtes anciennes ont été conservées à l'intérieur. Elles rappellent par leur structure les demi-coupoles qui, à Sainte-Sophie, flanquent la grande coupole, mais avec cette différence qu'au lieu d'être placées à l'est et à l'ouest elles sont disposées au nord et au sud[1].

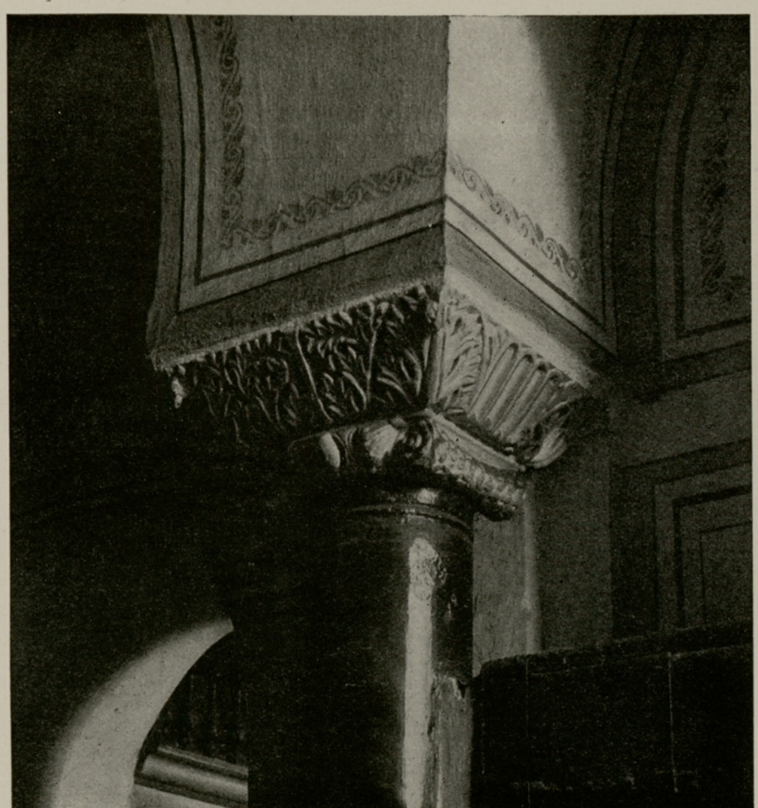


Fig. 37. — Chapiteau de l'exonarthex.

Ici comme là, les fenêtres sont percées à travers la voûte, dont elles épousent la courbe.

A l'ouest, l'église est recouverte par un toit plat garni de plomb, comme le reste du monument. De ce côté, la nef est fermée par un mur droit qui s'élève au-dessus des toitures des deux narthex. Ce mur est percé de trois baies à arc en plein cintre qui paraissent anciennes, et, dans l'état

1. Cf. O. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaïken*, Strasbourg, 1903, p. 110.

actuel, rien ne permet de supposer qu'une tribune s'étendait autrefois au-dessus de l'esonarthex.

Des restes importants de l'ancienne décoration ont été conservés à l'extérieur et à l'intérieur de l'église.

Près de la porte donnant accès à la cour de la mosquée, un chapiteau ren-

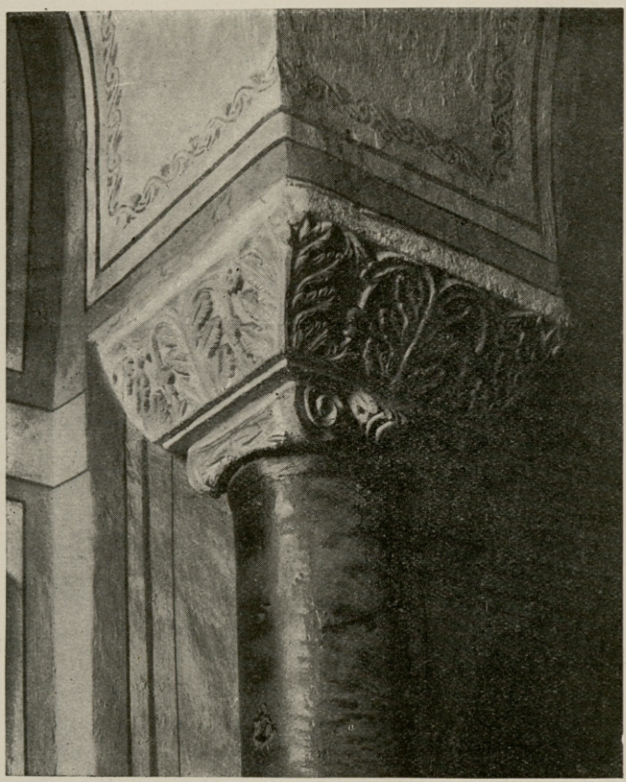


Fig. 38. — Chapiteau de l'exonarthex.

versé repose sur le sol (fig. 36). Il a la forme d'une vaste corbeille ronde qui va s'évasant jusqu'au rebord supérieur décoré d'un cordon de perles et d'une rangée d'oves mutilés. La double rangée de feuilles d'acanthe, qui orne la corbeille est travaillée, au trépan. Les feuilles ont une grosse nervure médiane et leurs lobes se terminent en multiples pointes. Cette acanthe grasse et dentelée est caractéristique du cinquième siècle et se rencontre à Constantinople sur plusieurs monuments datant de cette époque[1]. Il n'est

1. V. plus haut, p. 15.

pas impossible, dès lors, qu'on soit en présence d'un débris de l'église érigée par Arcadia, la sœur de Théodose II[1].

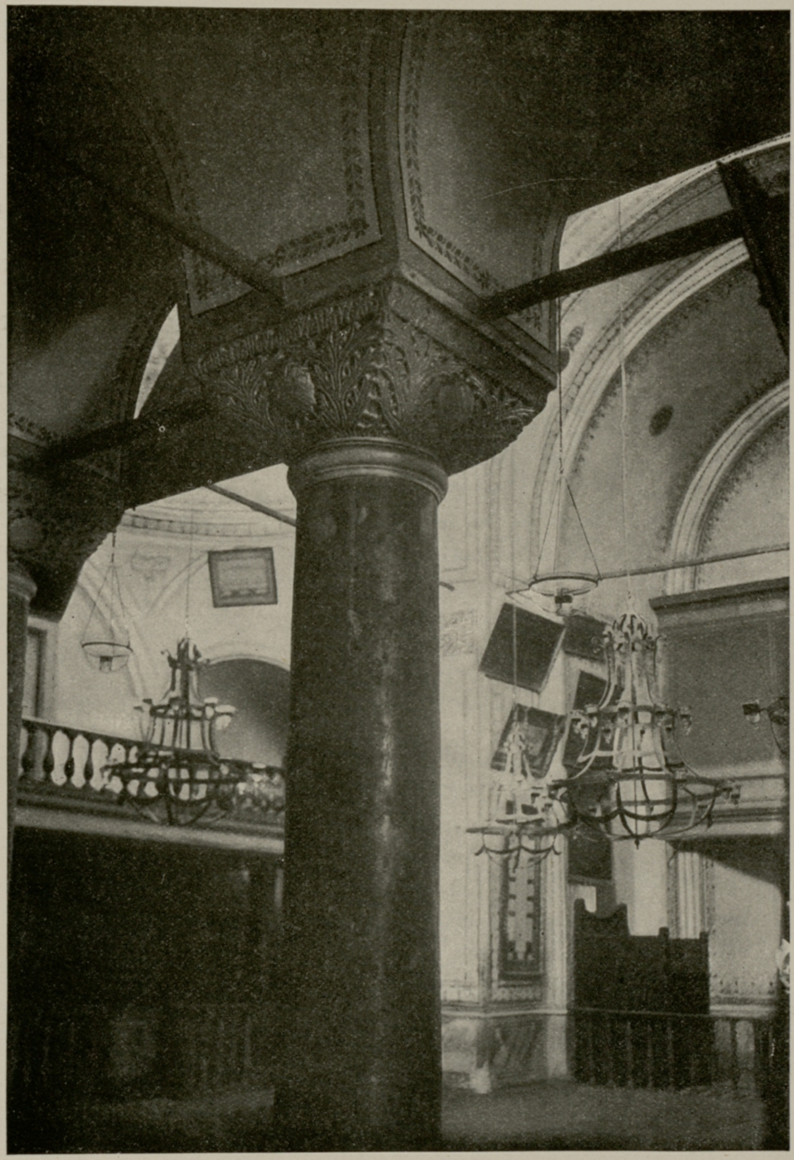


FIG. 39. — Chapiteau de l'esonarthex.

Dans l'exonarthex, les colonnes, qui ont été recouvertes de vernis, supportent des chapiteaux-imposte ioniques (fig. 37, 38). Entre les volutes, cou-

1. Un autre exemplaire de ce type se trouve dans la cour de Selimjé-Djami.

vertes de feuilles longues ou d'écailles de poisson, apparaissent un cordon de perles et une série d'oves ou bien un seul ove se détachant au milieu de feuillage. L'imposte est ornée sur les uns de rinceaux symétriques et de feuilles d'acanthe dressées. Sur les autres apparaissent, entre les feuilles, une croix mutilée et des cannelures. Ces motifs sont profondément fouillés, mais ne sont pas détachés du fond. Ces chapiteaux rappellent ceux des tribunes de l'église de Saint-Serge, avec leurs volutes et leurs oves, leurs ornements symétriques qui recouvrent l'imposte et adhèrent au fond[1]. La persistance des ornements classiques, rangs de perles, cannelures et oves, la précision avec laquelle ces motifs ont été sculptés ne permettent pas d'assigner à ces chapiteaux une date postérieure au sixième siècle[2].

De la même époque doivent dater les deux chapiteaux-imposte de forme cubique, qui surmontent les colonnes en marbre vert séparant l'esonarthex de la nef. Les ornements adhèrent au fond ; les feuilles d'acanthe disposées symétriquement sont profondément découpées et recouvrent, comme une dentelle, les surfaces arrondies. Au milieu, sur les quatre faces, des cartouches recouverts aujourd'hui de plâtre devaient porter une croix ou un monogramme. Le tailloir est orné d'une série de petites feuilles droites (fig. 39).

A l'ouest de l'église s'étend une cour entourée de portiques. Sur l'un des côtés s'ouvre une porte aux linteaux d'un beau marbre bruni par le temps et recouverts de sculptures. Ces linteaux, qui encadrent aujourd'hui des battants en bois, doivent provenir d'une construction attenante à l'ancienne église. Ils semblent contemporains des chapiteaux des deux

1. V. plus haut, p. 44.

2. Le chapiteau-imposte ionique de la Porte-Dorée à Jérusalem, qui a été daté du sixième siècle, présente aussi des écailles de poisson sur les volutes et, sur l'imposte, des cannelures (cf. DE VOGÜÉ, *le Temple de Jérusalem*, Paris, 1864, pp. 65, 66, 68, fig. 37). Le chapiteau du même type de la citerne Bible House, à Constantinople, est postérieur au sixième siècle, comme l'indique sa technique plus molle et plus grossière (cf. FORCHHEIMER et STRZYGOWSKI (*Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, p. 100, fig. 6, p. 229).

narthex. Les sculptures profondément fouillées se détachent du fond, qu'elles recouvrent comme une dentelle. C'est d'abord un rinceau d'acanthe entre deux rangs d'oves. Il recouvre de ses méandres l'une des faces des

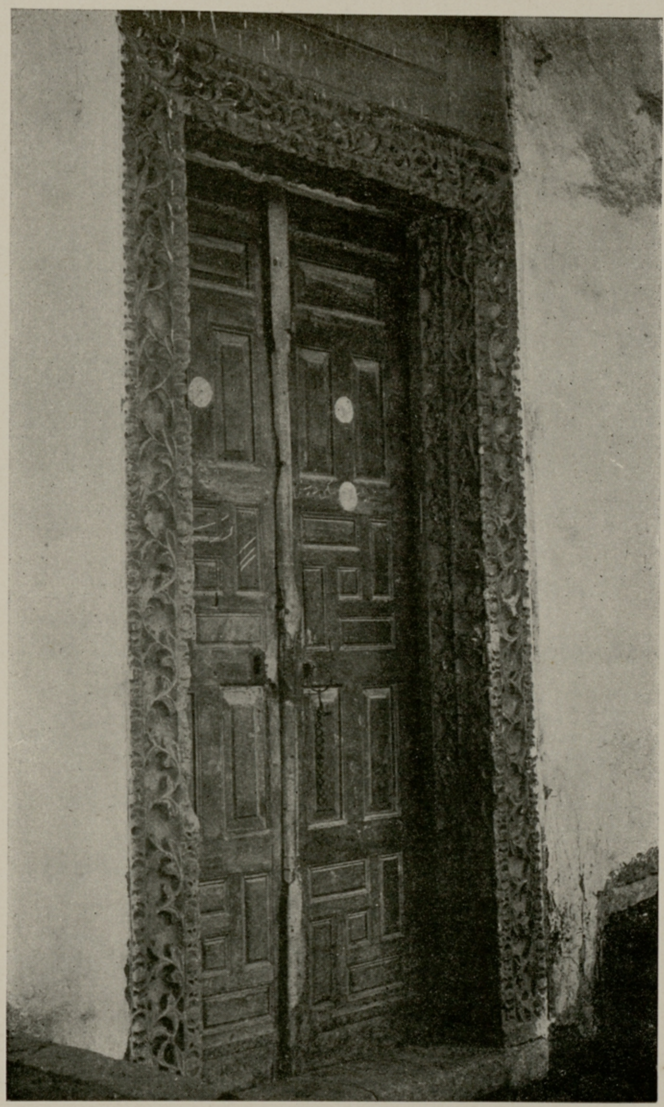


FIG. 40. — Porte en marbre sculpté.

trois linteaux entre deux rangs d'oves, séparés par des fers de lance. Sur la face intérieure, entre deux rangs de perles, court une tige sinueuse portant des feuilles à cinq lobes. Le reste de l'encadrement est orné de fleurs alternant avec deux feuilles en forme de fleur de lys (fig. 40, 41).

Ainsi, par leur style et leur technique, les chapiteaux des deux narthex remonteraient au sixième siècle. Comme rien n'autorise à supposer qu'ils ont été remployés, il faut admettre que le monument tel qu'il existe aujourd'hui ne peut être ni l'église érigée par Arcadia, ni celle construite à la fin du treizième siècle par Théodora Raoulaina. La mosquée actuelle doit être l'église dont l'existence est attestée au huitième siècle. Elle reçut à cette époque le corps du martyr iconophile ; mais elle exis-

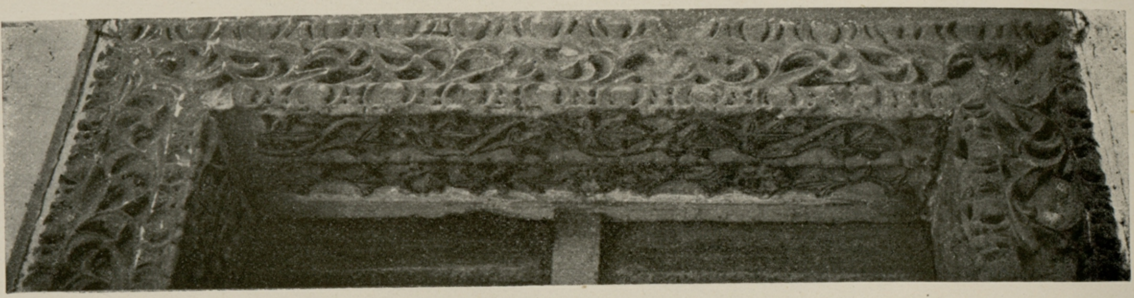


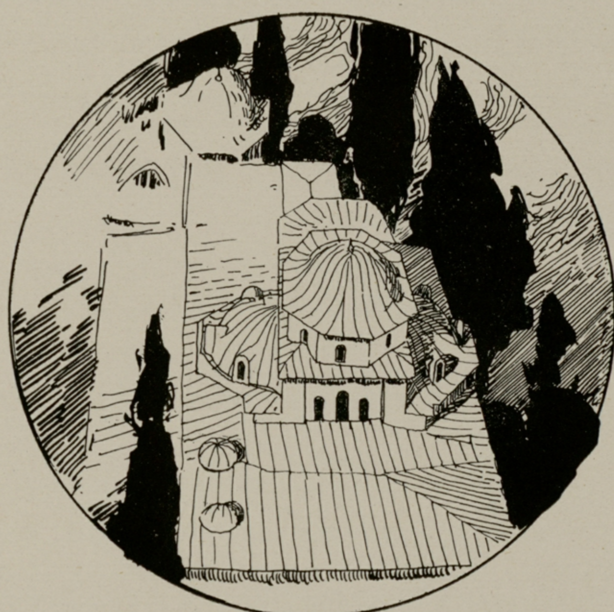
Fig. 41. — Porte en marbre sculpté (détail).

tait avant 767, date à laquelle le moine André subit le martyre. Elle fut construite sur l'emplacement où la sœur de Théodose II avait élevé un sanctuaire en l'honneur de l'apôtre André. De ce dernier monument il ne subsiste que le chapiteau gisant sur le sol devant la cour de la mosquée.

Ainsi, par sa décoration, l'église de Saint-André-de-Crisis fait penser aux édifices du sixième siècle. Par son architecture, elle rappelle aussi les constructions de cette époque. Les deux demi-coupoles épaulant la grande coupole, c'est là un parti que les architectes avaient déjà employé à Sainte-Sophie. Mais à Saint-André la disposition est toute différente. Les demi-coupoles et l'abside dessinent sur le sol un plan analogue à celui des sanctuaires triconques. Or, c'est au sixième siècle que l'empereur Justin II (565-578) ajoutait à la basilique de la Vierge des Blachernes deux absides, l'une au nord, l'autre au sud, afin de donner à

l'église la forme d'une croix[1]. Le plan triconque était donc en faveur à Constantinople à la fin du sixième siècle, époque à laquelle remonte l'édifice fort original, qui était placé, avant la conquête turque, sous le vocable de saint André.

1. V. plus haut, p. 18, n. 2; cf. CH. DIEHL, *Manuel d'Art byzantin*, Paris, 1910, pp. 313-314.



V

ÉGLISE DE LA VIERGE DIACONISSA

(KALENDER-DJAMI)

(PL. XXII-XXVI)

V

ÉGLISE DE LA VIERGE DIACONISSA

(KALENDER-DJAMI)

(PL. XXII-XXVI)

Cette église, transformée en mosquée par Mohammed II[1], dresse dans les airs sa vaste coupole non loin de la grande mosquée de Chah-Zadé et tout près de l'aqueduc de Valens. Elle est entourée de maisons et de petites rues qui la masquent en partie. La façade ouest, devant laquelle s'étend une petite place, est insuffisamment dégagée et c'est de l'aqueduc de Valens, au pied duquel elle s'élève, qu'on peut admirer ses belles et vastes proportions. Le lourd minaret, construit au coin sud-ouest de l'édifice, le dépare un peu, de même que les toitures modernes qui recouvrent son vestibule (fig. 42).

Les données topographiques fournies par le *Livre des Cérémonies* permettent d'identifier cette mosquée avec une église de la Vierge construite

1. Cf. PASPATIS, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 352; J. DE HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 34.

sous l'empereur Maurice, en 598, par le patriarche Kyriakos[1]. Le quartier où s'élevait le monument s'appelait τὰ Διακονίσσης, parce que, d'après une tradition, Kyriakos, avant son élévation au trône patriarcal, en 595, avait habité ces lieux lorsqu'il était diacre, et parce que sa sœur y exerçait son apostolat de diaconesse[2]. Le quartier était un passage très fréquenté[3], et l'église occupait une place importante dans le culte public. Le 13 mai, on y célébrait la mémoire de la Vierge; le 28 juillet, l'anniversaire de la dédicace du sanctuaire[4]. Enfin et surtout, suivant l'usage établi au neuvième et au dixième siècle, la cour s'y rendait en procession le lundi de Pâques[5].

D'après le *Livre des Cérémonies*, l'empereur va du Grand Palais et de Sainte-Sophie à l'église des Saints-Apôtres, but de la procession. Pour parvenir à cette dernière église, qui s'élevait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la mosquée du Conquérant, il suit le trajet le plus court. Il se rend d'abord par le Milion et la Mésè au forum de Constantin ; de là il gagne, par le Marché au pain (Ἀρτοπώλια), le Tauros[6]. L'emplacement du forum de Constantin, où se dresse encore la colonne de Porphyre, est bien connu[7]. Le Tauros, où s'élevait la colonne surmontée de la statue de Théodose le Grand[8], s'étendait sur l'emplacement de la mosquée actuelle

1. Cf. Théophane, *Chronographia*, éd. de Boor, t. I, p. 277. Du Cange, *Constantinopolis christiana*, lib. IV, Paris, 1680, p. 87, a identifié à tort l'église de la Vierge Diaconissa avec un monastère construit pas la diaconesse Olympias entre Sainte-Sophie et Sainte-Irène, sous Théodose le Grand. Le texte sur lequel il s'appuie ne donne pas le nom du monastère (cf. Nicéphore Calliste, *Historia ecclesiastica*, XIII, 24; Migne, *P. G.*, t. CXLVI, col. 1013.) — Paspatis, *op. cit.*, p. 352, a identifié Kalender-Djami avec un monastère de Saint-Jean-Baptiste, situé près de l'aqueduc de Valens (cf. Du Cange, *op. cit.*, lib. IV, pp. 102, 153). Mais la situation exacte et la date de construction de ce couvent sont inconnues.

2. Cf. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. II, p. 250 ; Zonaras, *Epitome Historiarum*, XIV, 13, éd. Dindorf, t. III, p. 296.

3. Cf. Michel Attaliote, *Historia*, éd. Bonn, p. 211 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 724.

4. Cf. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. Delehaye, col. 680, 851.

5. Cf. *De Cerimoniis aulae byzantinae*, éd. Bonn, I, 10, p. 75 ; Dmitrievskij, *Drevnjeičie patriarčie tipikoni*, Kiev, 1907, pp. 311-312 ; J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, pp. 183-184.

6. Cf. *De Cerimoniis*, I, 10, pp. 74-76.

7. Cf. Th. Reinach (*Revue des Études grecques*, 1896, p. 71); Unger (*Repertorium für Kunstwissenschaft*, t. II, p. 110).

8. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, pp. 175-176; *De Cerimoniis*, App. ad. lib. I, p. 496.

de Sultan Bayesid et de la place du Séraskiérat[1]. Du Tauros, l'empereur gagne directement l'église de la Vierge Diaconissa. Kalender-Djami, située non loin du Séraskiérat, se trouve sur le trajet le plus direct qu'il fallait suivre pour se rendre du Tauros à l'église des Saints-Apôtres. Les quartiers que la procession traverse ensuite, le Philadelphion, τὰ 'Ολυβρίου, les Κωνσ-



Fig. 42. — Vue extérieure.

ταντινιαναί, Saint-Polyeucte, sont du reste localisés entre l'église de la Vierge Diaconissa et les Saints-Apôtres[2].

L'édifice actuel est précédé de deux narthex et se termine par une grande abside flanquée de deux absidioles. La nef présente l'aspect d'une

1. Cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, pp. 61, 69; Bjeljaev (*Vizantijskij Vremennik*, t. III, 1896, p. 453); Unger, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1878, p. 168 s.

2. Cf. Th. Reinach, *loc. cit.*, p. 74; Mordtmann, *op. cit.*, pp. 21, 61, 70, 71; J. Pargoire (*Byzantinische Zeitschrift*, t. XII, pp. 487-488).

croix grecque avec quatre grandes voûtes en berceau, qui flanquent une coupole centrale.

L'église a subi plusieurs restaurations qui lui ont enlevé en partie son ancien caractère. On pénètre aujourd'hui dans le premier vestibule, l'exonarthex, par une porte qui n'est pas située dans l'axe de l'édifice. Le sol primitif de ce vestibule est actuellement au-dessous du niveau du sol extérieur et un escalier de neuf marches donne accès à la seconde porte par laquelle on pénètre dans un second vestibule, l'esonarthex. L'ancien dallage de marbre est encore visible devant cette porte, dont les chambranles à moulures indiquent qu'elle est ancienne. De chaque côté de l'escalier, le sol est surélevé et les voûtes anciennes ont été transformées. Entre les deux portes, l'exonarthex est recouvert par une voûte sphérique et plus loin par une voûte en berceau, moins élevée que la précédente. L'extrémité sud est occupée par une chambre d'imam et l'extrémité nord par un réduit obscur de construction irrégulière.

La façade de l'exonarthex est aujourd'hui entièrement couverte d'enduits. Sur le dessin publié par Paspatis[1], on aperçoit des assises de briques alternant avec des lits de moellons. La fenêtre à arc en plein cintre qui éclaire la chambre de l'imam apparaît murée et non ouverte comme aujourd'hui. A droite de l'entrée actuelle, on remarque encore une ancienne fenêtre. Plusieurs transformations ont changé l'aspect du premier vestibule, qui devait être anciennement éclairé par des fenêtres à arc en plein cintre.

L'esonarthex est mieux conservé. Il est recouvert, dans la partie centrale, par une voûte en berceau ; aux extrémités, par une voûte d'arête et il est éclairé par deux fenêtres à arc en plein cintre percées dans les murs latéraux. Du côté sud cette fenêtre est rectangulaire et surmontée d'un arc

1. Cf. Paspatis, *op. cit.*, p. 351.

en saillie. Ce qui permettrait de supposer que primitivement une série d'arcs interrompait à l'extérieur la monotonie des murs des deux vestibules.

L'esonarthex communique avec les deux côtés de la nef par deux

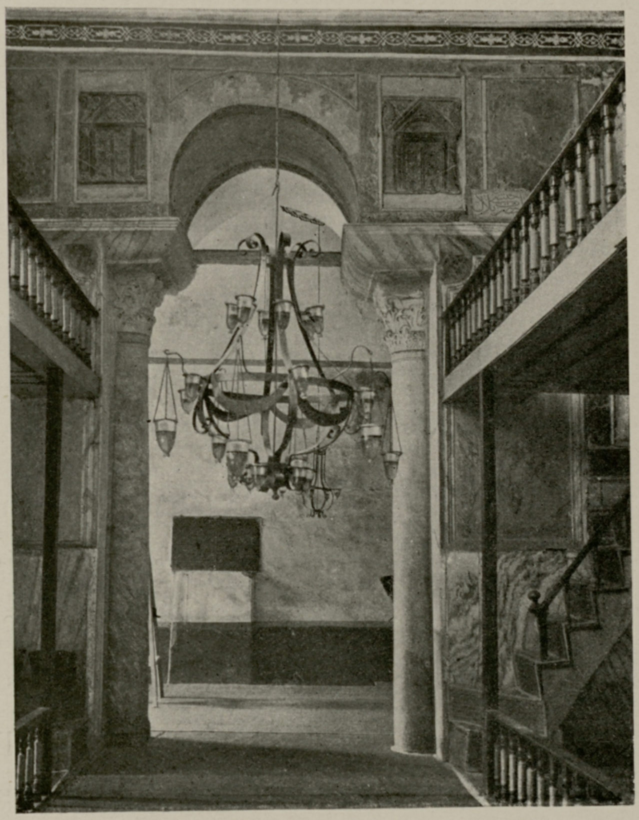


Fig. 43. — Porte du narthex.

portes, dont l'arc en plein cintre repose sur une corniche. La porte centrale, la porte royale, forme un ensemble architectural des plus intéressants. Deux colonnes à demi encastrées, dont le fût en marbre bleuté est surmonté de chapiteaux, soutiennent un tailloir sur lequel s'appuie un arc en plein cintre (fig. 43). Cette baie s'ouvre sur la nef dont les coins sont occupés par des piliers massifs réunis aux murs extérieurs et à ceux de l'abside, et ouverts aux étages par des arcs (fig. 44). Ces piliers donnent ainsi à l'église la forme d'une croix, à bras égaux. Sur les murs latéraux,

une triple arcade s'appuie sur deux colonnes de marbre à moitié encastrées dans le mur, et surmontées de chapiteaux et de tailloirs.

La grande abside a été très mutilée. Elle a été coupée par un mur droit qui termine très inélégamment la nef. L'ancienne voûte en berceau, qui précédait la conque, a été épargnée. A l'extérieur, des restes de murs dessinent encore sur le sol la courbe de l'hémicycle, et, en haut de la paroi, un ancien arc de briques marque encore l'endroit où venait s'appuyer la conque. Le mur droit est construit en moellons et percé de fenêtres. A l'intérieur, il est recouvert de peintures à l'eau et d'imitations de marbre qui trahissent la main des Turcs.

Ainsi, la grande abside a subi un remaniement très important sous la domination turque. A la même époque, on a dû reconstruire en partie les voûtes de l'exonarthex et en renforcer les murs.

On remarque dans la construction d'autres irrégularités. La porte d'entrée n'est pas située dans l'axe de l'édifice et la ligne maîtresse du monument n'aboutit pas au centre de l'abside. La nef est déjetée vers le nord. Les murs extérieurs sont de biais en plusieurs endroits, et les coins de la nef sont irréguliers. Cette dissymétrie n'est du reste pas sensible à l'œil du visiteur et les irrégularités ne détruisent pas la physionomie architecturale de l'édifice. Si l'architecte a commis quelques négligences de détails, qui lui étaient peut-être imposées par des causes encore inconnues, il a su corriger la lourdeur des piliers massifs, qui encombrent la nef, par la sveltesse et l'élégance des voûtes qui couronnent l'édifice.

La coupole a un tambour lisse assez bas sur lequel repose la calotte sphérique. Elle est maintenue par les quatre voûtes en berceau qui transmettent ses poussées aux murs extérieurs et par de puissants pendentifs qui ménagent la transition du carré à la circonférence. A sa base, une corniche fait saillie sur le vide. Seize fenêtres à arc en plein cintre sont percées dans son tambour circulaire et l'inondent de lumière. L'intrados est partagé

en seize fuseaux par autant de nervures saillantes convergeant au sommet et aboutissant à un médaillon central. Ces nervures préviennent ainsi

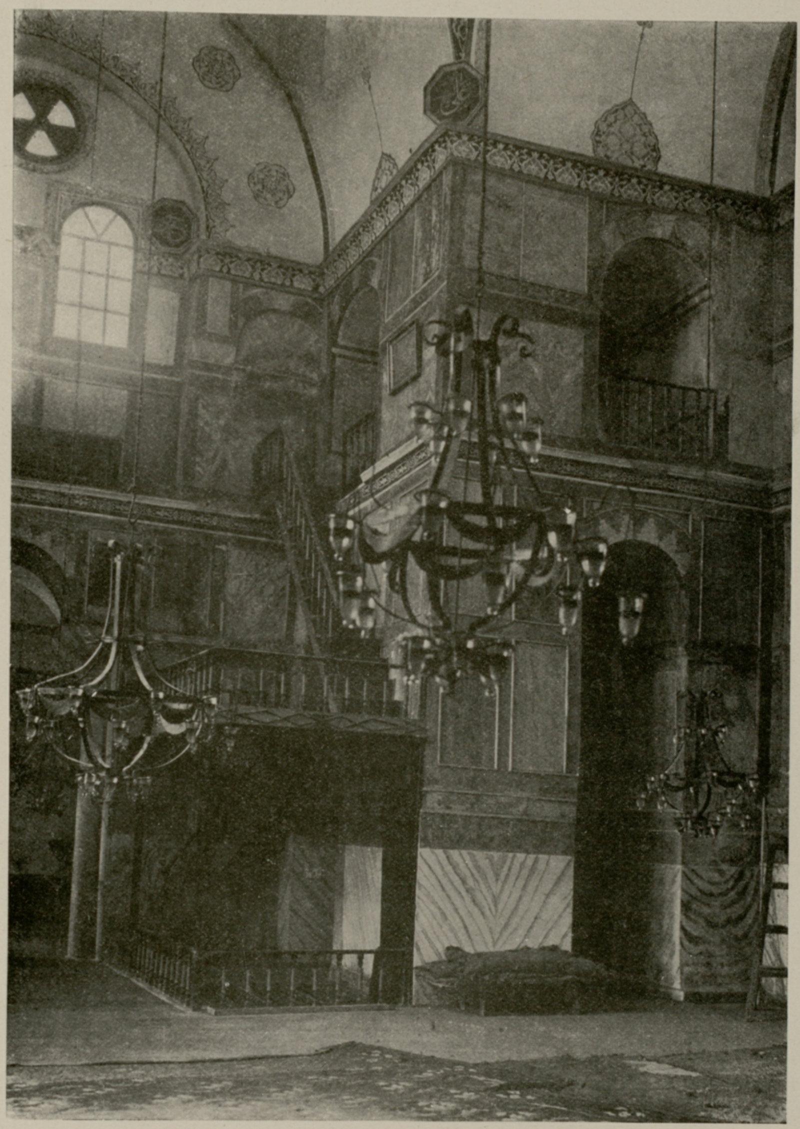


Fig. 44. — Vue intérieure.

les déformations de la coupole, dont la structure intérieure rappelle, en de moindres proportions, le dôme de Sainte-Sophie [1] (fig. 45).

Dans la nef, une double corniche court le long des murs et des piliers

1. Cf. A. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, Paris, 1883, pl. XXV.

et en interrompt la monotonie. Pour donner aussi plus de sveltesse aux piliers massifs, l'architecte les a percés d'arcs en plein cintre au rez-de-chaussée et au premier étage. A l'intérieur, ces piliers sont évidés. Au rez-de-chaussée, ils sont recouverts par des voûtes d'arête [1]. Au premier étage, les arcs en plein cintre du pilier sud-ouest, qui s'ouvraient sur la nef, ont été murés, lors de la construction du minaret, lequel occupe toute la partie supérieure du pilier. On y accède aujourd'hui de l'extérieur par un escalier moderne et par une porte percée dans le mur méridional.

Le premier étage du pilier nord-ouest est mieux conservé. Il n'est pas recouvert de voûtes, mais quatre murs perpendiculaires s'élèvent au-dessus. Sur le côté nord, on aperçoit à l'intérieur une ancienne fenêtre murée aujourd'hui [2]. Elle correspond à celle qui a été conservée avec ses arcs en saillie sur la façade méridionale. Au-dessous, sur le côté nord, une autre fenêtre à arc en plein cintre éclaire encore le premier étage. Du côté méridional, la baie correspondante a été murée lors de la construction du minaret. Ainsi, les deux fenêtres superposées, percées dans les murs latéraux de l'édifice, éclairaient les coins supérieurs de la nef.

Sur le mur occidental du monument on aperçoit encore d'anciennes ouvertures. Du côté sud, la baie est entièrement murée. Sur le côté nord, elle est bouchée par le toit moderne qui recouvre les deux narthex.

Sur le dessin de Paspatis [3] et sur la photographie publiée par Freshfield [4], cette toiture a une structure qui diffère de celle d'aujourd'hui. Elle est en pente, recouverte de tuiles, et masque les deux baies signalées plus haut. Un grand arc s'ouvrait au milieu de la façade. Il est muré aujourd'hui en partie et, à l'intérieur, les Turcs ont ménagé des fenêtres et un œil-de-bœuf. La toiture représentée sur les anciens relevés ne doit pas

1. La voûte du coin nord-ouest est cachée aujourd'hui par un plafond horizontal.

2. Le mur extérieur a été aussi remanié. Il est en retrait sur le mur de l'église, tandis que sur la façade méridionale la paroi est ininterrompue.

3. Paspatis, *op. cit.*, p. 351.

4. Freshfield (*Archaeologia*, t. LV, 2e part., pl. XXVI).

être primitive, mais l'existence de la grande baie au milieu de la façade permet de supposer que, comme à Sainte-Sophie, une galerie s'éten-



Fig. 45. — Coupole.

dait au-dessus du narthex intérieur et s'ouvrait sur la nef. Cette tribune communiquait aussi avec l'étage supérieur des piliers occidentaux.

Les piliers orientaux sont aussi évidés. Au rez-de-chaussée, ils sont recouverts par des voûtes d'arête. Les arcs qui s'ouvraient du

côté de la nef, ont été murés en partie par les Turcs qui y ont placé deux portes en bois. Sous le berceau oriental, ces piliers ne sont pas ouverts : ils sont revêtus de plaques de marbre et les lambris dessinent sur les murs la courbe de l'arc. Il ne devait pas en être ainsi primitivement. En effet, à l'intérieur du pilier nord-est, on voit encore l'extrados de l'arc qui s'ouvrait autrefois sur l'abside. D'où l'on peut conclure que le revêtement de marbre est dû à une restauration byzantine postérieure au sixième siècle.

La partie orientale de l'édifice a été, nous l'avons vu, très mutilée. Non seulement la grande abside a été coupée par un mur droit, mais les petites absides, la prothèse et le diaconicon, ont subi des transformations profondes. La prothèse, l'absidiole nord, ressemble aujourd'hui à un long boyau obscur qui va en se rétrécissant. Elle communiquait avec la grande abside par une petite porte actuellement murée, qui s'ouvrait sous l'arc précédant la conque. Ainsi, primitivement, les piliers orientaux étaient ouverts sur leurs deux faces comme les piliers occidentaux, et les absidioles communiquaient avec la grande abside par des passages.

Le diaconicon a été aussi transformé. On n'y trouve plus trace de la conque qui le terminait à l'est et, comme la prothèse, il est fermé par un mur droit. Il ressemble aujourd'hui à un appendice faisant saillie sur le mur méridional de l'église, et se termine par deux voûtes basses. Au-dessus, il est recouvert par une voûte en berceau. Sa toiture est moins élevée que celle de l'édifice.

Au premier étage, les piliers orientaux sont percés sur leurs deux faces d'arcs en plein cintre et occupés par des chambres où nous n'avons pu pénétrer. Ces chambres s'ouvraient sous l'arc précédant la conque de l'abside par une petite baie aujourd'hui murée. Elles sont éclairées par une fenêtre percée dans le mur oriental, et, comme à l'étage supérieur

des piliers occidentaux, par deux fenêtres superposées qui sont encore visibles, bien que mutilées, sur le mur est et sur le mur nord[1].

Les anciens accès conduisant au premier étage des quatre piliers ont disparu. Un escalier turc en bois permet seul de monter dans le pilier nord-ouest. A l'ouest, un escalier extérieur, ou pratiqué peut-être dans l'épaisseur du mur nord de l'exonarthex, devait donner accès à la tribune qui s'étendait au-dessus de l'esonarthex. A l'est, toute trace de l'escalier a disparu et l'accès au premier étage des piliers orientaux est, dans l'état actuel, difficilement explicable.

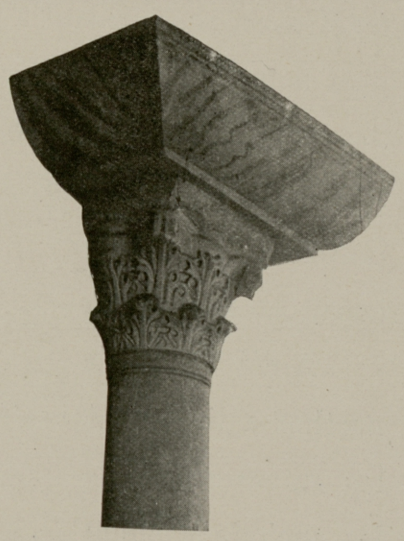


Fig. 46. — Chapiteau de la porte du narthex.

On a supposé qu'anciennement des galeries latérales faisaient communiquer ces quatre piliers. Elles auraient été situées sous les berceaux latéraux de la nef ; mais sur les murs, on n'en voit aujourd'hui aucune trace. L'hypothèse de galeries extérieures a aussi été envisagée[2]. Les arcades latérales de la nef auraient été anciennement ouvertes et auraient donné accès à des bas côtés, au-dessus desquels s'étendaient les tribunes. Ces arcades auraient été murées postérieurement lorsque les murs de l'église furent recouverts de marbre. Mais le motif architectural des demi-colonnes encastrées, qui apparaît sur ces arcades latérales, se retrouve aussi sur la grande porte qui conduit de l'esonarthex à la nef. De plus, entre les colonnes, des plaques de marbre, repeintes il est vrai par les Turcs, continuent la plinthe des murs latéraux. Enfin, sur les façades latérales, on ne remarque nulle trace d'arrachement. L'extrados des grandes voûtes en berceau est dessiné sur les murs par des arcs de briques en saillie.

1. Cf. Freshfield, *loc. cit.*, pl. XXXIII.
2. Cf. O. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaïken*, Strasbourg, 1903, p. 115 s.

Sur la façade nord, les rangées de fenêtres ont aussi conservé leur arc de briques, en plein cintre, et l'éclairage se faisait autrefois, comme aujourd'hui, par une triple rangée de fenêtres : en bas, trois fenêtres au même niveau que celles du rez-de-chaussée des piliers; au-dessus, trois fenêtres correspondant à celles qui éclairent le premier étage des piliers; plus haut, trois fenêtres au même niveau que celles qui ont été murées dans la partie supérieure des piliers. Dans l'état actuel, rien n'autorise à supposer que des bas côtés et des galeries flanquaient l'édifice. Il est probable, dès lors, que l'accès au premier étage des piliers orientaux se faisait au moyen d'escaliers extérieurs aujourd'hui disparus.

Ainsi l'édifice a été mutilé. A l'ouest, la tribune au-dessus de l'esonarthex a disparu. A l'est, l'abside qui devait être à trois pans, comme dans les autres édifices du sixième siècle, a été coupée. En plusieurs endroits les anciennes fenêtres ont été murées. Malgré ces déformations, l'église a conservé dans son ensemble son aspect ancien. L'extérieur est assez lourd et se présente comme une masse cubique, flanquée sur ses quatre faces de pignons, qui marquent au-dessus des toitures recouvertes de plomb la saillie des grandes voûtes en berceau. Les façades sont recouvertes d'un enduit assez épais. Sur la façade nord on distingue cependant sous le badigeon l'appareil ancien. L'édifice était construit entièrement en briques [1].

A l'intérieur, subsistent des restes importants de l'ancienne décoration.

Les sculptures ne sont pas toutes contemporaines de la construction de l'église. Parmi les plus anciennes, il faut ranger les chapiteaux qui ornent les demi-colonnes de la nef et de la porte du narthex. Ce sont des chapiteaux de style corinthien, surmontés d'un tailloir qui reçoit la

1. Sur le dessin de Paspatis, *op. cit.*, p. 351, on voit sur la façade de l'exonarthex des assises de briques alternant avec des lits de mœllons. Si ce dessin est exact, on pourrait en conclure que la façade du premier vestibule a été déjà restaurée par les Byzantins.

retombée des arcs. La corbeille est décorée d'une double rangée de feuilles d'acanthe et entre les volutes une rosette fait saillie. Ces sculptures d'un contour mou, ces chapiteaux sans imposte sont caractéristiques de la fin du sixième siècle [1] (fig. 46).

De chaque côté de la porte qui conduit du narthex dans l'église, deux

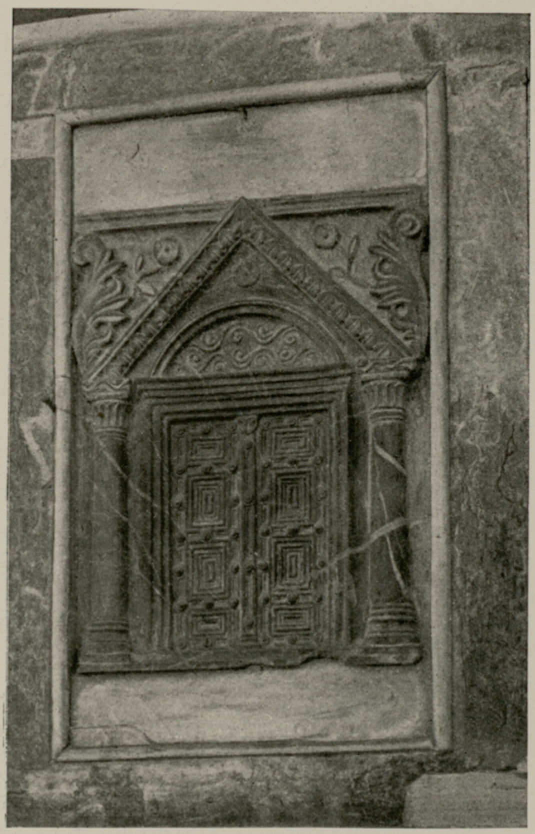


Fig. 47. — Plaque sculptée.

plaques sculptées en marbre gris veiné de blanc appartiennent à l'ancien revêtement de marbre [2]. Les sculptures représentent une porte surmontée d'un fronton soutenu par deux colonnes (fig. 47).

1. L'imposte surmontant des chapiteaux de ce type apparaît au cinquième siècle. Au sixième siècle, elle s'aplatit et disparaît (v. des exemples dans Forchheimer et Strzygowski (*Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, p. 66, fig. 3, p. 211; p. 62, fig. 4, p. 209; p. 54, fig. 5, p. 213; p. 96, fig. 4, p. 224).

2. M. Strzygowski les fait dater sans raison

Les chapiteaux de ces colonnes sont sculptés de cannelures; au-dessous sur le tailloir apparaît une tige sinueuse avec fleurons. Le fronton est orné d'une rangée de petites feuilles régulières; il enferme une archivolte décorée, sur l'une des plaques, de rinceaux sortant d'un petit vase, sur l'autre, de deux lignes sinueuses avec fleurons. Sous le fronton est sculptée une rosette. Les écoinçons sont décorés d'une demi-feuille d'acanthe et d'une fleur à quatre pétales. Le chambranle de la porte est surmonté d'un linteau saillant. Le trumeau a la forme d'un pilastre avec base et chapiteau orné de feuilles. Sur les battants sont sculptés des rectangles séparés par des moulures; dans les intervalles et sur le trumeau apparaissent de gros clous. Ces fausses portes sont ici purement décoratives. On en trouve d'autres spécimens à Constantinople, à Sainte-Sophie et à Kahrjé-Djami [1]. Au nombre des sculptures contemporaines de la construction de l'édifice, il faut encore ranger une plinthe sculptée conservée par endroits au bas des murs de l'abside. Elle est très mutilée et couverte d'un badigeon noir. On remarque cependant des cannelures séparées par des fers de lance, analogues à celles qui décorent la corniche des tribunes de Saint-Serge [2].

De chaque côté des piliers de l'abside, d'élégants pilastres et de fines colonnettes supportent deux linteaux recouverts de délicates sculptures d'un style tout différent (fig. 48, 49). Le linteau supérieur a été scié aux deux extrémités; les sculptures ont été mutilées et l'ensemble a été assez maladroitement accolé aux piliers de l'abside. Ces linteaux et ces pilastres doivent provenir de l'iconostase qui séparait le sanctuaire de la nef et qui a dû être déplacée par les Turcs, lorsque l'église fut convertie en mosquée. Le linteau

convaincante du cinquième siècle. (Cf. *Jahrbuch der königlich preussischen Kunstsammlungen*, t. XIV, Berlin, 1893, p. 79.)

1. Cf. Strzygowski, *loc. cit.*, pp. 77, 79; Bréhier, *Études sur l'histoire de la sculpture byzantine*, Paris, 1911, p. 66, pl. XX, fig. 1; Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford, 1911, p. 148; *Kahrjé-Djami* (Album publié par l'Institut archéologique russe de Constantinople, pl. LXXXVI, 2).

2. V. plus haut, p. 47.

inférieur est décoré d'une série de feuilles d'acanthe posées verticalement. D'un côté, une feuille à trois lobes alterne avec une feuille à cinq lobes plus



Fig. 48. — Pilier nord-est.

petite ; de l'autre, une feuille à six lobes alterne avec deux petites feuilles. Sur le linteau supérieur on distingue des bustes de personnages mutilés. A gauche, on devine le groupe de la Deisis, le Christ ayant à ses côtés la

Vierge et Jean-Baptiste. A droite, figure la scène de l'Hétimasie, le trône du Jugement dernier dressé entre deux anges. Ces personnages se détachent au milieu d'un feuillage découpé à jour. La feuille d'acanthe, aux lobes déliés et menus, se plie dans la partie supérieure et retombe en avant. Cette acanthe ajourée à feuilles retombantes, ces personnages se détachant au milieu du feuillage, se retrouvent à Kahrjé-Djami sur l'arcade appliquée au pilier du sanctuaire et sur le monument funéraire de Michel Tornikès [1]. Les sculptures de l'iconostase de Kalender-Djami sont donc postérieures au sixième siècle. Elles datent soit de la fin du treizième siècle, soit du début du quatorzième.

Il n'est pas impossible dès lors que l'église ait subi des restaurations à l'époque byzantine. On a vu [2] que les piliers de l'abside ne sont ouverts aujourd'hui que sur l'une de leurs faces, et que primitivement leur structure devait être semblable à celle des piliers occidentaux. Le revêtement de marbre a donc été appliqué au moins en partie après le sixième siècle. Cependant la restauration ne dut être que partielle. En effet, dans l'abside où subsiste en bas des murs la plinthe primitive, les plaques de marbre sont serties dans la partie supérieure d'un double cordon de billettes. Dans les autres parties de l'église, les lambris sont entourés d'une baguette lisse. Les panneaux rectangulaires sont encadrés par des plaques minces. L'archivolte des arcs est dessinée par des lambris de couleurs différentes. Ces marbres polychromes, qui tapissent les parois jusqu'à la naissance des grands arcs, produisent une harmonie de tons remarquable. A Kahrjé-Djami, dans l'esonarthex, la disposition du revêtement de marbre est analogue : baguettes lisses, panneaux rectangulaires encadrés de plaques minces, lambris au-dessus des archivoltes. Cette décoration de l'esonarthex à Kahrjé-Djami

1. Cf. *Kahrjé-Djami, loc. cit.*, pl. LXXXIII, LXXXIV, LXXXVIII, 2 ; Ch. Diehl, *Études byzantines*, Paris, 1905, pp. 416-417 ; *Manuel d'Art byzantin*, Paris, 1910, p. 729 ; Dalton, *op. cit.*, p. 162.

2. V. plus haut, p. 102.

semble dater du douzième siècle, peut-être même du début du quatorzième siècle [1].



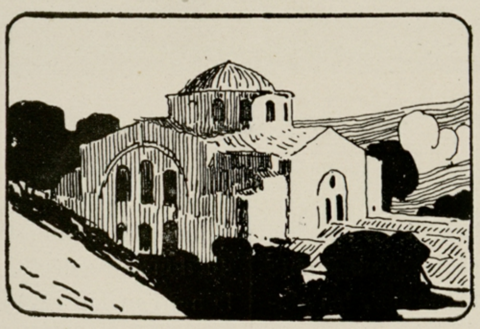
FIG. 49. — Pilier sud-est.

1. A Kahrjé-Djami, le revêtement en marbre de la nef ne présente pas la même homogénéité que celui de l'esonarthex. Dans la nef, les plaques sont entourées de chapelets de perles et parfois d'une baguette lisse. Ce revêtement a été restauré; celui de l'esonarthex est au contraire d'une seule venue. On peut penser qu'au début du douzième siècle, Marie Ducas restaura dans la nef l'ancien revêtement et couvrit de lambris neufs les parois de l'esonarthex. C'est l'opinion de A. RÜDELL, *Die Kahrie-Dschamisi in Konstantinopel*, Berlin, 1908, p. 21; pl. 5, 6, 7. Mais il

Le revêtement de marbre de Kalender-Djami date en tout cas de deux époques différentes. Dans l'abside, subsisteraient les anciens lambris du sixième siècle. Dans la nef, les parois auraient été recouvertes de plaques neuves, probablement à la même époque où fut mise en place la nouvelle iconostase dont les fragments sont conservés sur les piliers de l'abside, c'est-à-dire à la fin du treizième siècle ou au début du quatorzième.

Malgré ces restaurations et ces mutilations, l'église de la Vierge Diaconissa conserve encore les dispositions essentielles du monument, tel qu'il fut construit en l'année 598, sous l'empereur Maurice. Cet édifice est visiblement inspiré des mêmes principes auxquels sont dus les chefs-d'œuvre du règne de Justinien : voûtes larges et pesantes, coupole sur plan carré, comme à Sainte-Sophie et à Sainte-Irène. Mais les colonnades soutenant les tribunes ont disparu. Le souvenir s'en est conservé cependant sur les arcades des murs latéraux de la nef. Comme à Sainte-Irène, les voûtes en berceau se prolongent jusqu'aux murs extérieurs et dessinent avec ceux de la nef une croix. Ainsi se trouvait constitué, à la fin du sixième siècle, le plan en forme de croix, mais avec des dispositions encore lourdes et gauches. Les piliers massifs, étroitement reliés aux murs extérieurs et à ceux de l'abside, encombrent la nef et en dérobent la libre perspective.

est possible que Théodore Métochite, qui remit à neuf la décoration au début du quatorzième siècle, ait fait tapisser de marbres l'esonarthex, en même temps qu'il l'ornait de mosaïques.



VI

ÉGLISE DE SAINTE-THÉODOSIE

(GUL-DJAMI)

(Pl. XXVII-XXIX)

VI

ÉGLISE DE SAINTE-THÉODOSIE

(GUL-DJAMI)

(PL. XXVII-XXIX)

Gul-Djami, la mosquée des roses, fut transformée en mosquée dans la seconde moitié du seizième siècle, par Selim II. Depuis la conquête jusqu'à ce moment, elle avait servi de magasin pour les agrès de la flotte de guerre[1]. Située au bord de la Corne-d'Or, en face de l'arsenal de Ters-Hané, elle se dresse sur une terrasse entourée de murs, entre Djoubali-Kapou et Aya-Kapou.

Précisément dans ce quartier, Pierre Gylles signale une église consacrée à Théodosie. Après Djoulali-Kapou (*porta Jubalica*), il mentionne Aya-Kapou (*porta Agia*), la porte de la Sainte ou porte de Sainte-Théodosie, appelée ainsi parce qu'elle avoisinait le sanctuaire dédié à cette sainte[2], qui était une des plus populaires de la capitale. Lorsque l'em-

1. Cf. Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, pp. 321-322; J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 40.

2. Cf. P. Gylles, *De Bosporo Thracio*, lib. II, cap. II, Lyon, 1561, p. 57; G. Phrantzès, *Chronicon*, III, 4, éd. Bonn, p. 254.

pereur iconoclaste Léon l'Isaurien fit détruire la fameuse icone qui décorait le vestibule du palais impérial, la Chalcé, elle fut au nombre de ceux qui



Fig. 50. — Façade orientale.

firent tomber le spathaire monté sur une échelle pour marteler la mosaïque, et elle subit le martyre[1].

1. Cf. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. Delehaye, col. 828-829; cf. J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 21.

Les reliques de la pieuse iconophile passaient pour opérer des miracles[1]. Lorsque, le 29 mai 1453, les Turcs pénétrèrent dans la ville, une foule de femmes, ayant revêtu leurs habits de fête, se trouvaient rassemblées autour de la châsse de la sainte, pour commémorer sa mémoire, qui tombait précisément le 29 mai[2].



Fig. 51. — Vue extérieure.

L'église consacrée à Théodosie faisait partie d'un couvent de femmes, où, vers 1200, Antoine de Novgorod vit les reliques de la sainte dans une

1. Cf. Pachymère, *De Andronico Palaeologo*, V, 32, éd. Bonn, t. II, pp. 452, 455.

2. Cf. Ducas, *Historia byzantina*, 29, éd. Bonn, pp. 293-294 ; *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, col. 716. Ce dernier texte mentionne aussi au 29 mai une autre Théodosie originaire de Tyr, qui subit le martyre à Césarée pour n'avoir pas voulu sacrifier aux idoles. La renommée de la martyre constantinopolitaine dut éclipser la mémoire de la martyre tyrienne. La date de la commémoration de la première a changé. Au quinzième siècle, elle était fêtée le 29 mai ; mais anciennement sa mémoire était célébrée le 18 juillet. (Cf. *Synax. eccles. Const.*, col. 828.)

châsse ouverte en argent[1]. Étienne de Novgorod signale, vers 1350, le monastère[2]. Un pèlerin russe le visita encore à la veille de la prise de Constantinople par les Turcs[3]. Aujourd'hui le couvent qui entourait l'église a totalement disparu.

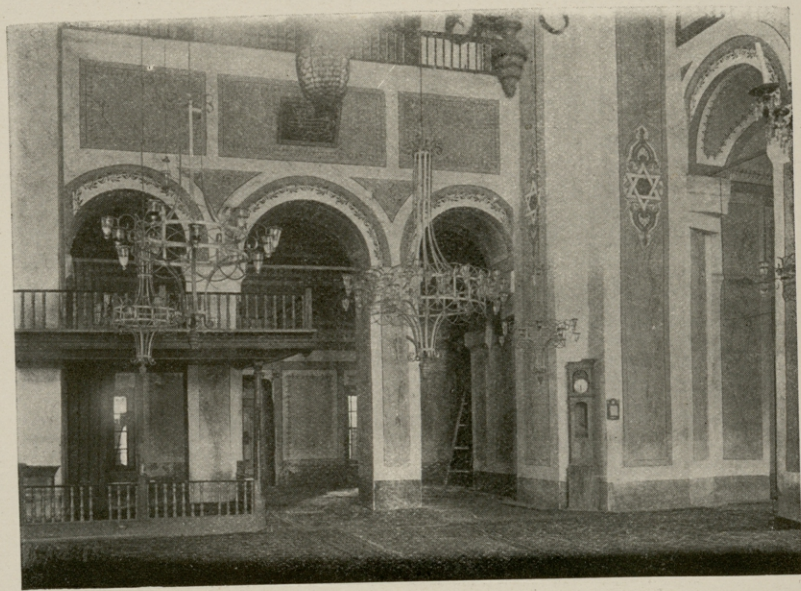


Fig. 52. — Arcades de la nef.

1. Cf. *Itinéraires russes en Orient*, traduits par Mme B. de Khitrowo, Genève, 1889, pp. 104-105.

2. *Ibid.*, p. 125.

3. *Ibid.*, p. 233. D'autres églises s'élevaient dans le même quartier. Parmi celles-ci se trouvait le monastère du Christ Évergète, qui possédait aussi des reliques de sainte Théodosie, comme d'autres églises de la capitale (*ibid.*, pp. 163, 205). Le voisinage des deux églises explique que la fête de Théodosie était aussi célébrée au monastère du Christ Évergète (cf. *Synaxarium eccl. Const.*, col. 830). Les deux églises ne peuvent s'identifier. Un acte patriarcal de l'année 1370 les distingue nettement (cf. Miklosich et Müller, *Acta et diplomata græca medii aevi*, t. I, Vienne, 1860, p. 532). Dans ce même quartier se trouvait aussi l'église de Sainte-Euphémie, construite au neuvième siècle par Basile Ier au Pétrion (cf. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. II, Leipzig, 1907, p. 274; Theophanes Continuatus, V, 35, éd. Bonn, p. 264; V, 43, p. 275). Cette même église est signalée au lieu dit Dexokratianai (cf. *Synaxarium eccl. Const.*, col. 715, 717). Ce quartier est précisément celui où se trouve Gul-Djami (cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 42). L'église de Théodosie est désignée une fois sous le nom de μονὴ τῶν Δεξιοκράτους (cf. *Synaxarium eccl. Const.*, Syn. sel., col. 828). Ainsi les textes distinguent les deux églises, qu'on a confondues à tort, parce que les deux monastères sont signalés dans le même quartier (cf. J. Pargoire, *Échos d'Orient*, 1906, p. 163 s.). Du reste, la renommée de Théodosie était si répandue à Constantinople que l'église qui lui fut consacrée dut porter son nom dès l'origine. Dans ce même quartier les textes signalent encore une église de Saint-Laurent (cf. *Synaxarium eccl. Const.*, Syn. sel., col. 715, 717). Elle doit être aussi distinguée de Sainte-Théodosie (cf. *Itinéraires russes en Orient*, pp. 104-105).

Ainsi Gul-Djami est l'ancienne église élevée en l'honneur de la sainte iconophile martyrisée sous le règne de Léon l'Isaurien (717-741). Il est certain, d'autre part, que le sanctuaire ne put être élevé par ce dernier empe-



Fig. 53. — Arcades de la nef.

reur qui la fit périr, ni sous le règne de Constantin V, qui continua la politique de son père. L'édifice dut être construit pour abriter les restes de la sainte, après la première persécution iconoclaste, sous le règne de Constantin VI et d'Irène l'Athénienne, à la fin du huitième siècle ou au début du neuvième, ou bien après le triomphe complet de l'orthodoxie, au milieu du neuvième.

C'est un vaste monument qui impose de loin par sa masse. Ses murs très élevés, qui cachent en partie la superstructure, lui donnent l'aspect un peu rébarbatif d'une forteresse (fig. 50, 51). L'édifice était précédé de



Fig. 54. — Bas côté méridional.

deux narthex, dont l'un a été remanié; il se termine par trois absides. Des bas côtés flanquent la nef dominée par une coupole centrale.

On pénètre aujourd'hui dans la mosquée par un vestibule en bois, de construction légère. Le minaret à base carrée dresse son fuseau cylindrique à l'extrémité méridionale du vestibule. Du côté opposé, un mur d'un mètre d'épaisseur et de sept mètres de long, s'appuie sur la façade. Il est proba-

blement le reste d'une ancienne construction, d'un exonarthex remplacé à l'époque turque par une bâtisse informe.

De ce vestibule on entre dans l'esonarthex par une porte rectangulaire qui a été remaniée, ainsi que les fenêtres qui la flanquent de chaque côté. Des baies à arc en plein cintre devaient faire primitivement communiquer les deux narthex. Le second vestibule, recouvert par une voûte en berceau, communique avec la nef par trois arcades soutenues par deux robustes piliers quadrangulaires (fig. 52). Des arcades de structure semblable, mais plus élevées, séparent les bas côtés de la nef qui occupe tout l'espace sous la grande coupole (fig. 53). Celle-ci est soutenue par quatre piliers énormes de trois mètres cinquante à quatre mètres d'épaisseur. La nef, séparée des bas côtés et de l'esonarthex par des arcades massives, est dégagée seulement du côté oriental où elle s'ouvre sur la grande abside.

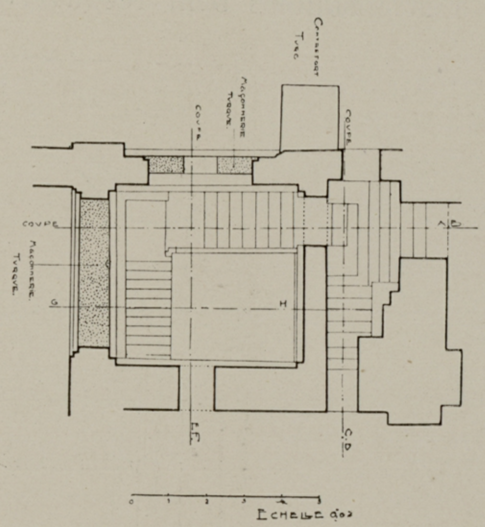


Fig. 55.— Escalier conduisant aux tribunes (plan).

Les piliers orientaux font corps avec les murs de cette dernière. Ces murs sont creusés de chaque côté par une niche dans laquelle est percé le passage qui fait communiquer la grande abside avec les absidioles. Les hautes parois du sanctuaire sont interrompues par une double corniche.

Les bas côtés sont recouverts par trois voûtes d'arête qui s'appuient sur les piliers des arcades latérales et sur les murs extérieurs (fig. 54). A l'ouest, ils présentent une structure différente. Ils sont séparés de l'esonarthex par deux arcs doubleaux en ogive. Le coin sud-ouest est recouvert par deux berceaux dont l'intersection est marquée par une pénétration d'arête. Le coin nord-ouest est occupé par un escalier ancien donnant accès aux tribunes. Cet escalier se divise après le second palier pour

des servir d'une part la tribune nord, d'autre part la tribune occidentale (fig. 55-59).

Les bas côtés communiquent avec les absides latérales par des passages étroits et peu élevés, qui ne s'ouvrent pas dans l'axe des collatéraux (fig. 60). Les absidioles sont recouvertes par deux voûtes d'arête. Une corniche

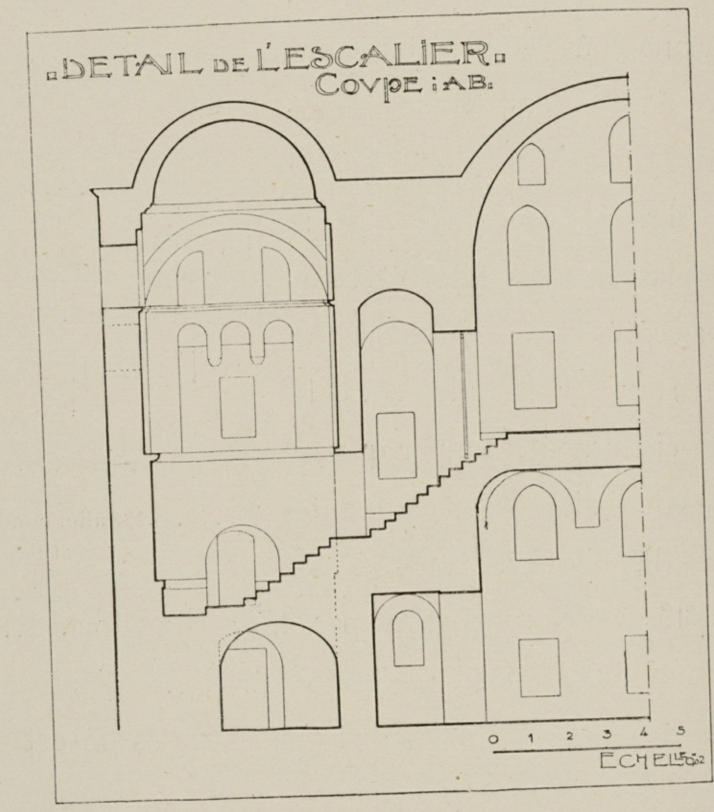


FIG. 56. — Escalier : coupe AB.

court en haut des murs à la naissance des arcs. On remarque enfin de petites niches creusées dans les passages faisant communiquer la grande abside avec les absidioles.

Ainsi, au rez-de-chaussée, le plan de l'édifice rappelle celui d'une basilique à trois nefs et à trois absides. Le premier étage présente une disposition toute différente. Les arcades des collatéraux et de l'esonarthex ne se répétent pas à l'étage supérieur. Les énormes piliers sont ici dégagés et l'église prend en hauteur des proportions très vastes. Au-dessus des arcades

du rez-de-chaussée s'étendent, en effet, des tribunes largement ouvertes sous les voûtes en berceau qui flanquent la coupole centrale (fig. 61). L'édifice présente donc au premier étage la forme d'une église à croix grecque dont les quatre voûtes en berceau transmettent aux murs extérieurs et à la conque de l'abside les poussées de la grande coupole.

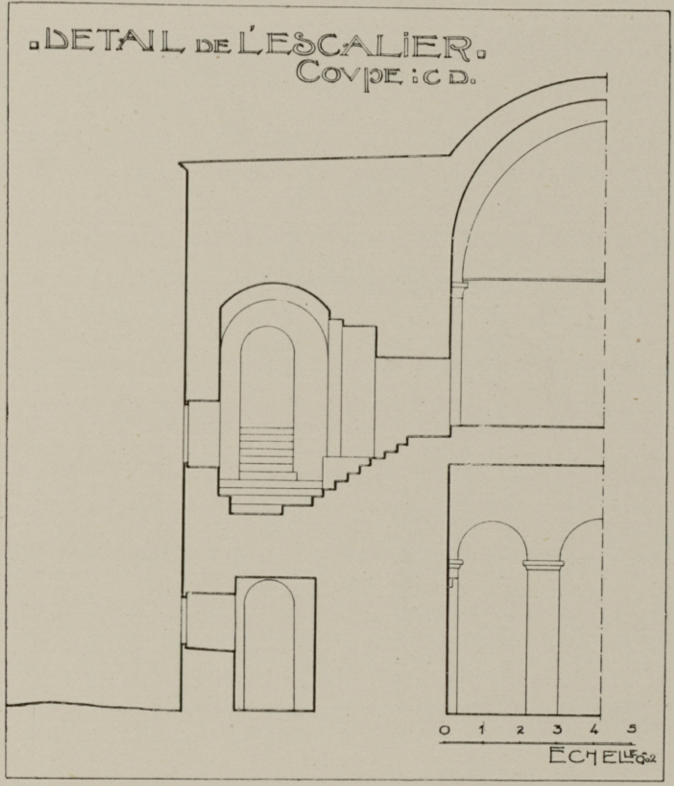


Fig. 57. — Escalier : coupe CD.

Derrière les piliers massifs, ces tribunes présentent encore une disposition toute différente de celle des collatéraux du rez-de-chaussée. Elles sont recouvertes par quatre petites coupoles aveugles à pendentifs, à la base desquelles une corniche fait saillie (fig. 60). Des arcs doubleaux en ogive relient les piliers massifs aux murs extérieurs. Du côté oriental, ces arcs ont été muré et des portes rectangulaires en bois donnent accès aux tribunes qui s'étendent au-dessus des petites absides. Ces tribunes s'ouvrent aussi, comme au rez-de-chaussée, sur la grande abside par une baie percée dans les deux

niches latérales du sanctuaire. Ainsi, les vastes tribunes auxquelles on accède par l'escalier ancien qui occupe le coin nord-ouest de l'édifice, s'étendent au-dessus de l'esonarthex, des bas côtés et des absidioles.

La coupole centrale est ainsi entièrement dégagée. Elle repose sur quatre grands arcs doubleaux en ogive et sur quatre pendentifs ; à sa base

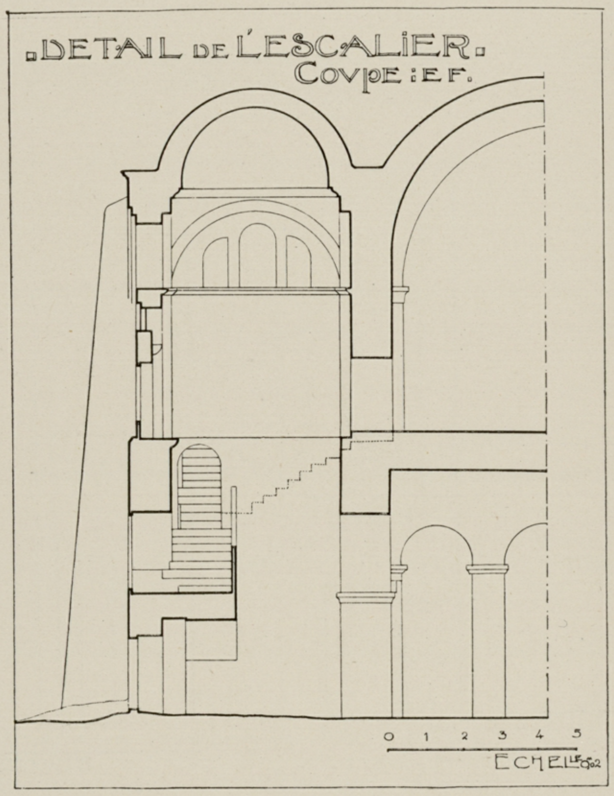


Fig. 58. — Escalier : coupe EF.

une corniche fait saillie. L'intrados de la voûte est entièrement lisse et n'est percé d'aucune fenêtre (fig. 62). Sur la toiture recouverte de plomb, la coupole émerge d'une gaine octogonale, construite en pierres de taille, qui est de construction turque.

Les petites coupoles disposées aux quatre coins des tribunes n'ont pas de tambour, et seule la courbe de leur voûte fait saillie au-dessus des toitures.

Les grandes voûtes en berceau dessinant la croix sont marquées sur les

toitures par de vastes extrados. La superstructure de l'église est ainsi nettement dessinée; mais elle est cachée en partie par les hautes murailles qui flanquent l'église. Sur les trois côtés nord, sud et ouest, les extrados des voûtes en berceau n'apparaissent pas comme au-dessus de la grande abside. Ils sont masqués par des murs qui se terminent en haut en gradins et sont

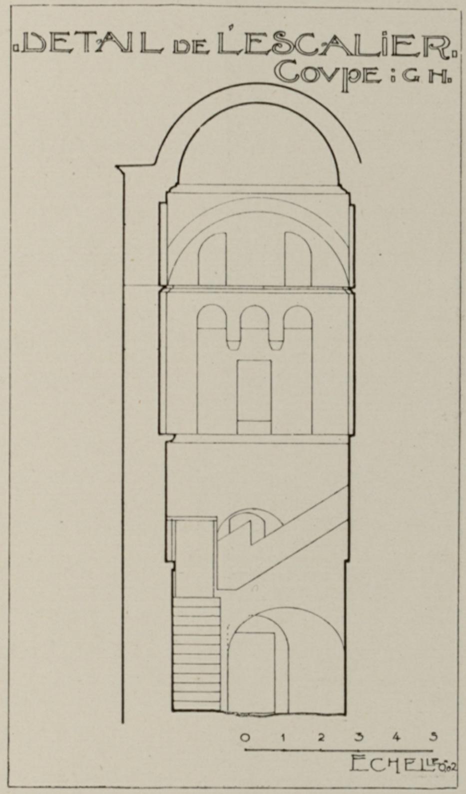


FIG. 59. — Escalier : coupe GH.

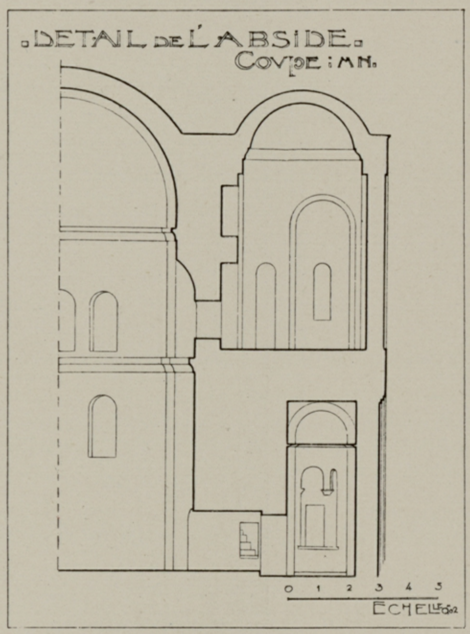


FIG. 60. — Coupe transversale sur l'abside et l'absidiole sud.

percés de plusieurs fenêtres à arc en ogive. Ces murs sont en outre soutenus par des contreforts qui montent le long des façades. Dans l'un de ces contreforts, du côté sud, est encastré un pilastre de marbre creusé de cannelures qui décorait anciennement l'église. Ces contreforts, ainsi que les murs en gradins, ont donc été construits par les Turcs. Primitivement l'extrados des voûtes en berceau devait apparaître en haut des façades. A la même époque on a dû restaurer aussi la coupole centrale, ajouter les arcs doubleaux

en ogive sous les quatre voûtes en berceau qui l'épaulent, et construire les arcs brisés que l'on voit aujourd'hui dans les tribunes et dans l'esonarthex.

L'arc en plein cintre devait apparaître dans tout l'édifice à l'époque byzantine. Il a été employé pour les arcades qui flanquent la nef. Il apparaît



Fig. 61. — Tribunes.

aussi sur les absides et sur les murs extérieurs. Une double série d'arcs à trois saillies interrompait anciennement la monotonie de ces hautes parois. Ils sont encore visibles par endroits, sur les murs sud, nord et ouest. Sous ces arcs, à l'étage supérieur, des baies, formées de trois arcades soutenues par trois pilastres ou colonnes, éclairaient les quatre coins des tribunes. Ces baies ont été ou murées entièrement ou transformées en fenêtres rectangulaires par les Turcs (fig. 51).

La façade orientale a mieux conservé son ancien caractère. Les lignes maîtresses du plan apparaissent plus nettement que sur les autres côtés où elles sont à peine marquées. L'extrados sur lequel s'appuie la conque de la grande abside fait nettement saillie sur la toiture. La paroi est percée d'une

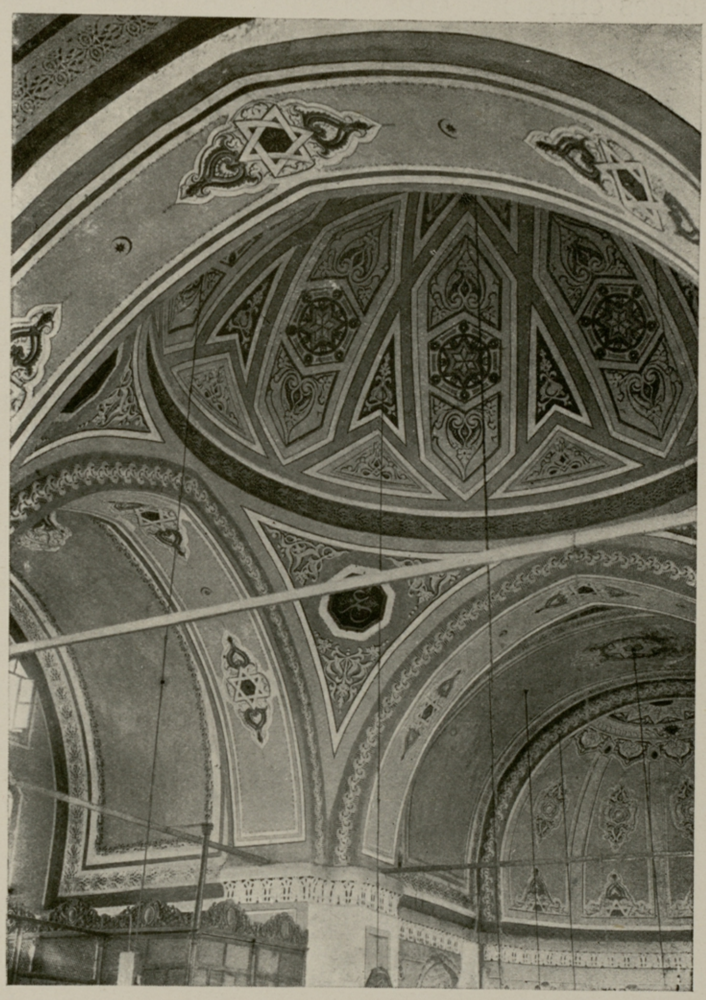


Fig. 62. — Coupole.

série de fenêtres à arc en plein cintre; mais elle a été remaniée par les Turcs. Les sept pans de la grande abside étaient anciennement ornés de niches qui ont presque toutes disparu [1].

La décoration est mieux conservée sur les petites absides. Ici les cinq

1. Les pans des absides n'apparaissent aujourd'hui que dans la partie supérieure de la façade.

pans sont creusés de trois séries de niches superposées, couronnées par une double ligne de briques posées d'angle et en dents de scie[1].

En bas apparaît aussi, bien que mutilée, la structure ancienne. Une baie formée de trois arcades s'appuyant sur deux pilastres éclairait les absides. Les espaces entre les trois absides sont aussi décorés de niches superposées (fig. 50).

Cette décoration semble bien ne pas dater de la construction primitive de l'église, mais d'une restauration postérieure. Les niches creusées dans les facettes des absides, les briques posées d'angle et en dents de scie se rencontrent, au douzième siècle, à l'église du Pantocrator[2] et, au début du quatorzième siècle, sur la chapelle funéraire de l'église de la Vierge Pammacaristos[3]. Les absides de Sainte-Théodosie ont dû être restaurées par les Byzantins à la fin du moyen âge[4].

L'église est aujourd'hui recouverte d'enduits, mais sur le côté nord, le badigeon étant tombé en un endroit, on pouvait voir en 1910 l'appareil ancien formé d'assises de briques et de mortier.

Construite soit à la fin du huitième siècle ou au début du neuvième, soit au milieu du neuvième siècle, cette église rappelle les monuments plus anciens et annonce un type nouveau[5]. De la basilique à coupole elle conserve les arcades, supportant des tribunes comme à Sainte-Irène. Les piliers massifs soutiennent, comme à la Sainte-Vierge Diaconissa, la coupole centrale et encombrent la nef. Mais si ces piliers sont toujours reliés à l'abside, ils ne font plus corps avec les murs extérieurs du monument. Derrière ces piliers, les coins de l'édifice sont recouverts, en effet, par quatre petites coupoles. Ces quatre petits dômes logés entre les bras de la croix, telle est l'innovation

1. Cette décoration devait couronner anciennement la façade orientale, qui a été surélevée par les Turcs.

2. V. plus loin.

3. V. plus loin.

4. Cf. O. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaiken*, Strasbourg, 1903, p. 126.

5. Cf. J. Strzygowski, *Kleinasien*, Leipzig, 1903, p. 132; Ch. Diehl, *Manuel d'Art byzantin*, Paris, 1910, pp. 407-408.

qui fait de Sainte-Théodosie un des édifices les plus curieux de la capitale. Par ses vastes proportions elle reste aussi, malgré les mutilations qui lui ont enlevé en partie son ancien caractère, un monument des plus imposants.



VII

ÉGLISE DITE ATIK-MOUSTAPHA-PACHA-DJAMI

(PL. XXX-XXXI)

VII

ÉGLISE DITE ATIK-MOUSTAPHA-PACHA-DJAMI

(PL. XXX-XXXI)

Cet édifice, situé dans une petite rue déserte au quartier de Eïvan-Séraï, près du mur de la Corne-d'Or et de Eïvan-Séraï-Kapou[1], est entouré d'un grand jardin potager. Un lourd minaret à facettes se dresse à l'angle sud-ouest (fig. 63). La nef a la forme d'une croix, au milieu de laquelle s'élève la coupole. Elle se termine par trois absides (fig. 64).

1. PASPATIS, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, pp. 317, 320, désigne aussi cette église sous le nom de Hodja-Moustapha-Pacha-Djami et suppose qu'elle a été convertie en mosquée en même temps que cette dernière. Elle aurait été construite au cinquième siècle, sous Léon le Grand, par les patrices Galbios et Candidos, qui construisirent, au quartier des Blachernes, un sanctuaire sous le vocable des apôtres Pierre et Marc, pour y déposer le manteau de la Vierge (cf. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. Delehaye, col. 793; LÉON GRAMMAIRIEN, *Chronicon*, éd. Bonn, p. 114). La structure architecturale du monument s'oppose à pareille identification. Il faudrait admettre du moins que l'église a été entièrement reconstruite à une époque postérieure. Dans la rue, près de la mosquée, se trouvait encore en 1912 une piscine baptismale reproduite par Pulgher, *Anciennes Eglises byzantines de Constantinople*, Vienne, 1880, pl. XIV, fig. 7, 8. Le chapiteau aux chérubins, conservé au Musée Impérial et signalé, à plusieurs reprises, comme provenant de cette mosquée, ne lui a jamais appartenu. Pulgher qui l'a reproduit (*ibid.*, pl. XIV, fig. 2) dit, dans la notice explicative de ses planches (Vienne, 1878, p. 29), que « ce chapiteau a été trouvé dans les excavations que l'on a faites pour la construction du chemin de fer de Roumélie ». Il fut d'abord transporté près de l'église de Sainte-Irène, d'où il a passé au Musée.

Le vestibule qui donne accès à l'église est un auvent en bois, vitré et recouvert d'une toiture en plomb. Il est soutenu par cinq colonnes en marbre blanc, dont les chapiteaux engagés dans une corniche en bois ne sont pas visibles. La porte d'entrée est décorée de deux colonnettes de marbre blanc, surmontées de chapiteaux turcs. Au nord et au sud, le vesti-

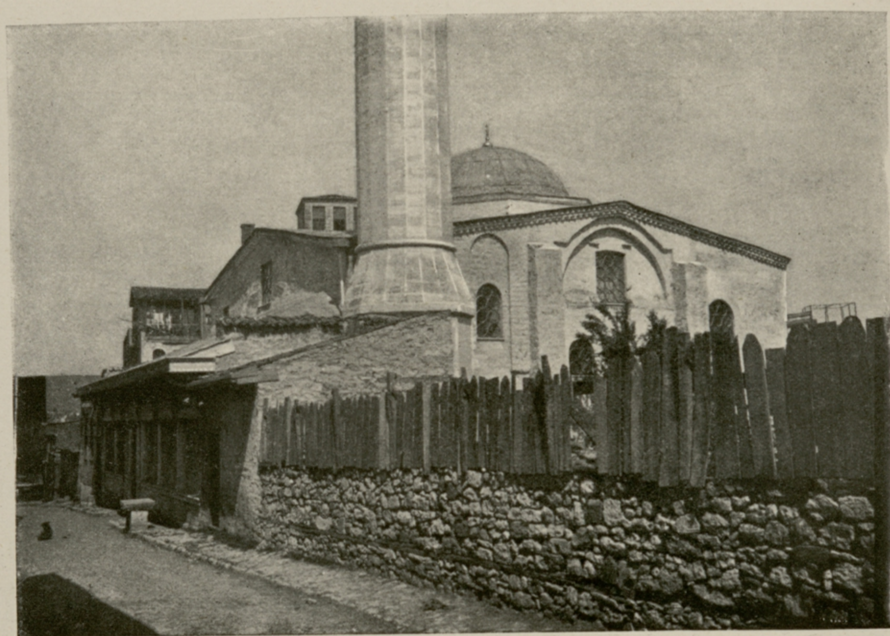


Fig. 63. — Vue extérieure.

bule est fermé par un mur. Du côté méridional, ce mur n'est pas dans le prolongement de la façade latérale de l'église et semble avoir été construit pour englober le minaret construit à l'angle sud-ouest. Il est probable que, comme à Gul-Djami, le mur nord est primitif et que l'église était précédée d'un narthex ou d'un portique dont les Turcs ont utilisé les colonnes.

On entre aujourd'hui du vestibule dans la nef par une porte rectangulaire, flanquée de chaque côté d'une fenêtre. Cette entrée a dû être transformée. Anciennement le vestibule communiquait sans doute avec l'église par trois portes. L'une donnait accès à la nef, les deux autres aux bas côtés voûtés en berceau.

La nef a la forme d'une croix dont le bras occidental est plus long que les autres. Les quatre voûtes en berceau flanquent la coupole centrale qui repose sur quatre piliers massifs réunis aux murs extérieurs et à ceux de



FIG. 64. — Vue extérieure.

l'abside (fig. 65). Une corniche faisait autrefois le tour de la nef. Elle subsiste encore sur les quatre piliers et sur les murs nord et sud, mais n'apparaît plus du côté occidental. L'absence de corniche, la forme légèrement ogivale de la voûte en berceau, autorisent à supposer que cette partie de l'église a été restaurée dans sa partie supérieure.

L'abside, qui s'ouvre à l'est, est formée par le bras oriental de la croix et par la conque où se dresse aujourd'hui le *mihrab*. Elle communique par des

arcs en plein cintre peu élevés avec les absidioles, qui sont voûtées en berceau et se terminent chacune par une conque.

La coupole centrale à pendentifs a une corniche à sa base ; son extrados n'est percé d'aucune ouverture. Elle fait saillie sur les toitures recouvertes de plomb, et sa calotte repose sur un tambour bas octogonal (fig. 66).



Fig. 65. — Vue intérieure.

A l'extérieur, l'édifice a un aspect lourd, les lignes maîtresses du plan étant à peine marquées par le dessin des toitures et des façades. Ces dernières sont surmontées par de grands pignons inélégants, soulignés par une double rangée de briques posées d'angle. Sur les façades latérales, on remarque deux contreforts de pied-droit qui ne montent pas jusqu'aux toitures actuelles. Entre ces contreforts apparaît, sur le côté nord, un grand

arc en plein cintre qui marque sur le mur l'aboutissement de la voûte en berceau[1].

Primitivement les bras de la croix devaient être dessinés sur les façades par des extrados. Les parties supérieures de l'édifice ont été remaniées par

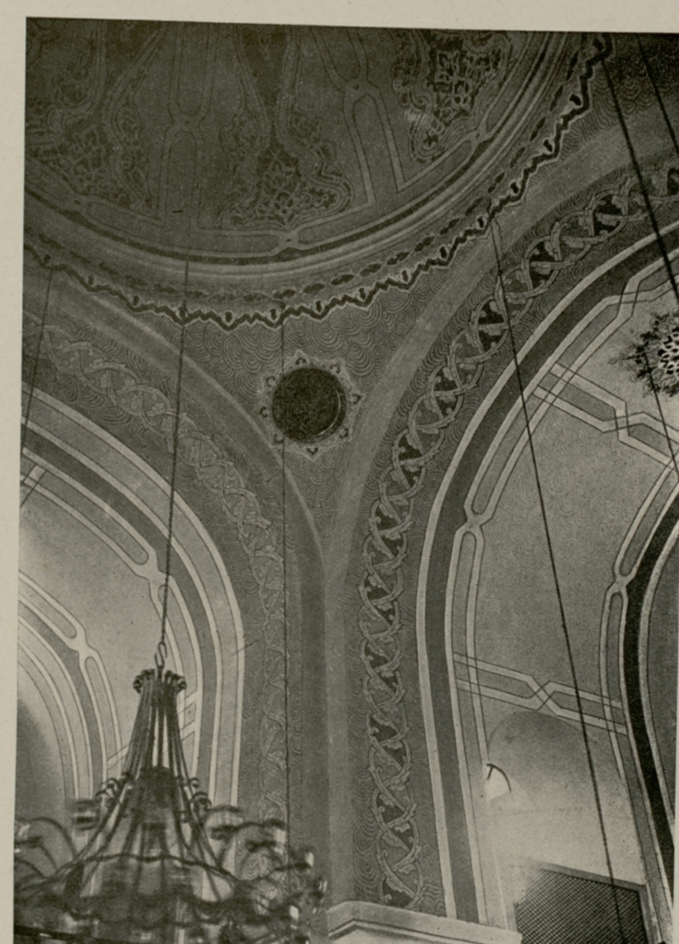


Fig. 66. — Coupole.

les Turcs, qui ont surélevé les façades et reconstruit la voûte occidentale de la croix. Comme à Saint-André et à Sainte-Théodosie, le tambour octogonal de la coupole ne doit pas être primitif.

Cette restauration a atteint aussi d'autres parties de l'édifice. Des

1. Sur la façade méridionale, le double arc aigu que l'on aperçoit entre les contreforts doit être de construction turque.

fenêtres rectangulaires ont remplacé en plusieurs endroits les anciennes baies à arc en plein cintre. D'autres ont été murées. Sur les façades latérales, entre les contreforts, on distingue, en effet, sous le badigeon qui recouvrait en 1912 tout l'édifice et en masquait l'appareil, trois arcs de briques. Sur la façade méridionale apparaissent encore deux corniches et deux chapiteaux. Primitivement une triple arcade s'ouvrait donc dans les murs latéraux.

Les absides, malgré quelques mutilations, ont conservé leur ancienne forme. Elles sont à trois pans à l'extérieur. La grande abside avait ses trois faces percées de baies à arc en plein cintre[1]. Il en était de même sur les trois pans des petites absides[2].

Bien qu'il ait été fortement restauré, ce monument, où n'apparaît aujourd'hui nulle trace de l'ancienne décoration, annonce les églises de l'âge suivant. Il n'a plus les vastes proportions des sanctuaires précédents. Les piliers, qui soutiennent la coupole, sont toujours reliés aux murs extérieurs et à ceux de l'abside comme à l'église de la Vierge Diaconissa. Mais ces piliers sont moins massifs. Les arcades, qui à Sainte-Théodosie passent sous les berceaux latéraux, ont disparu. Le plan cruciforme est réalisé, mais d'une manière encore lourde. Il va apparaître dans toute sa pureté dans les églises suivantes, qui se distinguent surtout par leur sveltesse, leurs harmonieuses proportions et leur élégance.

1. La fenêtre du milieu a été murée lors de la construction du *mihrab*.

2. Sur les pans latéraux les anciennes baies ont été murées.

VIII

ÉGLISE DITE BOUDROUM-DJAMI

(PL. XXXII-XXXIII)

VIII

ÉGLISE DITE BOUDROUM-DJAMI

(PL. XXXII-XXXIII)

Située dans le voisinage de Laléli-Djami, la mosquée des Tulipes, cette église, entourée autrefois de murs et d'habitations qui cachaient en partie ses formes élégantes, a été transformée en mosquée à la fin du quinzième siècle [1] (fig. 67).

L'édifice, incendié en 1911, a la forme d'une croix dominée par une coupole centrale. Il est précédé d'un narthex et se termine par trois absides.

L'église a reçu quelques additions datant de l'époque turque. Le minaret a été construit à l'angle sud-ouest. Un vestibule vitré, construit en bois, donnait accès, avant l'incendie de 1911, au narthex qui fait corps avec l'édifice. Aucune trace d'exonarthex ni de portique extérieur.

Sur la façade occidentale subsistent, coupées à cinquante centimètres du sol, deux demi-colonnes analogues à celles qui décorent les façades latérales. On pénètre dans le narthex par une porte qui a été réduite; elle

1. Cf. Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 336; J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 10.

était surmontée d'un linteau en marbre et pourvue de chambranles qui ont été détériorés par le feu. De chaque côté le mur occidental est percé d'une fenêtre rectangulaire.

Les deux extrémités du narthex s'arrondissent en forme de niches. Au



Fig. 67. — Vue extérieure.

sud, la niche est occupée par une fenêtre rectangulaire récente. Au nord, on aperçoit, à l'extérieur, les chambranles d'une ancienne porte qui a été murée. Ainsi, deux portes latérales donnaient autrefois accès au narthex.

Celui-ci est recouvert aux extrémités par des voûtes d'arête, au centre par une calotte. Deux arcs doubleaux le divisent en trois travées. Dès l'entrée on est saisi par l'élégance et la sveltesse des lignes architecturales. Une

corniche court le long des murs ; des arcs à plusieurs saillies décorent les parois et montent par delà la corniche jusqu'aux voûtes.

Le narthex communique avec l'église par trois portes. Celle du milieu

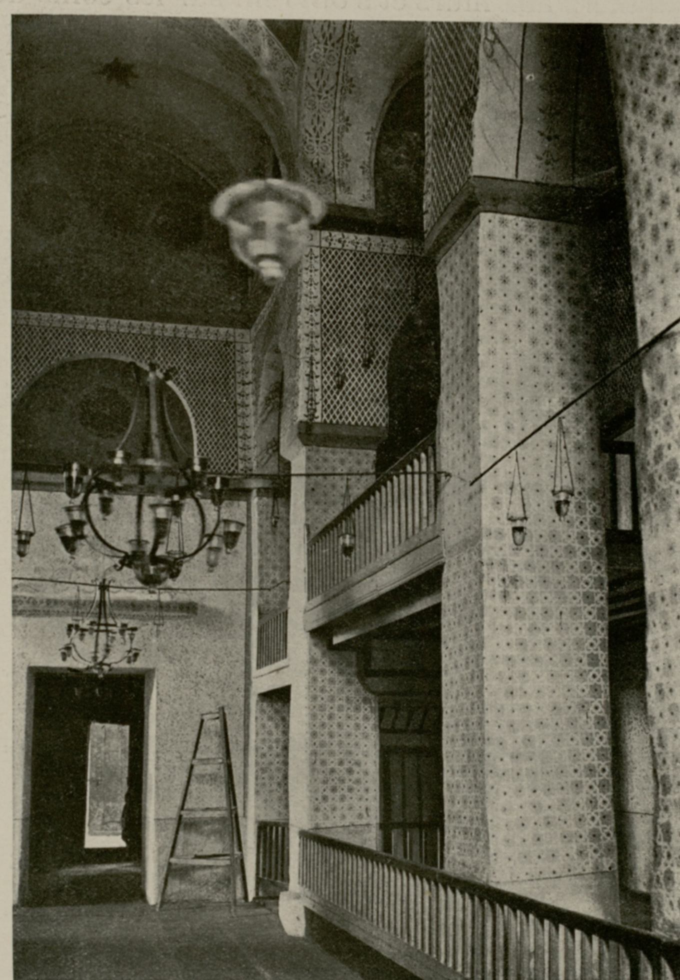


Fig. 68. — Vue intérieure.

a été réduite. Le linteau ancien qui la surmontait a été mis à découvert par l'incendie. La nef apparaît d'ici étroite et élevée (fig. 68). Quatre piliers minces détachés des murs latéraux et des murs de l'abside soutiennent les hautes voûtes en berceau et les pendentifs qui ménagent la transition du carré au cercle de la coupole. Une double corniche fait saillie sur les murs, à la hauteur du sommet des piliers et à la naissance des grandes voûtes. Pour atténuer la

lourdeur de ces voûtes, l'architecte a disposé, au-dessus de la seconde corniche, des arcs en plein cintre, qui échancrent les berceaux et déterminent sur ces derniers des arêtes vives. Au-dessous, des arcs en plein cintre relient les quatre piliers aux murs et s'ouvrent sur les coins de la nef recouverts de voûtes d'arête peu élevées (fig. 69).

Les murs de la nef sont percés de fenêtres à arc en plein cintre, qui ont été remaniées par endroits et transformées en baies rectangulaires. Sur le mur sud, une ancienne porte, dont les chambranles ont été conservés à l'extérieur, donnait accès à la nef.

Les trois absides communiquent entre elles par des passages, qui s'ouvrent sous la voûte précédant la conque de la grande abside. Elles se terminent par une conque percée à l'est d'une fenêtre à arc en plein cintre. Les petites absides sont voûtées en calotte et pourvues chacune de deux niches qui s'ouvrent sur leurs flancs.

A l'extérieur, les lignes de la construction sont nettement marquées. Les niches du narthex font saillie sur les murs latéraux. Sur les façades, des demi-colonnes [1] et des arcs en saillie marquent au-dehors la structure de l'édifice. Une double corniche interrompt la monotonie des parois et, en haut des murs, des séries de briques posées d'angle dessinent des lignes droites et la courbe des pignons.

Les absides, qui terminent l'édifice, sont à trois pans et présentent une décoration analogue à celle des autres façades, mais en partie détruite (fig. 70). La corniche, qui court le long des murs, a disparu par endroits. Des fenêtres rectangulaires ont été percées en bas des murs. Mais on retrouve sur les absidioles les arcs en saillie et sous le toit la décoration de briques posées d'angle. Toutes ces façades ont été recouvertes d'enduits qui leur ont enlevé une partie de leur ancien caractère. Le plâtras tombé ici et là laisse voir les

1. Sur la façade nord, ces demi-colonnes ont disparu, à l'exception d'une seule.

lits réguliers de briques alternant avec les couches de mortier. Cet appareil varie seulement sur la grande abside qui a été restaurée en partie. On aperçoit



Fig. 69. — Coupole.

ici, sous les enduits, deux rangs de moellons alternant avec deux ou trois lits de briques.

Une coupole à tambour couronne le monument. A sa base, une corniche fait saillie et son intrados a l'aspect d'une surface sphérique ondulée. Huit

côtes se prolongent verticalement de la base du tambour au sommet de la coupole, et dans chacune d'elles était percée primitivement une fenêtre à arc en plein cintre.

A l'extérieur, ces fenêtres, presque toutes murées, sont encore marquées par des arcs qui font saillie sur le tambour circulaire. Entre chacune de ces baies sont intercalés des pilastres à deux pans, surmontés d'une corniche sur laquelle s'appuient des arcades de briques posées d'angle. Au-dessus, une série de briques souligne encore la partie supérieure du tambour rond.

La coupole est recouverte d'un toit en forme de cône. La tuile recouvre toutes les toitures qui dessinent encore nettement la disposition intérieure. La croix grecque fait saillie, avec ses quatre pignons indiquant les lignes maîtresses de la construction. Les parties secondaires de l'édifice, narthex, coins de la nef. absidioles ont leur toiture moins élevée.

Cette église représente le type classique de l'église à croix grecque. La coupole reposant sur les berceaux est surhaussée sur un tambour cylindrique. L'intention est de permettre d'ouvrir sous la calotte de hautes baies d'éclairage.

Dans ce nouveau type, les poussées de la coupole étant moindres, les pendentifs, qui aux quatre angles maintiennent l'effort diagonal, se rétrécissent. Le système d'équilibre est toujours intérieur, mais les lourds massifs d'angle sont remplacés par une culée creuse. Aux angles de la coupole, de petites voûtes constituent les butées, et quatre piliers minces soutiennent les poussées verticales.

A l'extérieur, les lignes de la construction sont fortement accusées. Le monument ne donne plus l'impression d'une masse cubique. La croix se dessine nettement en haut des façades, à la base de la coupole. La superstructure est ainsi marquée par un ensemble harmonieux de lignes brisées et de lignes courbes.

Cette église présente certaines analogies avec Kazandjilar-Djami de Salonique, qui est datée de l'année 1028[1]. A cette époque on trouve réalisé en province un type d'architecture semblable à celui de Boudroum-Djami. Ici comme là un seul narthex précède l'église. Les voûtes sont étroites et élevées, les façades ornées d'arcades et de demi-colonnes. La coupole est



FIG. 70. — Absides.

surmontée d'un toit conique et le tambour, décoré de piliers et d'arcades qui n'échancrent pas la toiture, est un peu lourd et trapu.

Dans les parages où s'élève Boudroum-Djami, Pierre Gylles signale une église située au-dessus de Vlanga-Bostan et construite au-dessus d'une citerne de soixante colonnes environ. Ce sanctuaire serait, d'après le voyageur français, l'église du Myréléon[2]. Boudroum-Djami s'élève au-dessus

1. Cf. TEXIER et PULLAN, *l'Architecture byzantine*, Londres, 1864, pl. L ; KONDAKOV, *Makedonija*, Pétersbourg, 1909, pp. 112, 113, fig. 48 ; CH. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, pp. 413-414.

2. Cf. P. GYLLES, *De Topographia Constantinopoleos*, III, 8, Lyon, 1561, p. 171.

d'une citerne soutenue par quatre colonnes[1]. Celle-ci est aujourd'hui à moitié comblée et devait avoir des proportions plus vastes. Les issues qui donnaient accès à d'autres souterrains ont été murées par les Turcs. La mosquée domine le quartier environnant et n'est pas éloignée des grands jardins maraîchers signalés par Pierre Gylles.

Cette église du Myréléon faisait partie d'un monastère attribué à Romain Lécapène (920-944) qui y fut enterré ainsi que plusieurs membres de sa famille[2]. Ainsi les données topographiques permettraient d'identifier avec une certaine vraisemblance Boudroum-Djami avec cette église du dixième siècle

Les dispositions architecturales du monument, ses analogies avec Kazandjilar-Djami de Salonique, font penser du moins que ce type d'architecture était réalisé à cette époque dans la capitale où il devait s'épanouir en une magnifique floraison.

1. Cf. J. Ebersolt, *Étude sur la topographie et les monuments de Constantinople*, Paris, 1909, p. 30, fig. 21, p. 31.

2. Cf. Theophanes Continuatus, VI, 9, éd. Bonn, p. 402 ; VI, 11, p. 404 ; VI, 31, p. 420, p. 473 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 300, 325 ; Léon Grammairien, éd. Bonn, p. 331. Près du monastère s'élevait aussi un palais (cf. Cedrenus, t. II, p. 649). D'après une tradition anonyme, il existait au huitième siècle un monastère du Psaréléon qui se serait appelé anciennement monastère du Myréléon (cf. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. II, Leipzig, 1907, p. 258). Il s'agit sans doute d'un autre couvent, qui s'élevait dans le même quartier, près de la mer de Marmara.



IX

ÉGLISE DITE KILISSÉ-DJAMI

(PL. XXXIV-XXXVIII)

IX

ÉGLISE DITE KILISSÉ-DJAMI

(PL. XXXIV-XXXVIII)

Transformée en mosquée sous le règne de Mahomet II [1], cette église est située dans une petite rue qui débouche sur la place d'Aboul-Véfa (fig. 71). Elle est entourée de maisons qui la pressent de tous côtés, et c'est du minaret fuselé qu'on peut le mieux se rendre compte de ses proportions.

Telle qu'elle existe actuellement, elle se compose de deux narthex, flanqués d'appendices, et d'une nef en forme de croix, terminée à l'est par trois absides.

La nef présente le plan classique de l'église à croix grecque. Les quatre voûtes en berceau, qui soutiennent la coupole centrale, reposent sur des piliers minces, reliés par des arcs aux murs extérieurs et à ceux de l'abside. Derrière ces piliers, les coins de la nef sont recouverts par des calottes. Une double corniche, à la hauteur des chapiteaux des piliers et plus haut à la naissance des grandes voûtes, fait saillie sur les murs. A la base de la coupole, qui repose sur les berceaux et sur quatre pendentifs, court une autre

1. Cf. PASPATIS, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 314.

corniche. Le tambour est partagé en fuseaux par douze nervures verticales; les fenêtres qui éclairaient autrefois la coupole ont été bouchées (fig. 73).

La conque de l'abside est percée d'une baie trilobée, qui a été en partie murée lorsque les Turcs construisirent le *mihrab*, orienté vers la Mecque.



FIG. 71. — Façade occidentale.

La voûte en berceau, qui précède cette conque, est percée en haut de deux fenêtres à arc en plein cintre. En bas les murs latéraux sont creusés de niches et deux passages voûtés font communiquer la grande abside avec les absidioles. Ces dernières sont voûtées en calotte et pourvues de trois niches s'ouvrant à l'est, au nord et au sud.

La nef communique avec l'esonarthex par une porte surmontée d'un

arc en plein cintre. Il est probable que cette porte centrale était flanquée de deux autres qui ont été transformées en fenêtres. Une corniche fait le



FIG. 72 — Porte de l'exonarthex.

tour de ce vestibule à la naissance des voûtes. Il est recouvert au centre par une calotte, aux extrémités par des voûtes sphériques, séparées par des arcs doubleaux. Deux niches sont creusées dans les murs latéraux.

Cet esonarthex communique par une grande porte surmontée d'un arc de décharge avec l'exonarthex qui déborde les façades latérales de l'édifice (fig. 72). Deux autres portes, transformées en fenêtres, devaient faire aussi communiquer autrefois les deux vestibules. Au-dessus de ces portes, des fenêtres à arc en plein cintre éclairent l'esonarthex.

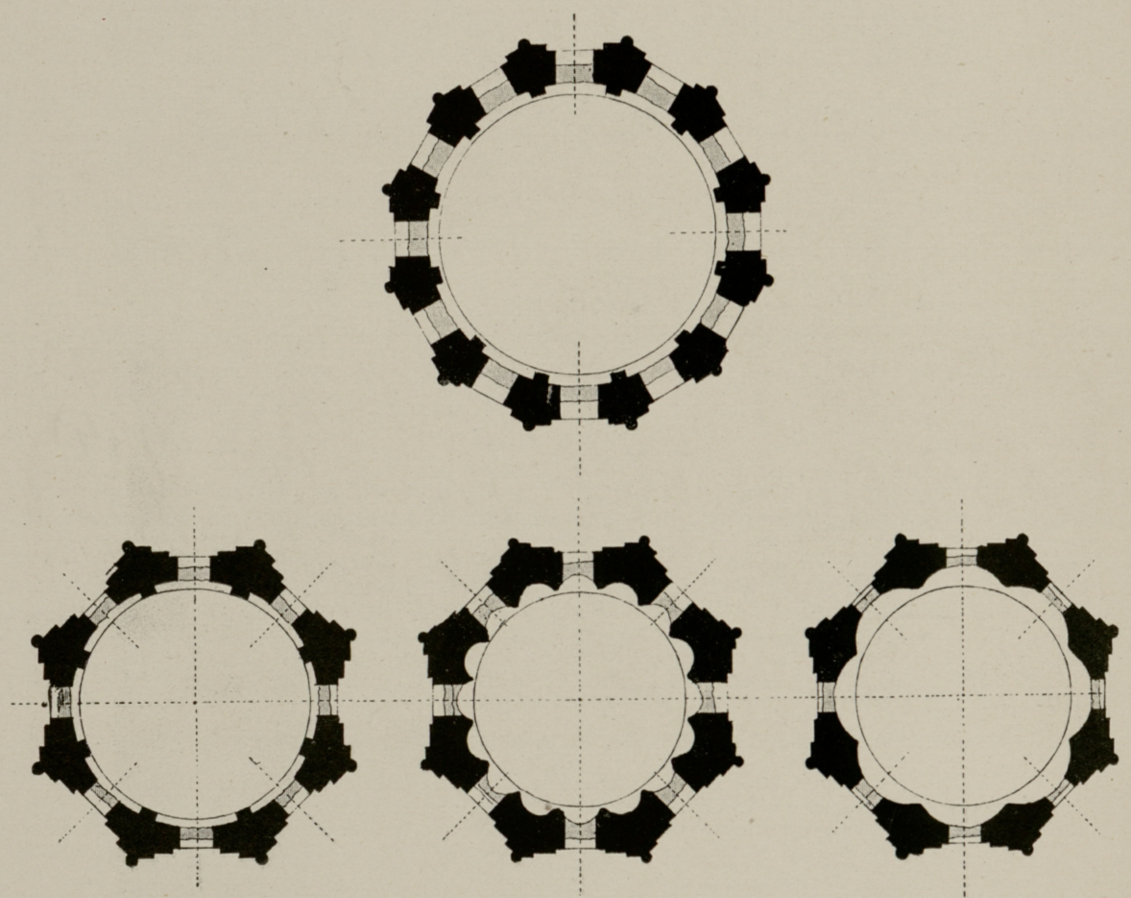


Fig. 73. — Coupole centrale et coupoles de l'exonarthex.

Le premier vestibule est partagé en cinq travées par des arcs doubleaux, qui s'appuient sur une corniche du côté extérieur et sur des colonnes du côté intérieur. Deux voûtes sphériques séparent les trois coupoles, qui donnent à cet exonarthex un aspect dégagé et des plus élégants. Ces coupoles sont toutes montées sur des tambours ; elles sont pourvues de pendentifs et d'une corniche saillante à la base ; les fenêtres, qui étaient percées

dans le tambour, sont aujourd'hui murées. Seize côtes partagent la coupole centrale en fuseaux. La coupole sud n'est partagée qu'en huit fuseaux par autant de côtes. La coupole nord n'a pas de côtes, mais des nervures droites, au nombre de huit (fig. 73).



FIG. 73 *bis*. — Absides.

L'église est flanquée du côté sud d'un appendice formé d'abord par un passage qui conduit aujourd'hui à l'extérieur, mais qui communiquait autrefois avec une galerie à portique, s'étendant sur le côté sud de l'édifice. Elle a disparu, mais les anciens dessins l'indiquent nettement [1]. L'appendice se compose en outre d'une construction quadrangulaire, sans communication directe avec l'église. On pénètre aujourd'hui par une porte en bois, dans une pièce recouverte par une calotte.

1. Cf. GAILHABAUD, *Monuments anciens et modernes*, t. II, Paris, 1850, pl. II, fig. 1, 3; SALZENBERG, *Altchristliche Baudenkmale von Constantinopel*, Berlin, 1854, pl. XXXV, fig. 1.

Sur le côté opposé de l'église, se dresse une autre construction où l'on accède par une porte extérieure. Elle est habitée par la famille d'un *hodja* et nous n'avons pu y pénétrer. Il est à remarquer que cet appendice ne communique plus aujourd'hui avec l'exonarthex. L'extrémité nord de ce dernier est occupée par une chambre d'imam, qui masque en partie la structure ancienne. Mais au-dessus de cette chambre, on aperçoit encore sur le mur est deux anciennes colonnes soutenant un arc. Ces colonnes sont noyées dans la maçonnerie et surmontées de chapiteaux semblables à ceux des colonnes intérieures de l'exonarthex. L'exonarthex communiquait donc autrefois avec l'appendice nord. Mais il y a plus. Au-dessus de l'arc soutenu par les deux colonnes, on remarque encore les deux amorces d'une arcade cachée par la coupole nord de l'exonarthex. Cette arcade est semblable à celle qui décore à l'extérieur la façade latérale de l'appendice.

D'où l'on doit conclure que l'exonarthex actuel a été construit après l'appendice nord.

L'église et les appendices sont aujourd'hui entièrement recouverts de tuiles, à part le dôme de la coupole centrale qui est recouvert de lames de plomb. La superstructure présente un aspect très pittoresque. La coupole centrale domine tout l'édifice. Son tambour à douze pans, qui repose sur une gaine quadrangulaire, est décoré d'arcades, soulignées par une double série de briques posées d'angle et s'appuyant sur des pilastres en demi-colonne. Les bras de la croix sont fortement accusés à l'extérieur par des pignons, qui dominent les toitures plus basses des coins de la nef et des absidioles. Le toit de l'abside est fort élégamment raccordé à la base du tambour par une ligne courbe, sous laquelle s'ouvre une baie pénétrant le berceau qui précède l'abside (fig. 73 *bis*, 74).

L'appendice sud est recouvert par une simple toiture en pente, l'appendice nord par un toit à pignon. Au-dessus du toit de l'exonarthex émergent les trois coupoles qui dominent la façade occidentale. Le tambour octogonal

se termine par des lignes droites, et un toit assez inélégant en tuiles



Fig. 74. — Façade latérale.

recouvre ces coupoles, qui ont été sans doute remaniées au cours d'une restauration qui, nous le verrons, a atteint aussi une partie de la façade

occidentale. Les huit pans du tambour sont décorés d'arcades et de pilastres en demi-colonne. Mais l'espace entre ces pilastres et les toitures horizontales a été rempli par une maçonnerie grossière. Primitivement la courbe des arcades devait échancrer la toiture des coupoles (fig. 71).

Les façades du monument sont encore plus remarquables. La grande abside à cinq pans est décorée d'une double rangée de niches et d'arcades aveugles. Elle était largement ouverte au milieu par une baie trilobée dont les deux pilastres reposent sur une corniche (fig. 73 *bis*).

Les deux absidioles ne font pas saillie sur les murs latéraux. Elles sont simplement marquées par des fentes triangulaires et sont décorées en haut par un arc à double saillie. En bas les fenêtres anciennes ont été transformées en baies rectangulaires, mais l'arc ancien, qui les surmontait, est encore visible sur l'absidiole sud.

Les façades latérales ont subi quelques transformations. Dans la partie supérieure les murs extérieurs, sous les grandes voûtes en berceau, ont conservé la grande baie à arc en plein cintre qui éclaire la nef. Au-dessous on aperçoit encore sur le mur nord trois arcs, indiquant qu'anciennement le mur était ouvert par une baie trilobée. La même disposition existait aussi sur le mur sud, où l'on a ménagé une sortie sur l'extérieur. C'est une porte précédée d'un auvent datant de l'époque turque. Autrefois une triple arcade, soutenue par deux colonnes, donnait accès à la galerie latérale à portique qui a disparu.

Un monceau de détritus, un fût de colonne en indiquent seuls aujourd'hui l'existence. On remarque encore sur la façade méridionale la triple saillie des arcs, qui dessinent à l'extérieur la courbe de la voûte en berceau. Deux corniches interrompent, elles aussi, la monotonie de la paroi.

Sur la façade occidentale, la décoration extérieure est encore plus variée. Au milieu s'ouvre une porte à arc en plein cintre, précédée d'un

auvent auquel on accède par un double escalier. La pente du terrain décline de l'abside à la façade, ce qui a motivé ce perron de plain-pied avec le sol de l'exonarthex.



Fig. 75. — Arcades de la façade occidentale.

A droite et à gauche de cette porte s'ouvre, entre quatre niches creuses, une triple arcade soutenue par deux colonnes. Des parapets sculptés remplissent les entre-colonnements, et les fenêtres quadrangulaires ont conservé

leur encadrement de marbre [1]. Au-dessus, cinq arcs à plusieurs saillies encadrent les fenêtres qui éclairent les cinq travées de l'exonarthex (fig. 71, 75).

Le toit de la façade forme aujourd'hui une ligne droite ininterrompue. Il n'en était pas ainsi anciennement. Seul le mur au-dessus de la porte d'entrée se terminait par une ligne droite. Au-dessus des quatre arcs, des extrados formaient la couverture de l'édifice [2].

Sur les façades latérales de l'exonarthex, on retrouve une décoration analogue formée de niches creuses, d'arcades à plusieurs saillies (fig. 76). Seules les anciennes fenêtres ont été remaniées. Une triple corniche fait saillie sur les murs de cette façade. En bas elle est très épaisse, car elle soutient les colonnes des triples arcades; en haut elle est plus mince et court à la hauteur des chapiteaux des colonnes et, au-dessus, à la naissance des arcs.

L'appareil des murs est très régulier sur cette façade, où deux lits de briques alternent avec une rangée de moellons. Il n'en est pas de même sur l'appendice nord, où le mur a été refait en partie. On distingue cependant, par endroits, deux ou trois lits de briques et un rang de moellons. Les anciennes arcades semblent bien avoir été mutilées ou transformées par les Turcs, qui ont dû percer dans ce mur de petites baies et une porte.

Sur l'appendice sud, la structure est en partie cachée par les enduits; mais on distingue deux ou trois rangs de briques alternant avec un rang de moellons. Les grands arcs, qui soutiennent la calotte, sont dessinés à l'extérieur. Ils devaient être primitivement ouverts, car les Turcs les ont murés avec des matériaux qui diffèrent de l'appareil ancien. Sur la façade méridionale de l'église et sur les absides, on retrouve trois ou deux lits de briques alternant avec une rangée de moellons.

1. L'une des arcades, du côté nord, a été murée en partie lorsque fut construite la chambre de l'imam à l'extrémité de l'exonarthex.

2. Cf. GAILHABAUD, *op. cit.*, pl. I, fig. 1.

La décoration intérieure a beaucoup plus souffert que la décoration extérieure. Les murs nus donnent ici une impression de tristesse et de pauvreté. Seules les sculptures ont été en partie épargnées.



FIG. 76. — Façade latérale.

Les sculptures de l'exonarthex appartiennent à des époques diverses. Les chapiteaux des colonnes en marbre blanc, qui soutiennent la triple arcade à droite de la porte d'entrée, sont très mutilés. On distingue cependant encore

les volutes d'angle et les feuilles d'acanthe travaillées au trépan, qui caractérisent le chapiteau composite du cinquième siècle [1] (fig. 75). Les chapiteaux de la triple arcade à gauche de la porte d'entrée soutiennent, comme ces derniers, un tailloir carré, mais ils sont d'un type tout différent. Ce sont des chapiteaux à corbeille côtelée, analogues à ceux qui décorent la nef du rez-de-chaussée de Saint-Serge [2]. Ils sont fort mutilés, couverts de plâtre, de rugosités et les ornements qui les recouvraient n'apparaissent plus ; la dentelle de sculptures a été martelée (fig. 77).

Ces chapiteaux du sixième siècle ont été empruntés, comme les premiers, à un monument plus ancien. Il en est de même pour ceux des colonnes intérieures de l'exonarthex. Ces chapiteaux, qui sont recouverts d'un épais enduit, sont du type corinthien. Ils soutiennent un tailloir carré qui reçoit la retombée des arcs. La corbeille est décorée d'une double rangée de feuilles d'acanthe et une rosette fait saillie entre les volutes. Par leur forme, par le style des sculptures d'un contour mou, ces chapiteaux doivent appartenir, comme ceux de la Sainte-Vierge Diaconissa, au sixième siècle [3] (fig. 72).

Dans l'édifice, plusieurs plaques sculptées proviennent aussi d'un monument plus ancien. La balustrade du minaret est formée de plusieurs plaques qui ont été sciées et remployées. Sur l'une d'elles est figuré un paon dont la queue est seule visible ; dans l'angle est sculpté un rinceau d'acanthe. Les autres sont ornées de grosses moulures, de plusieurs cordons de perles et d'une série d'oves séparés par des fers de lance. Entre ces motifs, la plaque est décorée de deux cornes d'abondance d'où s'échappent des rinceaux portant des feuilles à trois et à cinq lobes, profondément découpées sur le fond (fig. 78). Ces ornements sont à rapprocher de ceux du chapiteau d'Héraclius (610-641), conservé au Musée Impérial, et sur lequel apparaissent

1. V. plus haut, p. 13.
2. V. plus haut, p. 42.
3. V. plus haut, p. 104.



Fig. 77. — Sculptures de la façade occidentale.

aussi une série d'oves et des cornes d'abondance [1]. Les plaques du minaret de Kilissé-Djami semblent bien dater de la même époque.

Dans le passage qui conduit des deux narthex à l'extérieur, un fragment de plaque sculptée est encastré dans le sol. Les sculptures, en très faible relief, représentent une croix avec deux branchages partant du pied. Cette croix offre le trait caractéristique de l'époque iconoclaste [2], mais la complexité et les dimensions du branchage font penser à une époque plus tardive (fig. 79).

Les parapets placés sur la façade entre les colonnes de l'exonarthex, à gauche de la porte d'entrée, paraissent dater du septième ou du huitième siècle, avec leur ornementation simple, purement géométrique et florale. Entre les bras d'une croix pattée sont gravés des rosaces en forme d'hélice, des hexagones à six rayons et des marguerites (fig. 77, 80).

A droite de la porte d'entrée, les dalles dressées entre les colonnes présentent une ornementation plus riche et plus compliquée. L'une d'elles présente cependant un décor très simple. Au milieu du rectangle se détache une couronne dont les deux lemnisques dessinent en bas une courbe élégante (fig. 75). Les deux autres sont sculptées de rubans d'entrelacs, l'ornement par excellence des parapets byzantins. A droite, au milieu d'un losange inscrit dans un rectangle, une croix à bras égaux est inscrite dans un cercle décoré de fleurons et de feuilles. Quatre boucles reliées au ruban du losange remplissent les écoinçons et renferment une rosace à six rayons et à six lobes (fig. 81).

A gauche, au milieu d'un cercle, apparaît une croix à huit branches. Le ruban d'entrelacs relie ce motif central aux ornements latéraux, marguerites et étoiles, renfermés dans des boucles [3]. Ces parapets ont été attribués à des

1. Cf. J. Strzygowski (*Jahrbuch der königlich-preussischen Kunstsammlungen*, t. XIV, Berlin, 1893, p. 73, fig. 3).

2. Cf. G. Millet, *les Iconoclastes et la Croix* (*Bulletin de Correspondance hellénique*, 1910, p. 104).

3. A l'intérieur de l'exonarthex, ces plaques

époques diverses [1], le motif du ruban d'entrelacs étant resté très longtemps en faveur dans l'art byzantin.

Si, comme on est porté à le croire, ces parapets datent du dixième siècle, l'ensemble des sculptures conservées à Kilissé-Djami s'échelonneraient sur un espace de cinq siècles. Elles appartiennent en tout cas à des époques diverses et il est certain que plusieurs d'entre elles ne sont pas contempo-



Fig. 78. — Plaque sculptée.

raines de la construction de l'église, mais proviennent de monuments plus anciens.

Parmi les sculptures contemporaines de l'édifice, il faut ranger les chambranles de la porte, qui fait communiquer les deux narthex et sur lesquels un tore et plusieurs listels font saillie. Au-dessus du linteau supérieur, qui a le profil d'une corniche, s'ouvre un arc de décharge. Dans l'abside la triple arcade est soutenue par deux colonnettes entièrement lisses. Les chapiteaux en forme de trapèze ne portent sur leurs faces aucun ornement.

Cette église a été attribuée à des époques diverses [2]. La structure

sont aussi recouvertes d'ornements dissimulés sous un enduit épais. Les motifs décoratifs que l'on distingue à peine sont analogues à ceux de la façade : croix, rubans d'entrelacs dessinant des cercles, des boucles, des losanges et renfermant des croix.

1. Cf. J. Laurent, *Delphes chrétien* (*Bulletin de Correspondance hellénique*, 1899, p. 248) ; G. Millet, *l'Art byzantin* (A. Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 153) ; Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, pp. 429-430 ; L. Bréhier, *Études sur l'histoire de la sculpture byzantine*, Paris, 1911, p. 43.

2. Paspatis, *op. cit.*, pp. 314-316, a identifié la mosquée actuelle avec l'église de Saint-Théodore construite par le patrice Sphorakios aux temps d'Arcadius et de Théodose II et rebâtie après un incendie sous l'empereur Maurice (582-602) (cf.

générale rappelle celle de Boudroum-Djami : même plan cruciforme, même narthex divisé en trois travées avec niches aux extrémités. Mais, dans plusieurs parties de la construction, on remarque de notables différences.



Fig. 79. — Plaque sculptée.

G. Codinus, *De Aedificiis*, éd. Bonn, p. 82). Mais les données topographiques s'opposent à cette identification. L'église de Saint-Théodore était située, en effet, dans le voisinage de Sainte-Sophie (cf. Novellae, III, 1, éd. Schoell et Kroll, *Corpus Juris civilis*, t. III, Berlin, 1904, pp. 20-21 ; Du Cange, *Constantinopolis christiana*, lib. IV, Paris, 1680, p. 140). Une autre église de Saint-Théodore, τὰ Καρβουνάρια, avait été construite sous Léon le Grand par le patrice Hilarion (cf. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. II, Leipzig, 1907, p. 234). Le Synaxaire de Constantinople signale aussi l'église de Saint-Théodore près du Tétrapylon (cf. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. Delehaye, col. 94). Le Tétrapylon était situé au Philadelphion, c'est-à-dire au delà de l'aqueduc de Valens et non pas dans le quartier où se trouve Kilissé-Djami (v. plus haut, p. 95 ; Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 71). Pulgher, *les Anciennes Églises byzantines de Constantinople*, Vienne, 1880, pl. V s., a adopté l'identification proposée par Paspatis. Lenoir, se fondant sur le témoignage oral de certains Grecs de Constantinople, a identifié Kilissé-Djami avec une église consacrée à la Vierge (cf. Gailhabaud, *op. cit.* ; Salzenberg, *op. cit.*, p. 34 ; Kondakov, *Vizantijskija Tserkvi i Pamjatniki Konstantinopolja* [*Trudy VI archeologičes kago sjezda v Odessje*, Odessa, 1887, pp. 216-217]. Mais cette identification n'est pas plus acceptable que la précédente. Le monastère que Constantin Lips fonda en l'honneur de la Vierge, sous le règne de Léon le Sage (886-911), était situé près de l'église des Saints-Apôtres (cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 266 ; Léon Grammairien, éd. Bonn, p. 280). Or Kilissé-Djami se trouve à une grande distance de Mehmédié-Djami, qui occupe l'emplacement de l'ancienne église des Saints-Apôtres. Cet éloignement ne permet pas d'identifier notre mosquée avec cette église de la Vierge.



FIG. 80. — Sculptures de la façade occidentale.

Sous les pignons latéraux les arcs ont plusieurs saillies. Les absidioles sont encore à trois pans comme à Boudroum-Djami, mais elles sont décorées d'une double série d'arcatures. La grande abside se sépare nettement du type ancien avec ses cinq pans, ornés de niches et d'arcatures, sa baie trilobée dont les pilastres sans ornements sont encore d'une facture un peu lourde. La coupole, enfin, n'est plus surmontée d'un toit conique, mais les arcades du tambour échancrent le dôme. Cet édifice, qui se distingue par une recherche de variété et d'élégance, doit être attribué à une époque un peu plus tardive que le dixième siècle [1].

Mais le monument ne présente pas dans l'état actuel une homogénéité parfaite. Si l'édifice primitif semble dater du onzième siècle, l'exonarthex paraît être d'une époque postérieure. Il ressemble à l'élégante galerie qui décore, au début du quatorzième siècle, la façade de l'église des Saints-Apôtres à Salonique [2]. C'est peut-être à la même époque qu'a été aussi ajoutée la galerie latérale qui flanquait autrefois Kilissé-Djami.

L'exonarthex de cette dernière ne semble pas du moins contemporain de la construction de l'église. L'appareil des murs est plus soigné que sur les autres façades. De plus, il est d'une structure un peu différente. Enfin on a vu que, d'après sa disposition architecturale, l'appendice nord a dû être construit avant l'exonarthex. Le premier vestibule ne peut donc être contemporain de l'édifice primitif. Il a été construit, vraisemblablement au début du quatorzième siècle, avec des matériaux, colonnes, chapiteaux, plaques sculptées appartenant à des époques diverses.

1. Cf. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, p. 414.

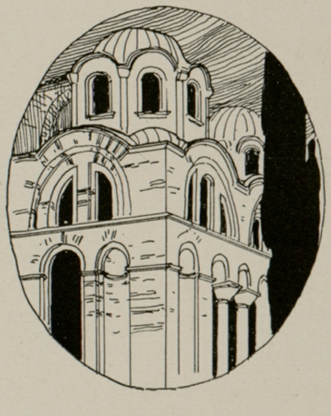
2. Cf. Texier et Pullan, *l'Architecture byzantine*, Londres, 1864, pl. XLIX; Miljukov (*Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopoljé*, t. IV, 1899, p. 27); Kondakov, *Makedonija*, Pétersbourg, 1909, p. 120 ; Papageorgiou (*Byzantinische Zeitschrift*, t. X, 1901, p. 33) ; Ch. Diehl, *op. cit.*, pp. 705, 718. A l'église de Chilandari, au mont Athos, la façade est aussi décorée d'arcades. La disposition des fenêtres est analogue à celles de Kilissé-Djami. Cette partie de l'édifice daterait aussi du quatorzième siècle (cf. Kondakov, *Pamjatniki christianskago iskusstva na Afonjé*, Pétersbourg, 1902, pp. 36, 40, fig. 13).

L'édifice ancien n'avait sans doute qu'un seul narthex et était flanqué d'appendices. L'un, celui du côté nord, pouvait être un corps d'habitation, où logeait le desservant ; l'autre, celui du côté sud, était probablement un baptistère. Celui que Justinien construisit à Sainte-Sophie occupe aussi l'angle sud-ouest de l'édifice.



FIG. 81. — Sculptures de la façade occidentale.

Avec ses façades si joliment décorées, avec ses gracieuses coupoles, ce monument est d'une harmonie de lignes remarquable et produit encore aujourd'hui une impression des plus heureuses. C'est ainsi que des innovations incessantes, des raffinements ingénieux modifiaient continuellement à Constantinople l'architecture religieuse.



X

ÉGLISE DITE ESKI-IMARET-DJAMI

(PL. XXXIX-XLI)

X

ÉGLISE DITE ESKI-IMARET-DJAMI

(PL. XXXIX-XLI)

Transformée en mosquée par Mahomet II[1], cette église se dresse sur une haute terrasse au nord-est de la mosquée du Conquérant. Elle est aujourd'hui entourée de murs et d'habitations turques. Au sud se trouve une vaste place, d'où la vue s'étend sur la Corne-d'Or et le port. Des substructions en briques qui subsistent à l'est, et surtout une citerne qui s'étend sous la mosquée[2], autorisent à supposer que l'église était entourée à l'époque byzantine d'un monastère.

Ce monument, dont la nef présente la forme d'une croix dominée par une coupole, est précédé d'un narthex et se termine à l'est par trois absides (fig. 82).

Après avoir franchi la petite cour, qui précède l'édifice à l'ouest, on pénètre dans le premier vestibule, l'exonarthex, qui est recouvert au milieu

1. Cf. Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 314; J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 7.

2. Cf. Forchheimer et Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel* (*Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, pp. 106-107).

par une calotte, aux extrémités par une voûte d'arête. Il est divisé en trois travées par deux arcs en ogive, qui ont été surajoutés par les Turcs. L'ancienne corniche, qui court en haut des murs à la naissance des voûtes, est cachée, en effet, par des pilastres récents, qui soutiennent les arcs aigus.



Fig. 82. — Vue extérieure.

Ce premier vestibule communique avec le second, l'esonarthex, par trois portes dont l'une, la porte centrale, est plus large et plus haute que les autres. Ce second vestibule est recouvert par trois voûtes d'arête séparées par deux arcs doubleaux. Il est aussi décoré d'une corniche sculptée qui fait saillie à la naissance des arcs. Ses deux extrémités s'arrondissent en niche. Il communique avec l'église par trois portes. La porte centrale a été remaniée ; ses linteaux ne sont plus en place ; mais les portes latérales ont conservé les leurs.

Dans la nef quatre minces piliers hexagonaux, reliés aux murs latéraux et à ceux de l'abside par des arcs en plein cintre, soutiennent les quatre grandes voûtes en berceau, entre lesquelles s'insèrent les quatre pendentifs (fig. 83). Au-dessus, la coupole centrale domine cette nef très élevée et l'inonde de



FIG. 83. — Vue intérieure.

lumière. Les bras de la croix, formés par les berceaux qui flanquent la coupole, ne sont pas égaux. Au nord et au sud ils mesurent trois mètres; à l'est et à l'ouest, deux mètres cinquante. Derrière les piliers, les coins de la nef sont recouverts de voûtes d'arête. Une double corniche, détruite en plusieurs endroits, décorait autrefois les murs à la hauteur du sommet des piliers, et plus haut à la naissance des grandes voûtes.

La conque de l'abside est précédée par une voûte en berceau. Elle est

occupée par le *mihrab* orienté vers la Mecque ; ses fenêtres anciennes ont été murées et elle n'est éclairée aujourd'hui que par une baie à arc en ogive. Le sanctuaire communique par des passages avec les petites absides voûtées

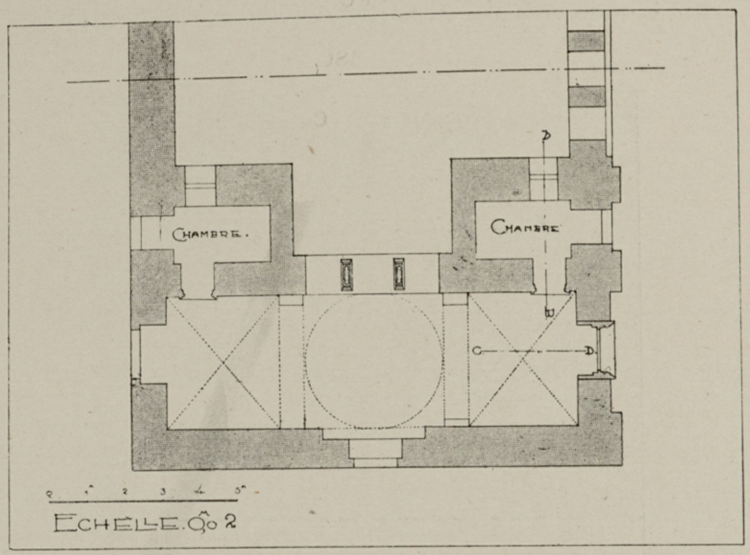


Fig. 84. — Plan des tribunes.

en arête. Elles se terminent par une conque précédée d'un berceau ; sur les trois autres côtés s'ouvrent des niches.

Au-dessus de l'esonarthex, une tribune s'étend sur toute la largeur de

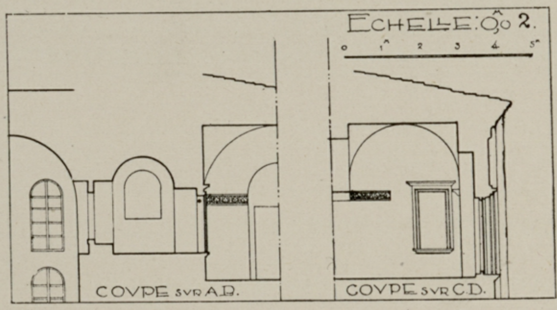


Fig. 85. — Coupes des tribunes.

l'édifice. Elle s'ouvre sous le bras occidental de la croix, par trois arcs soutenus par deux minces pilastres. Deux arcs doubleaux, s'appuyant sur des corniches, la divisent en trois travées, recouvertes au milieu par une

calotte, aux extrémités par des voûtes d'arête. Une corniche, détruite en partie, orne encore les murs. De cette tribune on accède par deux petites portes, qui ont conservé leur chambranle en marbre, dans deux chambres exiguës, voûtées en berceau, qui sont situées au-dessus des deux coins de la nef. Elles sont éclairées par deux fenêtres s'ouvrant l'une sur l'intérieur, l'autre sur l'extérieur (fig. 84-86).

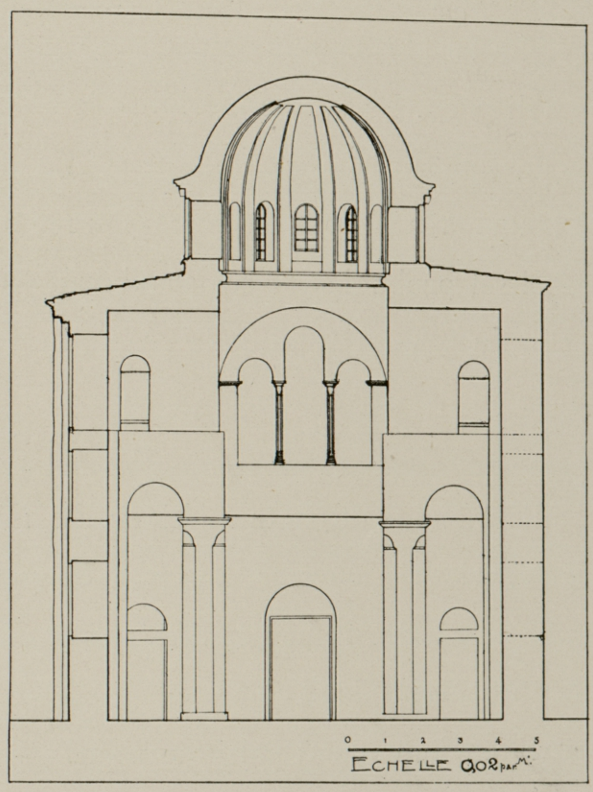


Fig. 86. — Coupe transversale.

La coupole centrale a à sa base une corniche circulaire, et son tambour rond est percé de douze fenêtres à arc en plein cintre, entre lesquelles des nervures méridiennes font saillie et vont converger à un médaillon central. A l'extérieur, la coupole à douze pans est décorée de demi-colonnes très minces et d'arcades dont la courbe, soulignée par une ligne de briques posées d'angle, échancre la toiture. Celle-ci est recouverte de tuiles, comme tout le reste de l'édifice (fig. 82, 87).

A l'extérieur, les lignes de la construction sont fortement accusées. La voûte orientale de la croix, le berceau qui précède la conque de l'abside font saillie sur les toitures par des pignons. Les toitures plus basses des coins de la nef et des absides marquent encore plus nettement la structure intérieure.

Sur les autres côtés, au contraire, les façades se terminent aujourd'hui par des lignes horizontales, qui donnent au monument l'aspect disgracieux d'une masse cubique. La façade septentrionale a beaucoup souffert et sa décoration ancienne a disparu. La façade méridionale est mieux conservée. Un arc à triple saillie dessine sur le mur extérieur le bras latéral de la croix. Mais cet arc a été coupé à une époque postérieure et remplacé par une corniche horizontale. Il est probable que cet arc devait être surmonté d'un pignon analogue à celui du bras oriental de la croix. Les toitures en pente qui recouvrent l'édifice au-dessus des façades latérales, ne sont donc pas anciennes (fig. 82).

On remarque d'ailleurs ici d'autres mutilations. Le mur méridional de la nef est percé de deux séries de fenêtres, à la base desquelles une corniche fait saillie. Plus bas, le mur a été remanié; il est percé d'une seule baie, à l'intérieur de laquelle on aperçoit deux colonnes en partie murées. Ce mur devait donc être ouvert anciennement par une triple arcade soutenue par deux colonnes [1].

D'autres portes s'ouvraient ailleurs dans les murs. Dans l'esonarthex la niche septentrionale était occupée par une porte murée aujourd'hui, mais dont les chambranles sont encore visibles. Dans l'exonarthex on remarque aussi, sur le mur nord, une porte murée qui a conservé ses linteaux. Une seule porte à arc en plein cintre donne aujourd'hui accès de l'extérieur à ce premier vestibule. Elle était autrefois flanquée de deux portes correspondant

1. Sur le mur nord, une baie récente a été percée, qui n'occupe pas le milieu de la façade.

à celles qui conduisent du premier vestibule au second. A droite de la porte d'entrée on remarque, en effet, sur la façade, l'amorce d'un arc en briques qui vient s'appuyer sur une corniche mutilée[1].

Le toit de l'exonarthex, au coin duquel se dresse un minaret de cons-

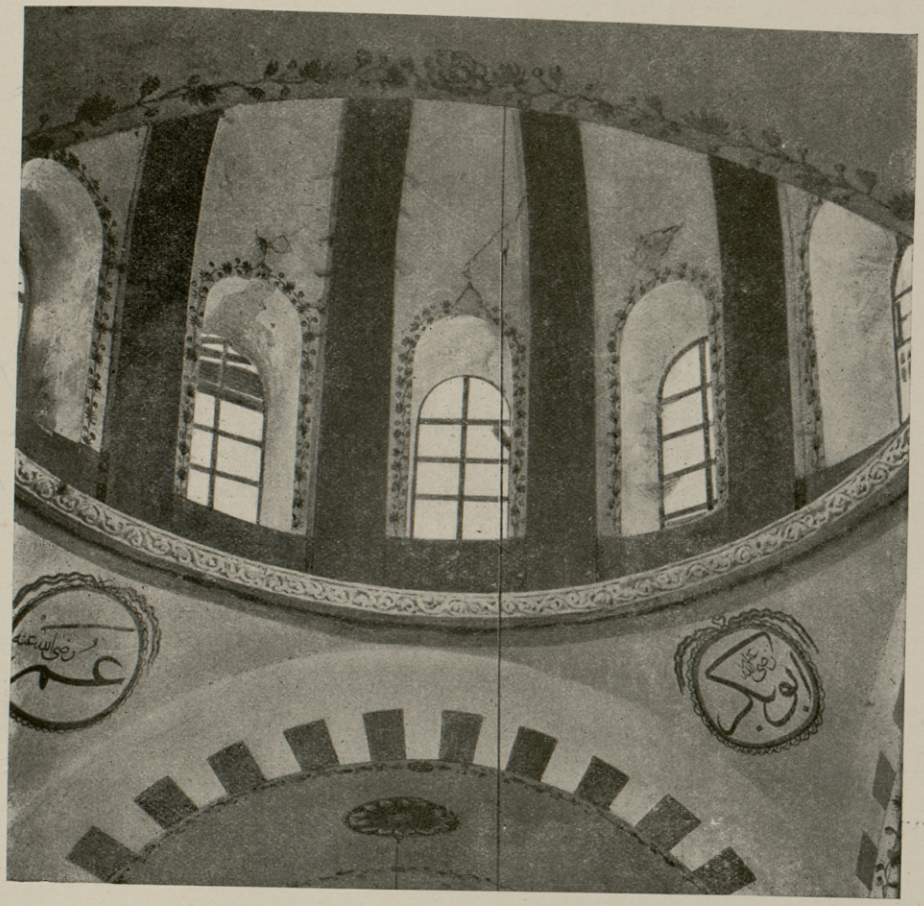


Fig. 87. — Coupole.

truction assez grossière, est moins élevé que celui de l'église et laisse la façade occidentale en partie dégagée. Au milieu de cette façade subsiste une petite fenêtre à arc en plein cintre. Deux autres baies s'ouvraient anciennement de chaque côté, éclairant la tribune au-dessus de l'esonarthex.

1. Cette corniche est aussi visible à l'intérieur de l'exonarthex. A gauche de la porte d'entrée, la façade est masquée par la maisonnette de l'imam. Mais à l'intérieur on remarque aussi un fragment de corniche, sur laquelle s'appuyait l'arc qui surmontait la porte. Une petite niche murée indique ici l'endroit où s'ouvrait la porte ancienne.

Celle-ci était aussi éclairée par deux grandes baies percées dans les murs latéraux.

On accède aujourd'hui à cette tribune par un escalier en bois placé sous le bras occidental de la croix. Cet escalier, fort disgracieux, qui encombre

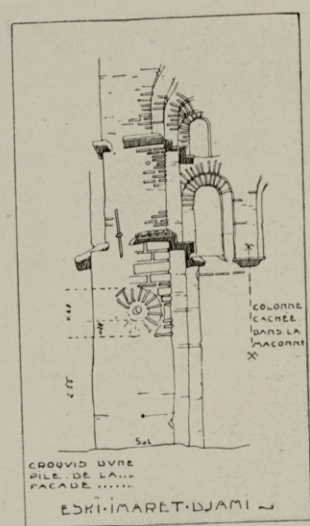


Fig. 88. — Détail de la façade méridionale.

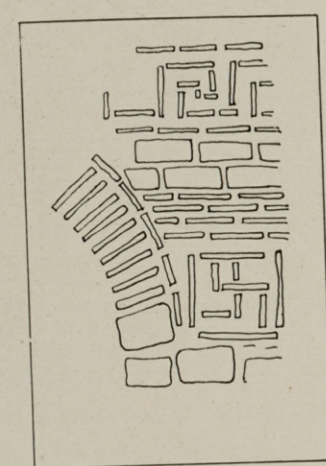


Fig. 89. — Détail d'appareil.

a nef, doit être l'œuvre des Turcs. Il est difficile d'admettre qu'on accédait autrefois par l'un ou l'autre narthex, les voûtes ayant conservé leur structure ancienne. Il est probable qu'un escalier extérieur existait sur l'un des côtés de l'édifice. Le mur latéral de la tribune est percé, sur le côté nord, d'une haute et large baie à arc en plein cintre. Sur le côté sud, s'ouvre une baie rectangulaire, avec chambranles en marbre blanc. Un escalier extérieur pouvait aboutir à cette porte et donner accès à la tribune.

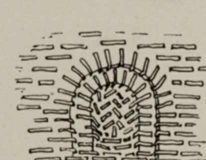


Fig. 90. — Détail de la façade.

A l'est, l'église a subi également des restaurations. L'abside principale, qui est à trois pans en bas et à cinq dans la partie supérieure, a été mutilée ; ses trois fenêtres anciennes, indiquées par des restes d'arcs en briques, ont été murées. Les petites absides qui sont à trois pans ont conservé leur fenêtre à arc en plein cintre.



Fig. 91. — Porte de l'exonarthex.

La décoration extérieure de l'édifice a en grande partie disparu. Des fenêtres rectangulaires ou en ogive enlèvent ici et là à ces façades leur ancien caractère. Les arcs à plusieurs saillies, qui marquaient les lignes intérieures de la construction, ont été coupés ou détruits en plusieurs endroits. Sur

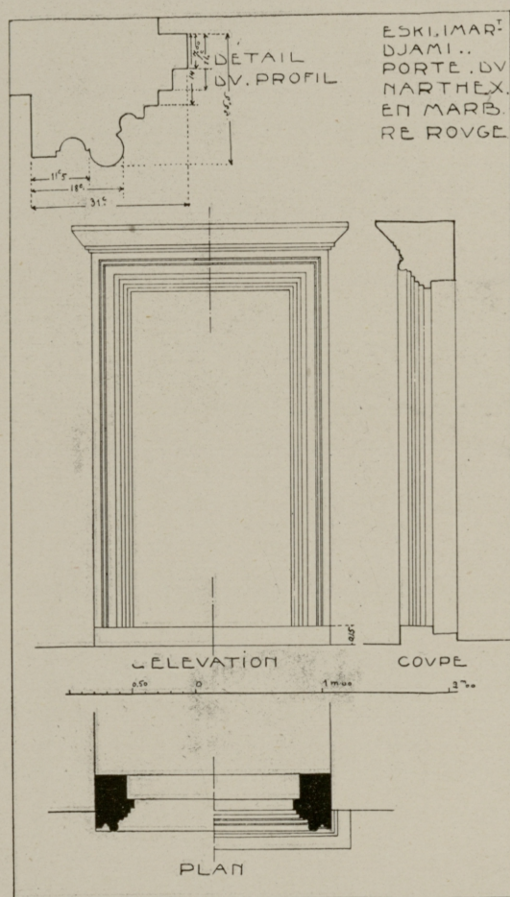


Fig. 92. — Porte de l'exonarthex.

le mur méridional on distinguait, sous le badigeon, des ornements de briques dessinant une rosace et une grecque (fig. 88, 89). Sur la grande abside, les pans sont creusés en haut de niches. Des niches semblables, presque toutes détruites, décoraient aussi la façade méridionale (fig. 90).

Cette décoration interrompait la monotonie de l'appareil des murs constitué par des lits uniformes de briques séparés par une couche de mortier. Des assises de moellons apparaissent aussi par endroits.

A l'intérieur il ne subsiste de l'ancienne décoration que des sculptures. Dans les deux narthex, les portes de communication ont encore pour la plupart leurs anciens chambranles, surmontés d'un linteau orné d'une croix ou d'une fleur à quatre ou huit pétales. La porte centrale, qui fait communiquer l'exonarthex avec l'esonarthex, est plus grande et plus décorée que les autres. Ses chambranles en marbre rouge sont sculptés d'un tore et d'une série de listels. Sur son linteau supérieur apparaissent, en faible relief, une tige sinueuse et trois croix (fig. 91, 92).

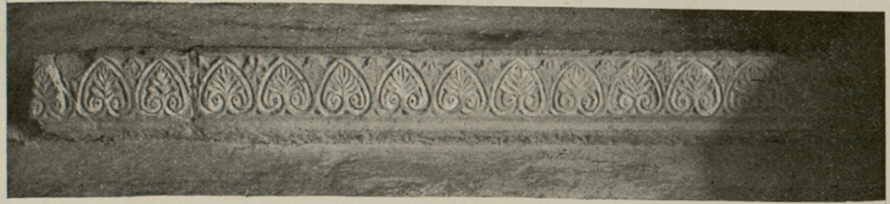


Fig. 93. — Sculptures de l'esonarthex.

Dans la tribune au-dessus de l'esonarthex, la triple arcade qui s'ouvre sur la nef est soutenue par deux minces pilastres en marbre rose tacheté. Leur fût, qui repose sur une base formée de moulures en gradins, a sur les côtés deux colonnettes à facettes. Il soutient un chapiteau en forme de trapèze dont les petites faces sont timbrées d'une croix.

A la base de la coupole centrale, la corniche circulaire est sculptée d'une tige sinueuse avec fleurons et palmettes logés dans ses méandres (fig. 87.) Enfin, la corniche, qui court le long des parois dans la nef et dans les deux narthex, a été détruite par endroits ou recouverte d'un badigeon épais. Dans l'esonarthex, où elle est le mieux conservée, apparaissent des sculptures à faible relief. C'est un ornement en forme de cœur terminé par deux boucles, à l'intérieur duquel est sculptée une feuille à sept lobes avec, dans les interstices, une petite croix ou un fleuron à quatre lobes (fig. 93).

Cette église a été identifiée avec le Monastère du Christ qui voit tout (Παντεπόπτης) construit par Anne Dalassène, mère d'Alexis Ier Comnène

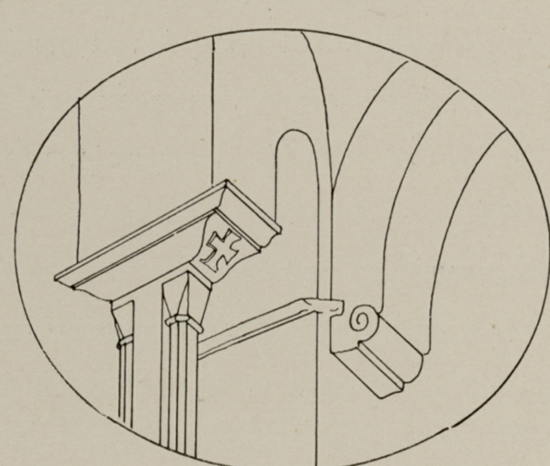
(1081-1118)[1]. L'endroit où s'élevait ce couvent était une colline sur laquelle Alexis Ducas Murzufle fit planter, en 1204, la tente impériale, afin d'observer les mouvements des bateaux ennemis qui mouillaient dans la Corne-d'Or[2]. De la place, qui s'étend au sud de la mosquée, l'on domine, en effet, le vaste golfe et cette situation donne à cette identification quelque vraisemblance.

L'édifice rappelle, d'autre part, Kilissé-Djami avec ses pignons recouvrant les bras de la croix, son esonarthex avec niches latérales, son abside à cinq pans décorés de niches et d'arcatures, sa coupole à festons. Il s'en distingue cependant par certains détails : bras de la croix inégaux, allongement de la voûte en berceau de l'abside. Le trait nouveau, qui attire avant tout l'attention, c'est la tendance à allonger le corps de l'édifice et l'apparition des tribunes au-dessus de l'esonarthex. Aussi cette église qui conserve la structure générale des autres édifices du même type, en particulier de Kilissé-Djami, mais qui s'en distingue par quelques innovations, doit-elle avoir été érigée à une date un peu plus tardive, dans les dernières années du onzième siècle[3].

1. Cf. Paspatis, *op. cit.*, p. 313; Zonaras, *Epitome*, XVIII, 24, éd. Dindorf, t. IV, p. 245; Michel Glycas, *Annales*, éd. Bonn, p. 622.

2. Cf. Nicétas Choniate, éd. Bonn, p. 752; Ephrem, éd. Bonn, p. 287, v. 7067 s.

3. C'est vers l'an 1100 que Anne Dalassène se retira au monastère du Pantépopte, où elle mourut quelques années plus tard (cf. M. Zonaras, *loc. cit.*; M. Glycas, *loc. cit.*; cf. Ch. Diehl, *Figures byzantines*, Paris, 1906, p. 342). Pendant l'occupation latine le monastère passa aux mains des Vénitiens (cf. Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, Genève, 1877, p. 142; t. II, pp. 226, 262, 264).



XI

ÉGLISE DU CHRIST PANTOCRATOR

(ZÉÏREK-DJAMI)

(PL. XLII-XLVIII)

XI

ÉGLISE DU CHRIST PANTOCRATOR

(ZÉÏREK-DJAMI)

(PL. XLII-XLVIII)

Transformé en mosquée aussitôt après la conquête[1], ce vaste sanctuaire se dresse sur une haute terrasse, qui surplombe la rue allant du vieux pont à l'aqueduc de Valens. A l'ouest s'étend une petite place ; des maisons turques masquent en partie l'édifice sur les trois autres côtés. Pour se faire une idée exacte de sa situation, il faut monter sur les toitures d'où la vue s'étend sur la Corne-d'Or et la majestueuse Suleïmanié.

Cette église faisait partie d'un monastère fondé au début du douzième siècle par la femme de l'empereur Jean Comnène, Irène, qui mourut en 1126[2]. D'autres auteurs en attribuent la fondation à Jean Comnène lui-même[3]. Dans la règle monastique du couvent rédigée, en 1136, par les soins du « pieux basileus, autocrator des Romains », celui-ci appelle l'édifice son

1. Cf. PASPATIS, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 312 ; J. DE HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 22.

2. Cf. CINNAME, *Historia*, I, 4., éd. Bonn, pp. 9-10 ; *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. Delehaye, col. 887.

3. Cf. EPHREM, éd. Bonn, p. 201, v. 4834 ; NICÉTAS CHONIATE, *De Manuele Comneno*, I, 1, éd. Bonn, p. 66.

propre monastère[1]. Ainsi, la construction du couvent fut commencée avant la mort d'Irène, survenue en 1126. Elle était certainement terminée en 1136 ; les détails contenus dans la règle monastique sur l'organisation et la disposition des édifices prouvent qu'à cette époque le monastère était achevé.

Plusieurs grandes fêtes étaient célébrées dans ce couvent. Le 4 août, on y fêtait l'anniversaire de la consécration[2]. Le 6 août, à la fête de la Transfiguration, la cour s'y rendait en grande pompe[3]. Le 13 du même mois, on y célébrait la mémoire de la bienheureuse fondatrice[4]. Le monastère passa quelque temps aux mains des Latins, qui y installèrent soixante-dix moines de l'Ordre de Saint Antoine[5].

Le monastère devait occuper une vaste superficie. On y trouve signalés des églises, un hospice pour les estropiés, un hôpital pour les malades, des cellules pour les moines et le cathigoumène, un réfectoire et des dépendances[6]. Une fontaine l'alimentait en eau[7] ; elle subsiste aujourd'hui sur la petite place, qui précède la mosquée, et sert de fontaine aux ablutions. Elle est située en contre-bas dans un bâtiment, en face de la porte d'entrée[8].

Les constructions monastiques ont disparu. Au seizième siècle, au moment où Pierre Gylles visita Constantinople, il ne subsistait déjà que les églises[9]. Celles-ci durent être privées, dès l'année de la prise de la ville par les Turcs, de leur décoration religieuse et de leurs reliques. Ces dernières étaient nombreuses. Parmi celles qui sont signalées par les pèlerins et les

1. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie liturgičeskich rukopisej*, t. I, Kiev, 1895, p. 702. Sur la tradition manuscrite du typicon, cf. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, t. V, Athènes, 1908, p. 392 s.

2. Cf. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, col. 867 (Syn. sel.).

3. Cf. Codinus, *De Officiis*, XV, éd. Bonn, p. 81.

4. Cf. *Synaxarium eccl. Const.*, col. 887 (Syn. sel.).

5. Cf. Nicéphore Grégoras, *Historia*, IV, 2, éd. Bonn, p. 85; Du Cange, *Constantinopolis christiana*, lib. IV, Paris, 1680, p 81.

6. Cf. *Synaxarium eccl. Const.*, col. 887 (Syn. sel); Dmitrievskij, *op. cit.*, pp. 658, 664, 666, 674, 682, 689, 690, 693, 694, 699.

7. Cf. Dmitrievskij, *op. cit.*, p. 672.

8. Cette fontaine n'est plus alimentée par la citerne située près de la mosquée et qui est aujourd'hui en partie comblée. Sur cette citerne voir Forchheimer et Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel* (*Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, pp. 76-77).

9. Cf. P. Gylles, *De Topographia Constantinopoleos*, IV, 2, Lyon, 1561, pp. 195-196.



Fig. 94. — Façade latérale.

voyageurs, la plus célèbre était la dalle sur laquelle le corps du Christ fut étendu, lorsqu'il fut descendu de la croix[1]. La fameuse icone de la Vierge Hodégetria y fut aussi conservée[2].

Le monument se compose de trois édifices juxtaposés. Deux églises du type cruciforme enserrent, au nord et au sud, une chapelle à nef unique.

A. — *L'église méridionale.*

Elle est précédée de deux narthex et se termine à l'est par trois absides. La nef, en forme de croix, est dominée par une haute coupole.

Les deux vestibules, qui s'étendent au delà des façades latérales de l'église, sont voûtés en arête et communiquent par cinq portes surmontées d'arcs de décharge, qui laissent pénétrer la lumière dans l'esonarthex. La porte centrale, qui se trouve dans l'axe de l'édifice, est plus haute et plus large que ses voisines et est flanquée de chaque côté d'une baie rectangulaire.

Trois autres portes semblables font communiquer l'esonarthex avec la nef. Celle-ci a la forme d'une croix formée par de hautes voûtes en berceau qui flanquent la coupole centrale. L'intérieur est très dégagé. De grandes colonnes, reliées aux murs par des arcs très sveltes, soutiennent les berceaux. Les colonnes de granit rouge, vues au seizième siècle par Pierre Gylles[3], ont

1. Cf. NICÉTAS CHONIATE, *De Manuele Comneno*, VII, 7, éd. Bonn, p. 289; CHRIST. BUONDELMONTI, *Description des îles de l'Archipel*, éd. Legrand, Paris, 1897, p. 88; RIANT, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. II, Genève, 1878, p. 232; PH. BRUUN, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques*, Odessa, 1883, p. 18; *Itinéraires russes en Orient*, traduits par Mme B. de Khitrowo, Genève, 1889, pp. 105, 106, 123, 137, 139, 162, 204, 234.

2. L'icone n'était pas conservée au monastère au début du douzième siècle. Dans son typicon Jean Comnène ordonne de l'apporter au Pantocrator pour célébrer devant elle la liturgie, le jour de son anniversaire (cf. DMITRIEVSKIJ, *op. cit.*, p. 681). Mais elle s'y trouvait en 1261. Michel Paléologue la fit prendre au monastère pour faire son entrée solennelle dans la ville (cf. G. PACHYMÈRE, *De Michaele Palaeologo*, II, 31, éd. Bonn, t. I, p. 160; G. ACROPOLITE, *Annales*, 88, éd. Bonn, pp. 196-197.)

3. Cf. P. GYLLES, *De Topographia Constantino-*

été remplacées à l'époque turque par des fûts à cannelures surmontés de chapiteaux à volutes, en forme de corbeille. Derrière ces colonnes, les quatre coins de la nef sont recouverts de calottes.

Les absidioles, voûtées en arête, communiquent par des passages avec la grande abside. Des niches sont creusées dans les murs latéraux de cette



Fig. 95. — Façade occidentale.

dernière, qui se termine par une conque, où se trouve le *mihrab*. Deux corniches, l'une à la hauteur des chapiteaux des colonnes, l'autre à la naissance des grands arcs, courent le long des murs de la nef et de l'abside.

Plus haut, sous les voûtes en berceau, au nord, au sud et à l'ouest, deux pilastres soutiennent une triple arcade. La coupole centrale à pendentifs a, à sa base, une corniche, et son tambour est percé de seize fenêtres en plein cintre. Son intrados est partagé en seize fuseaux par des nervures aboutissant à un médaillon central.

poleos, IV, 2, Lyon, 1561, pp. 195-196. Devant la mosquée on voit encore deux fûts de granit rouge enfoncés dans le sol. Ils mesurent 0 m. 69 de diamètre et sont sans doute des fragments des anciennes colonnes.

Au-dessus de l'esonarthex s'étend une tribune surmontée d'une coupole à pendentifs et à tambour, soudée au bras occidental de la croix (fig. 79) Le tambour, percé de fenêtres à arc en plein cintre, a douze côtes, qui lui donnent l'aspect d'une surface ondulée. La coupole est soutenue au nord et au sud par une triple arcade portée par deux pilastres en marbre blanc, veiné de bleu. Elle s'ouvrait librement sur le second vestibule qu'elle éclairait. Les Turcs ont réuni les deux tribunes par un plancher en bois. On monte aujourd'hui au premier étage par un escalier en bois, placé sous le bras occidental de la croix. Cette voie d'accès ne doit pas être primitive. On remarque, en effet, que la tribune, qui se prolonge au sud et déborde ainsi que les deux narthex la façade méridionale de l'église, communique avec l'extérieur par une rampe en pente douce appuyée sur des voûtes en berceau. Cette rampe est recouverte aujourd'hui par une construction légère en bois. Il est probable que l'ancien escalier byzantin donnait accès de ce côté à la tribune. La superstructure de cette dernière est nettement marquée par les toitures. Cinq extrados décorés d'arcs en saillie dominent le toit de l'exonarthex et sont percés de fenêtres. L'extrados, qui flanque la coupole, est plus large et plus élevé que les autres et est percé de trois fenêtres à arc en plein cintre. Il en est de même pour la dernière arcade du côté sud; elle est percée d'une baie trilobée dont les pilastres sont visibles à l'intérieur de la galerie.

La coupole de la tribune présente à l'extérieur la même structure que la coupole centrale. Les tambours polygonaux sont percés de hautes fenêtres, entre lesquelles des pilastres plats surmontés d'une console font saillie. Ces tambours se terminent par des lignes droites sur lesquelles repose le dôme de la coupole. Sur les toitures les lignes de la construction sont très accusées. Les voûtes en berceau, qui flanquent la grande coupole, font saillie et se terminent par des pignons cintrés. Le toit moins élevé des coins de la nef et des absidioles laisse apparaître à l'extérieur le plan cruciforme (fig. 94).

La façade occidentale a subi quelques restaurations. Elle est décorée de

cinq grandes arcades et se termine en haut par un mur droit, qui lui enlève en partie son ancien caractère (fig. 95). Sur la toiture de l'exonarthex, derrière ce mur, font saillie cinq extrados, qui surmontaient primitivement la façade. Sous l'arcade du milieu s'ouvre la porte en bois, précédée d'un auvent, qui donne accès au premier vestibule. Celui-ci est éclairé par une double série



Fig. 96. — Absides.

de baies. La première s'ouvre en haut sous les grandes arcades; la seconde est formée par des fenêtres surmontées d'arcs en plein cintre.

Cette façade se prolonge au delà de l'église par un mur décoré de trois arcades. Une rampe conduit ici à une porte s'ouvrant sur l'escalier en pente douce, qui conduit à la tribune au-dessus de l'esonarthex. Ce mur devait faire partie d'une ancienne construction attenante à l'église, comme l'indiquent du reste les murs en briques, à arcades, qui dessinent de ce côté une cour fermée.

La façade méridionale est en partie cachée par des constructions turques. Mais au-dessus on voit l'extrados, décoré de plusieurs saillies, qui surmonte la voûte de la tribune et le pignon cintré du bras méridional de la croix. Outre les arcs en saillie, on remarque ici sur le mur des ornements en quart de cercle et plus bas une baie trilobée qui a été murée.

Au-dessous, le mur méridional est encore percé de trois fenêtres à arc en plein cintre. Plus bas, il est entièrement caché par une construction turque attenante à l'église.

A l'est, au contraire, les façades sont entièrement dégagées. L'abside principale à sept pans est décorée d'une série de niches étroites et longues, et percée par une haute baie de trois arcades soutenues par deux pilastres. Les pans des absides sont aussi, décorés de niches creuses. Celle du nord s'ouvre également par une élégante fenêtre trilobée. Celle du sud n'a plus aujourd'hui qu'une fenêtre à arc en plein cintre (fig. 96).

Cette église, de construction régulière, communique avec une chapelle à nef unique, qui s'étend sur le côté nord et qui semble avoir été construite un peu postérieurement. On remarque, en effet, entre les deux monuments des raccords assez maladroits. A l'extérieur, entre les absides des deux édifices, un gros contrefort masque en haut les niches creusées dans l'absidiole nord de l'église méridionale. On remarque aussi dans la chapelle des irrégularités de construction. Le grand arc, qui fait communiquer la chapelle avec la nef de l'église méridionale, semble bien avoir été percé après la construction de cette dernière. Sur le mur nord de l'église on voit, au-dessus du grand arc, trois niches à arc en plein cintre, qui ont été à moitié murées. Ce sont trois anciennes fenêtres correspondant à celles qui sont percées dans le mur sud, à la même hauteur.

On en conclurait que l'église méridionale formait primitivement un édifice indépendant, sur le côté nord duquel furent accolées postérieurement une chapelle et une église à croix grecque. Le typicon confirme en partie

cette hypothèse. Il attribue, en effet, à Jean Comnène l'érection d'une église consacrée à la Vierge Miséricordieuse (ναὸς τῆς Ἐλεούσης) et d'un oratoire consacré à l'Archange Michel[1]. L'église méridionale serait donc le sanctuaire construit par l'impératrice Irène avant 1126, date de sa mort. Les deux autres édifices durent être construits par Jean Comnène avant 1136[2].

Le typicon distingue du reste nettement ces trois monuments. Il men-



Fig. 97. — Toitures.

tionne une première église, où il signale un sanctuaire (βῆμα), une conque (μύαξ), des stalles concentriques (σύνθρονος), une abside de droite où était représentée la Cène, une abside de gauche où était figuré le Lavement des Pieds, une coupole (τροῦλλος), des belles portes au-dessus desquelles on voyait la Dormition de la Vierge, enfin un narthex et un exonarthex. L'église était décorée d'autres scènes religieuses, Anastasis, Crucifixion, et d'une image du Pantocrator[3]. Cette église, pourvue de deux narthex et où était

1. Cf. Dmitriesvkij, *op. cit.*, p. 677.
2. V. plus haut, p. 185.
3. Cf. Dmitriesvkij, *op. cit.*, pp. 660-661.

représenté le Christ dans sa majesté souveraine, doit être l'église méridionale dédiée au Pantocrator par l'impératrice Irène.

B. — *La chapelle funéraire.*

Cette chapelle appelée par le typicon tantôt oratoire de l'Incorporel (τοῦ Ἀσωμάτου), tantôt oratoire de l'archistratège Michel, communiquait directement avec l'église précédente et était située sur le flanc de cette dernière. C'était un hérôon, où Jean Comnène prescrivit qu'on plaçât son tombeau, ceux de sa femme et des membres de sa famille[1]. Manuel Comnène et sa femme. Bertha y eurent aussi leur tombeau[2]. Cette chapelle ne servit pas de mausolée aux Comnènes seulement, mais aussi aux Paléologues. Irène, femme d'Andronic II, Jean V, Manuel II Paléologue et ses deux fils, Andronic et Théodore, y furent également enterrés[3]. Les sarcophages contenant les dépouilles impériales ont disparu, sauf un seul qui a été transporté sur la petite place devant la mosquée[4]. La tradition lui donne le nom de tombeau d'Irène. Ces tombeaux devaient être disposés dans la chapelle, laquelle se distingue des deux églises qui l'enserrent en ce qu'elle n'a pas d'absidioles nécessaires pour la célébration de la liturgie grecque. Elle est formée d'une nef recouverte par deux coupoles et terminée par une abside.

1. Cf. NICÉTAS CHONIATE, *De Manuele Comneno*, VII, 7, éd. Bonn, p. 289; DMITRIEVSKIJ, *op. cit.*, pp. 658, 663, 664, 677, 680; *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. Delehaye, col. 888 (Syn. sel.).

2. Cf. NICÉTAS CHONIATE, *op. cit.*, III, 5, p. 151; VII, 7, p. 289; EPHREM, éd. Bonn, p. 201, v. 4830 s.; RIANT, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. II, Genève, 1878, p. 232.

3. Cf. NICÉPHORE GRÉGORAS, *Historia*, VII, 12, éd. Bonn, t. I, p. 273; G. PHRANTZÈS, III, 1, éd. Bonn, p. 210; II, 19, p. 203; I, 40, p. 121; II, 3, p. 134.

4. Au début du dix-neuvième siècle ce sarcophage se trouvait déjà en dehors de la mosquée (cf. ANDREOSSY, *Constantinople et le Bosphore de Thrace*, Paris, 1828, p. 126). Il a été dessiné par SALZENBERG, *Altchristliche Baudenkmale von Constantinopel*, Berlin, 1854, pl. XXXVI, fig. 5, 6; cf. PULGHER, *les Anciennes Églises byzantines de Constantinople*, Vienne, 1880, pl. X, fig. 9, 10.

On pénètre dans cette chapelle par une porte à chambranles en marbre qui fait communiquer l'esonarthex de l'église méridionale avec la nef.

Le mur nord du narthex vient aboutir à angle droit au mur occidental de la nef. Il est percé d'une porte aux linteaux de marbre donnant accès à



Fig. 98. — Absides.

un autre vestibule voûté en arête, qui précède la chapelle funéraire et communique avec elle. Au-dessus de ce narthex s'étend une tribune recouverte également de voûtes d'arête et qui se trouve dans le prolongement de la tribune de l'église méridionale[1] (fig. 99).

La coupole occidentale s'appuie à l'ouest sur le mur de la nef et sur des

1. Une cloison légère sépare aujourd'hui la tribune de la chapelle de celle de l'église méridionale. Elle a dû être construite par les Turcs, qui n'utilisent comme lieu de prière que la première église.

piliers massifs. Ceux-ci sont reliés au nord et au sud par des arcs peu élevés, tandis qu'à l'est un grand arc s'ouvre sur la seconde coupole et sur l'abside. La coupole occidentale, plus élevée que sa voisine, a quatre pendentifs et une corniche faisant saillie à la base du tambour.

Elle est percée de seize fenêtres et son tambour est décoré de nervures verticales aboutissant à un médaillon central. Elle a la forme d'une ellipse,

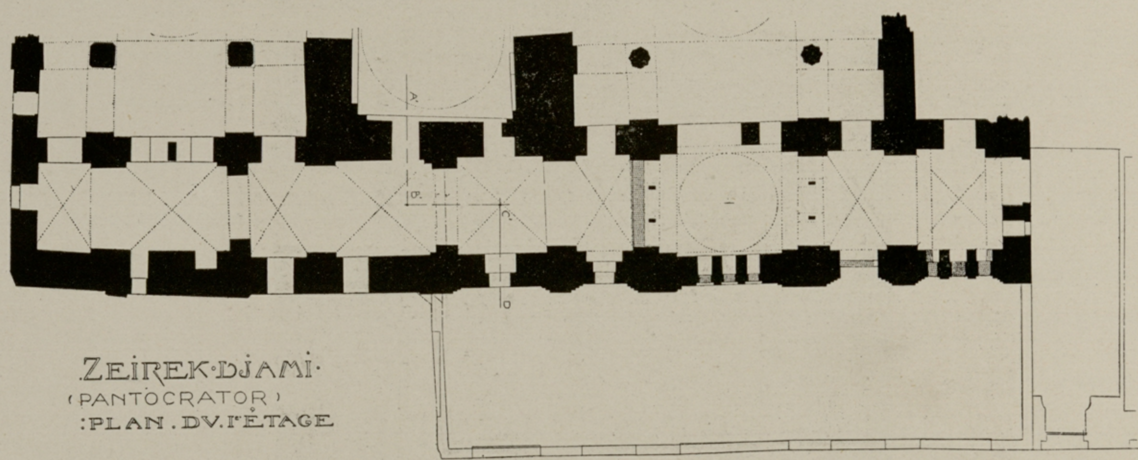


FIG. 99. — Plan des tribunes.

de même que la coupole orientale. Celle-ci présente une structure analogue, mais son tambour de moindre dimension est percé de seize fenêtres et des côtes sont creusées dans sa surface sphérique. Ces deux coupoles étant elliptiques, l'architecte a dû construire des arcs en retrait pour diminuer la longueur du rectangle de la coupole orientale. Cette dernière repose sur les piliers massifs de la nef et sur les murs de l'abside, qui sont percés de passages étroits communiquant avec les absidioles des églises latérales. L'abside, demi-circulaire à l'intérieur, a ses sept pans décorés à l'extérieur de niches. En bas, une baie trilobée avec deux pilastres l'éclairait primitivement. Elle a été murée, comme celle de la grande abside de l'église méridionale.

La superstructure est cachée en partie par les toitures de plomb. Les grands arcs qui soutiennent la coupole occidentale ne sont pas visibles, non plus que la base quadrangulaire sur laquelle repose son tambour (fig. 97).

Cette coupole a la même structure que les deux coupoles de l'église méridionale. A l'est, au contraire, les toitures sont plus dégagées. La base du tambour de la coupole orientale, l'arc qui la soutient à l'est, font saillie

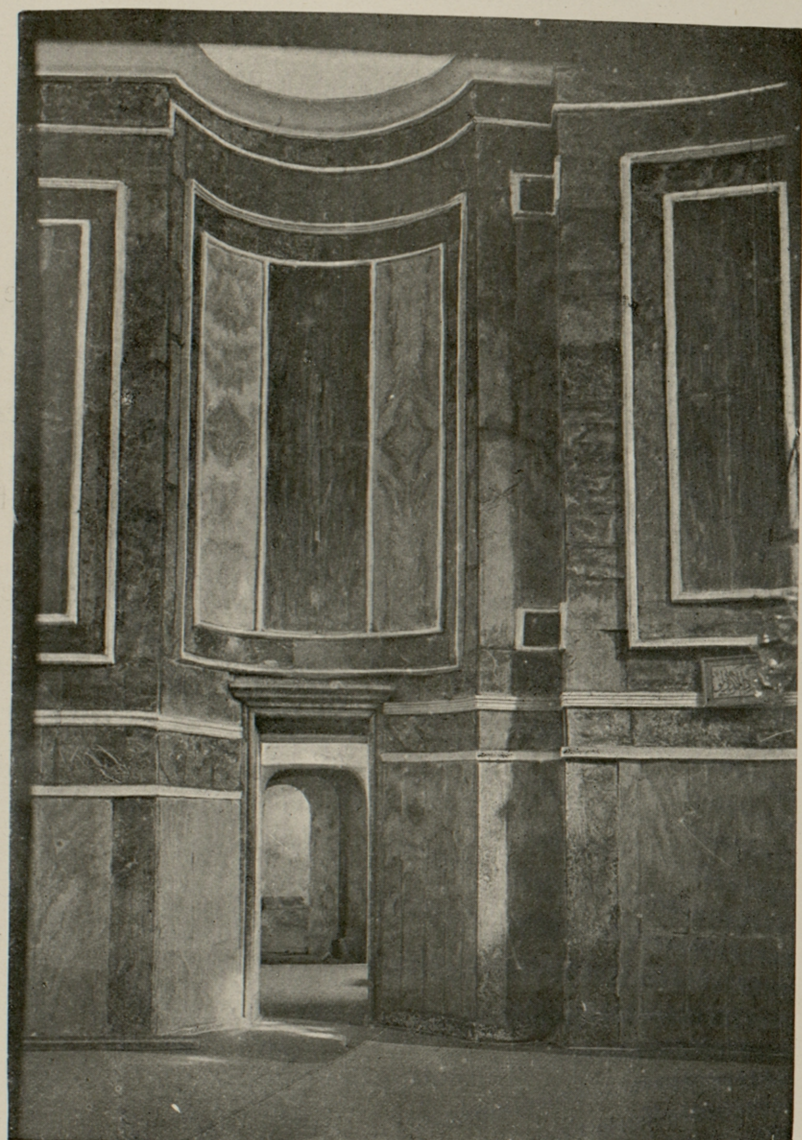


Fig. 100. — Revêtement en marbre de l'abside.

sur les toits. Le tambour polygonal n'a pas ici les pilastres plats de la coupole occidentale, mais des demi-colonnes entre lesquelles s'ouvrent les fenêtres à arc en plein cintre.

Le typicon signale dans l'héròon, où se trouvaient les tombeaux impé-

riaux, un sanctuaire (βῆμα), une conque (μύαξ); l'abside de la chapelle devait donc être occupée par un autel. L'intérieur était décoré d'images saintes et de scènes religieuses : icones du Christ, de l'Incorporel, Crucifixion, Ensevelissement, Jésus apparaissant aux femmes, Anastasis[1].

C. — *L'église septentrionale.*

Située sur le côté nord de la chapelle funéraire avec laquelle elle communique, cette église présente une disposition analogue à celle de l'église méridionale : une coupole centrale, soutenue par quatre voûtes en berceau et par quatre colonnes. Elle se termine aussi à l'est par trois absides, mais à l'ouest un seul narthex la précède.

Ce narthex, recouvert de voûtes d'arête, communique avec la nef par trois portes en partie murées ; celle du côté nord est aujourd'hui complètement condamnée. Ces remaniements sont dus aux Turcs, qui ont transformé ce vestibule en un réduit malpropre. Au-dessus de ce narthex s'étend une tribune voûtée en arête, qui s'ouvre sur la nef de l'église septentrionale, comme sur celle de la chapelle et de l'église méridionale (fig. 99). Dans la nef on retrouve le plan classique en forme de croix, dessiné par les quatre voûtes en berceau, qui flanquent la coupole centrale. Celle-ci repose aujourd'hui sur quatre piliers. Carrés du côté oriental, octogonaux du côté occidental, ils ne datent pas de la construction primitive. Pierre Gylles a vu, au seizième siècle, des colonnes de marbre[2]. Derrière ces piliers, les coins de la nef sont voûtés en calotte. Une double corniche court le long des murs à la hauteur des chapiteaux des piliers et plus haut à la naissance des grands arcs, comme dans l'église méridionale. La coupole à pendentifs et à tambour, à la base

1. Cf. Dmitrievskij, *op. cit.*, pp. 678, 680, 681.
2. Cf. P. Gylles, *De Topographia Constantinopoleos*, VI, 2, Lyon, 1561, pp. 195-196.

de laquelle une corniche fait saillie, a son intrados entièrement lisse et percé de huit fenêtres à arc en plein cintre. Les absides, recouvertes de voûtes en



FIG. 101. — Porte de l'exonarthex.

berceau, communiquent par des passages voûtés avec la grande abside, dont les murs latéraux sont creusés de niches. Une voûte en berceau précède la conque de cette abside.

A l'extérieur, les lignes de la construction sont nettement dessinées.

Au-dessus des toitures basses de la nef et des absidioles, s'élèvent les bras de la croix, terminés sur les façades par des pignons cintrés. La coupole centrale, qui repose sur une basepolygonale, a son tambour circulaire entièrement lisse. Aucune arcature, aucun pilastre ne le décore, mais il se termine, comme sur les autres coupoles, par une corniche horizontale (fig. 97).

Sur la façade orientale l'architecte a combiné ingénieusement, comme sur les autres absides, le jeu savant des ombres et des lumières. Deux étages de niches sont creusées dans les cinq pans de la grande abside. Une grande baie trilobée à deux pilastres, en partie murée aujourd'hui, l'éclairait. Les absidioles sont d'un style plus simple. Elles ont seulement trois faces et leur fenêtre unique est surmontée d'un arc en plein cintre (fig. 98).

Sur la façade nord les fenêtres anciennes sont conservées, mais la décoration primitive a presque complètement disparu. Sous le pignon cintré subsiste cependant un arc à double saillie[1]. Une porte à arc en plein cintre, fermée aujourd'hui par des vantaux en bois, donne ici accès à la nef, où l'on descend par six marches. Cette porte est ancienne, comme l'indique l'arc de briques qui la surmonte. Entre deux contreforts de pied-droit, qui montent sur cette façade, on aperçoit un autre arc en briques, qui semble indiquer la présence d'une ancienne porte. Sur les deux contreforts qui la flanquent, deux consoles (l'une est détruite), décorées de trois cannelures, soutenaient sans doute un auvent[2].

L'église septentrionale communique aujourd'hui avec l'extérieur par une seule porte, percée au milieu de la façade nord. Le narthex, qui la, précède à l'ouest, est aujourd'hui fermé. La façade du monument a, de ce côté, subi d'importantes mutilations. Elle se termine en haut par un mur à

1. Les trois fenêtres percées sous cet arc se retrouvent sous le pignon occidental, où elles sont murées à mi-hauteur ; sous le pignon méridional qui est soudé à la chapelle funéraire, ce sont de fausses fenêtres.

2. Cf. la porte avec deux consoles semblables de Djumanün-Djami à Adalia ; H. Rott, *Kleinasiatische Denkmäler*, Leipzig, 1908, p. 41, fig. 17.

pignon qui cache la superstructure de l'église. Ce mur doit être de construction turque, comme celui qui surmonte la façade de l'église méridionale. On remarque, en effet, des restes d'arcs en saillie, sous lesquels s'ouvraient les fenêtres éclairant la galerie au-dessus du narthex. Ainsi, une série d'intrados devait décorer l'ancienne façade. Celle-ci est en retrait sur la façade de l'église

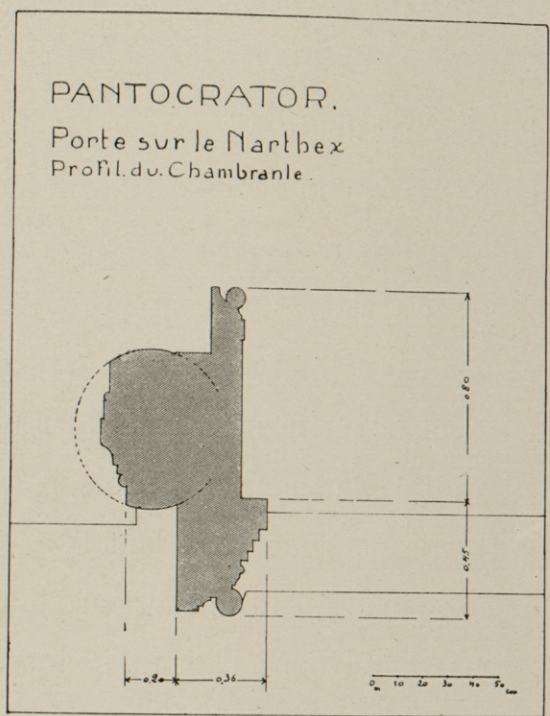


FIG. 102. — Chambranle de la porte de l'exonarthex.

sud et la série d'arcades, qui ornent le mur de cette dernière, s'interrompt brusquement. Avait-on primitivement un exonarthex qui aurait été détruit? Les décombres qui couvrent le sol indiquent qu'il existait ici une construction attenante à l'église nord et communiquant avec l'exonarthex de l'église méridionale. Une arcade murée, encadrée par des arrachements de murs, indique encore l'ancien accès. D'autre part, les arcs décoratifs, qui subsistent en haut du mur de la façade, autorisent à supposer que cette construction ne montait pas jusqu'en haut de la façade. Celle-ci devait être dégagée dans sa partie supérieure, qui se terminait par des extrados. La construction ne faisait donc pas corps avec la tribune, mais seulement avec le narthex.

Ce narthex est éclairé aujourd'hui par des baies à arcs en plein cintre, au-dessus desquelles s'aperçoivent ici et là des restes d'arcs en saillie. L'une de ces baies était certainement une porte, qui a été murée grossièrement avec des moellons. Ainsi, une porte tout au moins donnait accès de l'extérieur au narthex de l'église nord. La construction, qui précédait ce vestibule et n'avait pas d'étage supérieur, était très probablement un portique.

Le typicon ne signale du reste dans l'église de la Vierge Miséricordieuse, construite par Jean Comnène, qu'un seul narthex, décoré d'une icone de la Mère de Dieu et de celle du Prodrome. Il mentionne, en outre, une conque (μύαξ), un synthronos, trois absides, une coupole (τροῦλλος), quatre voûtes (φουρνικά), ce qui correspond à la structure actuelle de l'église septentrionale. De plus, le narthex, aujourd'hui fermé, avait une porte décorée d'une icone du Christ, et devant ce narthex, le typicon signale une εἰσοδοέξοδος, qui désigne probablement le portique précédant l'église. Enfin le typicon révèle l'existence de deux phiales, qui ont aujourd'hui disparu[1]. Ces font taines se dressaient sans doute dans l'atrium entouré de portiques, qui s'étendait devant le monument.

Ainsi, cette triple église a souffert de restaurations et de mutilations importantes à l'époque turque. Un minaret cylindrique a été construit à l'angle sud-ouest, par lequel on a accès aujourd'hui aux toitures. Les murs extérieurs ont été recouverts d'enduits, qui cachent en partie le parement. Ce badigeon jaunâtre étant tombé par endroits, nous avons pu faire les constatations suivantes. Sur la grande abside de l'église sud, sur l'abside de la chapelle et sur l'absidiole sud de l'église nord, on voyait en 1912 un rang de briques alternant avec une couche de mortier. Sur le mur nord de la même église, on apercevait le même appareil, mais aussi plusieurs lits de briques

1. Cf. Dmitrievskij, *op. cit.*, pp. 677-678.

alternant avec une assise de pierres. Ce dernier parement se voyait aussi sur les murs de l'appendice au sud de la mosquée et de même sur la façade ouest de l'église méridionale. Ici le parement était mieux conservé. Les assises de pierres de taille alternent avec plusieurs rangs de briques et de mortier.

A l'intérieur, les scènes religieuses qui décoraient les parois, les voûtes et les coupoles sont invisibles ou ont été détruites. Les marbres et les sculptures ont été un peu plus épargnés.



Fig. 103. — Fragments de corniche.

Des marbres polychromes recouvraient anciennement tout le sol de l'édifice. Ils n'ont été conservés et ne sont visibles qu'en certains endroits, notamment dans les deux narthex de l'église méridionale, où de grandes dalles en marbre blanc sont entourées de minces plaques de porphyre rouge ; un pavement analogue se voyait dans l'abside sud de l'église septentrionale [1]. La grande abside de l'église méridionale a conservé son ancien revêtement de marbre, composé de plaques rouges, vertes ou blanches. Les panneaux rectangulaires sont encadrés de plaques minces serties par une baguette lisse ou moulurée. Des panneaux plus minces épousent la courbe demi-circulaire des niches latérales, et de petites portes à chambranles de marbre donnent accès aux absidioles (fig. 100).

Dans les deux narthex de l'église méridionale, les marbres polychromes

1. Cf. Salzenberg, *op. cit.*, pl. XXXVI, fig. 2-4.

produisent aussi une harmonie de tons remarquable. Le marbre rouge alterne avec le marbre vert sur les chambranles des portes, sculptés d'un tore très saillant et de listels. Ces portes sont surmontées d'un linteau proéminent, généralement lisse. Sur la grande porte centrale, qui fait communiquer les deux narthex, la moulure concave du linteau était ornée au milieu d'un cartouche mutilé (fig. 101-102).

Les pilastres en marbre blanc, qui soutiennent les arcades dans la tribune de l'église méridionale, et les pilastres des absides ne portent aucun



Fig. 104. — Fragment d'archivolte.

ornement sculpté. Les chapiteaux en forme de trapèze reposent sur de minces pilastres dont les quatre faces sont entièrement lisses.

Dans l'absidiole nord de l'église septentrionale, quelques fragments de sculptures jonchent le sol. Plusieurs proviennent sans doute de la corniche, qui fait le tour de la nef, et sont décorés d'une série de feuilles droites. Une feuille à trois lobes alterne généralement avec une feuille plus petite à cinq ou six lobes (fig. 103). Parmi ces fragments se trouvait un débris d'archivolte provenant soit d'un ancien ambon, soit d'un ciborium. Au centre est sculptée une croix ; dans les écoinçons un cabochon, orné d'une tresse s'entrecroisant, se détache sur le fond recouvert d'un souple réseau de feuillage. Sur les bords on retrouve, comme sur les fragments de corniche, une feuille à trois

lobes alternant avec une feuille plus petite[1] (fig. 104). Toutes ces sculptures doivent être contemporaines de la construction de l'édifice.

Il n'en est pas de même d'un autre monument conservé dans l'église



Fig. 105. — Chaire musulmane.

méridionale et qui semble bien être postérieur au douzième siècle. Il est adossé au mur de la grande abside et a été transformé en chaire musulmane. Il est formé d'un assemblage de morceaux byzantins et turcs. L'escalier

1. Cette alternance de feuilles droites se rencontre aussi sur la corniche de l'ambon ou ciborium de Nérès en Macédoine. Celui-ci serait contemporain de la construction de l'église, qui date du milieu du douzième siècle ; cf. Kondakov, *Makedonija*, Pétersbourg, 1909, p. 176, fig. 113.

donnant accès à la chaire a deux rampes en plaques de marbre provenant de l'ancien revêtement. La chaire repose sur une arcade en ogive ; les plaques, qui servent de parapets, ont été sciées et maladroitement dressées entre les colonnettes. Les ornements qui les recouvrent, les vases notamment, dénotent un travail turc. Le toit conique, qui surmonte le baldaquin, a été également ajouté par les Musulmans, qui ont utilisé un ancien ambon ou un ancien ciborium. Byzantines sont les colonnettes, mais elles ne proviennent pas toutes du même monument. Deux d'entre elles sont nouées et supportent des chapiteaux ornés de feuilles et de fleurons, et surmontés d'une petite imposte. Les deux autres sont à facettes planes ; l'une a un chapiteau décoré de feuilles ; l'autre un tailloir sans ornement (fig. 105).

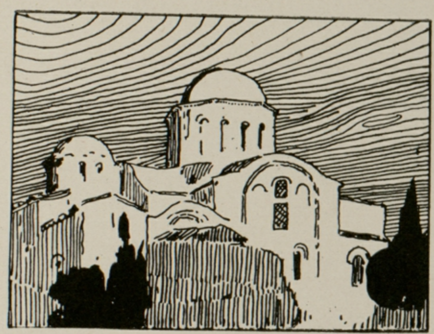
Les quatre arcades portaient chacune trois croix dont les bras ont été mutilés. Au milieu la croix est renfermée dans un cercle ; dans les écoinçons elle repose sur un globe. Deux bandes sculptées de rinceaux souples et de feuilles déchiquetées, d'un contour sec, décorent l'archivolte et le bord supérieur. Ce monument présente certaines analogies avec l'ambon ou ciborium qui, à Sainte-Sophie d'Ochrida, a été transformé aussi en member, et où l'on retrouve les colonnettes nouées, les rinceaux plats découpés en réserve[1]. Il semble bien dater, comme celui du Pantocrator, du début du quatorzième siècle.

Ainsi, par son ornementation, par ses vastes proportions, ce monument l'emporte sur les autres églises à croix grecque. Le double narthex, vestibule vraiment impérial, qui précède l'église méridionale, les vastes tribunes, éclairées par une coupole, l'élévation et l'ampleur des nefs, les dômes majestueux distinguent ce monument des édifices du même type. Il s'en diffé-

1. Cf. Kondakov, *op. cit.*, p. 231 s., pl. II ; Miljukov (*Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopolјé*, t. IV, 1899, p. 89 s., pl. XXVII). Le motif des deux colonnettes nouées se rencontre aussi au début du quatorzième siècle à Studenitsa ; cf. Pokryčkin, *Pravoslavnaja tserkovnaja architektura XII-XVIII stol. v nynječnem Serbskom korolevstvjé*, Pétersbourg, 1906, pl. LV.

rencie aussi par d'autres particularités : les pignons cintrés, recouvrant les bras de la croix, et surtout les absides à cinq ou sept pans, percées de hautes baies trilobées et creusées de longues niches.

Ce majestueux édifice, qui se dresse dans un site admirable, reste donc le représentant le plus caractéristique du plan à croix grecque et le type le mieux conservé de l'église conventuelle du douzième siècle. La chapelle funéraire, qui abrita les restes des Comnènes et des Paléologues, évoque, elle aussi, tout un passé, qui ne fut ni sans gloire ni sans grandeur.



XII

ÉGLISE DE LA VIERGE PANACHRANTOS

(FENARI-ISSA-DJAMI)

(PL. XLIX-LII)

XII

ÉGLISE DE LA VIERGE PANACHRANTOS
(FENARI-ISSA-DJAMI)

(PL. XLIX-LII)

Transformée en mosquée dans la seconde moitié du quinzième siècle[1], cette ancienne église est située au cœur du vieux Stamboul, dans le quartier verdoyant et paisible de l'Et-Meïdan, au sud de la mosquée du Conquérant. Elle est bordée à l'ouest et au sud par deux petites rues. Ses autres façades sont cachées par des habitations particulières et par des arbres. Pour apprécier les dimensions de cet édifice relativement vaste, il faut monter sur le minaret que les Turcs ont construit à l'angle sud-ouest. D'ici l'on découvre deux grandes coupoles émergeant au-dessus des toitures de deux églises juxtaposées, qui se terminent chacune par trois absides.

Les deux églises sont précédées d'un narthex commun, qui communique avec une longue galerie s'étendant sur le côté méridional.

1. Cf. PASPATIS, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, pp. 324-325 ; J. DE HAMMER, *Histoire de l'Empire ottomar.* t. XVIII, Paris, 1843, p. 32.

A. — *L'église septentrionale.*

Elle est précédée d'un esonarthex. Sa nef en forme de croix est dominée par une coupole et se termine à l'est par trois absides.



Fig. 106. — Absides de l'église septentrionale.

L'exonarthex voûté en arête communiquait autrefois avec l'esonarthex par des portes murées en partie par les Turcs. Le second vestibule est recouvert de trois voûtes d'arête séparées par deux arcs doubleaux. Une corniche en haut des murs sert de point d'appui à ces arcs. Les deux extrémités sont occupées par une niche. Du côté sud, la niche n'apparaît que dans

la partie supérieure du mur; au-dessous est percé le passage, qui communique avec l'esonarthex de l'église méridionale.

Trois portes donnent accès à la nef, dont les quatre coins sont recouverts de voûtes d'arête. Les grandes voûtes en berceau, qui soutiennent la



Fig. 107. — Absides de l'église méridionale.

coupole et dessinent une croix à bras égaux, reposent aujourd'hui sur deux grands arcs en ogive construits par les Turcs. Les quatres piliers minces ou colonnes ont disparu. Une double corniche fait le tour de la nef à la hauteur des chapiteaux des anciens piliers et plus haut à la naissance des grandes voûtes. Une autre corniche fait saillie à la base de la coupole centrale, qui repose sur quatre pendentifs et sur les quatre voûtes en berceau. Le tambour est percé de six fenêtres à arc en plein cintre. Sur le mur nord de la

nef, on remarque une triple arcade soutenue par deux chapiteaux ; mais les pilastres anciens sont noyés aujourd'hui dans la maçonnerie. Une baie trilobée s'ouvrait donc autrefois de ce côté.

La conque de l'abside est précédée d'une longue voûte en berceau et les murs latéraux du sanctuaire sont percés en bas de passages communiquant avec les absidioles. Celles-ci sont recouvertes de voûtes d'arête et, sur trois de leurs côtés, s'ouvrent des niches. La petite conque, qui les termine à l'est, est précédée d'une voûte en berceau.

A l'extérieur les absides sont à trois pans. Sur les absidioles le pan du milieu est percé d'une fenêtre à arc en plein cintre. La grande abside avait ses trois faces percées d'un arc en partie muré aujourd'hui ; mais les deux pilastres qui le soutiennent sont encore en place (fig. 106).

Sur les toitures les lignes intérieures de la construction sont cachées par des toits recouverts de tuiles, d'où émerge seulement la coupole. Le dôme de cette dernière est recouvert de plomb. Son tambour est cylindrique ; les fenêtres, qui ont des arcs en plein cintre à l'intérieur, ont été en partie murées à l'extérieur, où elles sont rectangulaires. Entre ces fenêtres, des pilastres plats montent le long du fût du tambour, qui se termine par une corniche horizontale.

B. — *L'église méridionale.*

Comme l'église voisine, elle est précédée d'un esonarthex et se termine par trois absides : mais la structure de la nef est toute différente. Quatre piliers robustes soutiennent la coupole centrale, qui est flanquée sur trois côtés de nefs latérales.

De l'exonarthex voûté en arête on pénètre dans l'esonarthex, qui présente une structure irrégulière. Il se divise en deux parties. Du côté nord, il

est recouvert par une voûte d'arête, qui n'est pas ancienne, car elle est construite en plâtre et bois. Du côté sud, une coupole aveugle à quatre pendentifs est flanquée de deux berceaux. Cet esonarthex communique avec la galerie méridionale et avec l'esonarthex de l'église nord, ainsi qu'avec la nef.

Celle-ci ne présente pas la même sveltesse que la nef de l'église voisine. Elle est encombrée par quatre piliers massifs, qui soutiennent la coupole centrale et sont reliés aux murs latéraux de l'abside. Le carré dessiné par ces robustes piliers s'ouvre seulement à l'est sur la grande abside. Sur les trois autres côtés, les grands arcs, qui soutiennent la coupole, sont fermés par un mur droit. Plus bas, quatre arcs, reconstruits en ogive par les Turcs, s'ouvrent sur les nefs latérales. Celles-ci sont peu élevées et recouvertes de voûtes d'arête.

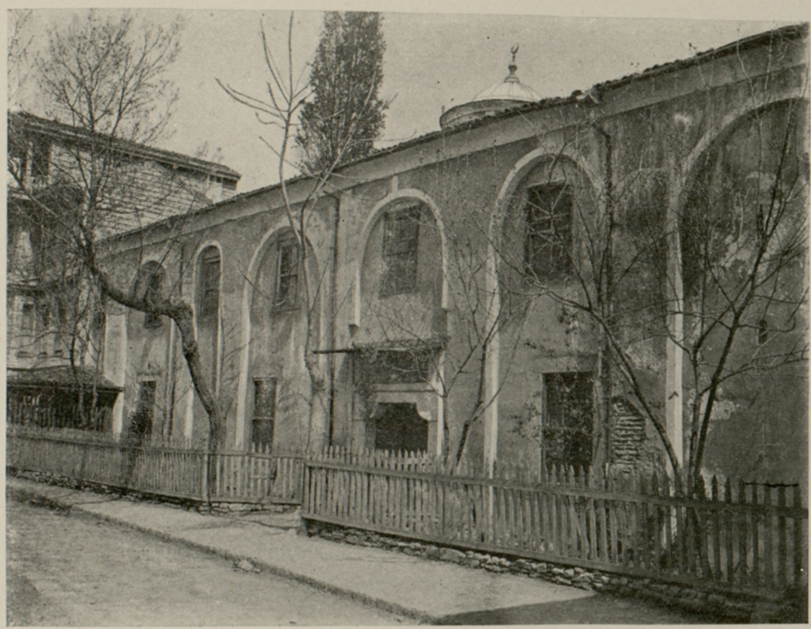


FIG. 108. – Façade occidentale.

Ainsi, la coupole centrale n'est pas dégagée et paraît plus déprimée que celle de l'église septentrionale. Elle présente cependant une structure analogue avec ses pendentifs, sa corniche et son tambour ; mais ce dernier, dont le diamètre est plus vaste, est percé de huit fenêtres à arc en plein cintre.

La conque de l'abside, où se dresse le *mihrab*, est précédée d'une voûte d'arête. Les murs latéraux du sanctuaire sont creusés de niches. Des passages donnent accès aux absidioles, qui communiquent avec l'église septentrionale et la galerie méridionale. On remarque ici une corniche, qui fait le tour des nefs basses. L'autre corniche court en haut des murs de la nef à la naissance des grands arcs. Les absidioles sont de structure différente. Celle du sud est recouverte par une calotte flanquée de deux niches et se termine par une conque. Celle du nord a des niches latérales plus petites et sa conque est précédée d'une voûte en berceau.

A l'extérieur ces absidioles à trois pans étaient percées d'une triple arcade soutenue par des pilastres. Ces baies ont été en partie murées par les Turcs. L'absidiole nord est partiellement cachée par des remblais et par un gros mur construit en moellons. L'absidiole sud est entièrement dégagée. Les deux pilastres reposent ici sur une corniche saillante au-dessous de laquelle les pans sont creusés de petites arcatures ou de niches. La même disposition apparaît sur la grande abside. Les pilastres de la grande arcade, en partie murée lors de la construction du *mihrab*, reposent aussi sur une corniche ; mais les sept pans de l'abside étaient décorés d'une double rangée de niches et d'arcatures, qui ont été en partie murées (fig. 107).

La galerie méridionale est terminée à l'est par un mur droit. A l'intérieur les voûtes d'arête s'appuient sur une corniche. Du côté nord le mur est creusé de petites niches ; du côté sud une série de piliers font saillie. A l'extérieur, cette longue façade est interrompue par une série d'arcs à double saillie.

La façade occidentale est décorée d'arcs semblables, mais à une seule saillie. Elle a subi sans doute des transformations. Une seule porte donne aujourd'hui accès à l'exonarthex de l'église méridionale. Cette entrée basse ne doit pas être ancienne ; elle devait être d'un aspect plus majestueux. L'arc qui la surmonte a été coupé au-dessus de la porte moderne ; ce qui semble

bien indiquer qu'elle était primitivement plus élevée. Une double série de fenêtres rectangulaires ont été maladroitement percées dans cette façade, qui se termine par une ligne horizontale. On peut penser que, comme sur la façade de l'église du Pantocrator[1], des extrados interrompaient la monotonie de ces hauts murs (fig. 108).

Comme sur l'église septentrionale, la superstructure est cachée par de



Fig. 109. — Abside de l'église méridionale.

grands toits recouverts de tuiles, au-dessus desquels émerge la coupole, qui présente une structure tout à fait analogue à celle de l'église voisine : pilastres plats sur le tambour circulaire, lequel se termine par une corniche horizontale ; fenêtres rectangulaires, qui étaient anciennement à arc en plein cintre. Les toitures des absidioles et de la galerie méridionale sont plus basses que celle de l'abside, tandis que sur l'église septentrionale elles ont la même hauteur.

Les deux églises sont recouvertes d'un enduit jaune qui masque l'appareil. Il est tombé en deux places sur la façade ouest de l'église méridionale et sur une des petites absides de l'église septentrionale. En ces deux endroits

1. V. plus haut, p. 191.

on aperçoit un lit de briques alternant avec une couche régulière de mortier.

De l'ancienne décoration il ne subsiste que quelques sculptures ornant les façades orientales des deux monuments.

Sur la grande abside de l'église nord, la triple arcade est soutenue par deux pilastres en marbre blanc. Les chapiteaux ont été mutilés ; mais sur le fût on voit encore, du côté extérieur, une double cannelure se terminant en demi-cercle.

Les absides de l'église méridionale ont conservé une décoration plus riche. Sur l'abside principale, les fûts des deux pilastres sont recouverts de plâtre ; sur les chapiteaux détériorés on distingue une feuille à sept lobes, reliée par une tige avec fleurons (fig. 109). Les chapiteaux des pilastres de l'absidiole sud sont mutilés ; leur base en forme de trapèze est encore décorée d'une croix pattée d'où partent deux branchages, et leur fût très mince, d'une série de feuilles droites superposées, dont les lobes disposés symétriquement s'échappent de la tige comme d'un calice. Ces ornements sont sculptés en très faible relief (fig. 110). Il en est de même de ceux qui décorent les pilastres de l'absidiole nord. Le fût est orné d'une tresse entre deux moulures, à l'extrémité de laquelle apparaît une petite feuille à cinq lobes. Les chapiteaux ont la forme d'un tronc de pyramide à six pans[1], comme ceux de la grande abside. Des feuilles semblables à celles qui ornent ces derniers s'épanouissent aux angles et deux palmettes s'échappent de leurs lobes. Le tailloir ne porte pas d'ornements (fig. 111).

Sur les absides de l'église nord, on lit encore une inscription sur une corniche en marbre, mutilée en plusieurs endroits ; les lettres en métal ont disparu et seuls le tracé en creux et les trous des goujons sont encore visibles. On lit aujourd'hui les vers et les fragments de vers suivants :

1. Ces chapiteaux ont été en partie cachés par les Turcs.

1 . . . . πόθου ✠
μητρὶ[1] θεοῖο νεὼν περικαλλέα Κωνστα . . . . . .
. . . . ον ὄλβιον ἔργον
οὐρανίων φαέων οἰκή[το]ρα καὶ πολιοῦχον
5 τὸν δεῖξον, Πανάχραντε, προαίρεσιν ἀντιμετροῦσα
ναὸς τὸ δῶρον ωμ[2] . . . .

Ainsi il manque le début du premier et du troisième vers et la fin du second et du sixième. L'épithète de Panachrantos indique que l'église était consacrée à la Vierge Immaculée. Au deuxième vers on peut restituer le huitième pied ainsi : Κωντα⟨ντῖνος⟩ qui serait le nom du personnage ayant élevé ce temple magnifique à la Mère de Dieu. On l'a identifié avec l'empereur Constantin X Ducas (1059-1067)[3], ou avec Constantin Lips qui fonda, sous le règne de Léon VI le Sage (886-911), un monastère consacré à la Vierge et situé près de l'église des Saints-Apôtres[4]. Les données topogra-

1. Ligature du μ et de l'η.

2. Cette inscription a été publiée avec des erreurs de lecture par l'auteur de la Κωνσταντινιὰς παλαιά τε καὶ νεωτέρα, Constantinople, 1844, p. 105, et par Paspatis, *op. cit.*, p. 323. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 72, a lu au vers 1 : ἐκ πόθου ; au vers 5 : δέξον. La fin de l'inscription n'est pas conservée. La restitution des deux dernières lettres, que donne Mordtmann, est douteuse.

3. Cf. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicàa und ihre Mosaïken*, Strasbourg, 1903, p. 137, n. 3.

4. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 266 ; Léon Grammairien, éd. Bonn, p. 280. Il existait à Constantinople une autre église consacrée à la Vierge Panachrantos. Elle était située dans un quartier tout différent, non loin de Sainte-Sophie (cf. *Itinéraires russes en Orient*, traduits par Mme B. de Khitrowo, Genève, 1889, pp. 119, 202). L'une de ces églises, mais on ignore laquelle, existait au treizième siècle. Pendant l'occupation latine, elle passa aux mains des Latins (cf. Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, Genève, 1877, pp. 129-130 ; t. II, 1878, pp. 131-132 ; Du Cange, *Constantinopolis christiana*, lib. IV, Paris, 1680, p. 93). C'est dans le monastère de la Panachrantos que Jean Vekkos se réfugia lorsqu'il descendit du trône patriarcal en 1282. (Cf. Nicéphore Grégoras, *Hist.*, VI, 1, éd. Bonn, t. I, p. 160 ; G. Pachymère, *De Michaele Palaeologo*, VI, 13, éd. Bonn, t. I, p. 445). C'est probablement le monastère situé près de Sainte-Sophie qui est désigné ici. Le patriarcat, on le sait, était attenant à la Grande Église. La situation de l'autre monastère n'est pas connue avec exactitude. On sait seulement que le couvent fondé par Constantin Lips se trouvait dans le quartier dit Μερδοσαγάρη et près de l'église des Saints-Apôtres (cf. Cedrenus, Léon Grammairien, *loc. cit.*). Comme Fenari-Issa-Djami n'est pas éloignée de la mosquée de Fatih, qui a été construite sur l'emplacement de l'église des Saints-Apôtres, on en a conclu que la mosquée actuelle est l'église de Constantin Lips (cf. Mordtmann, *op. cit.*, pp. 71-72). Le quartier où s'élevait cette dernière était un lieu tranquille (cf. *Vita S. Nicolai Studitae*, citée dans Du Cange, *Constantinopolis*

phiques feraient penser que Fenari-Issa-Djami est l'église érigée par ce dernier personnage.

Cependant la caractéristique architecturale de l'église septentrionale

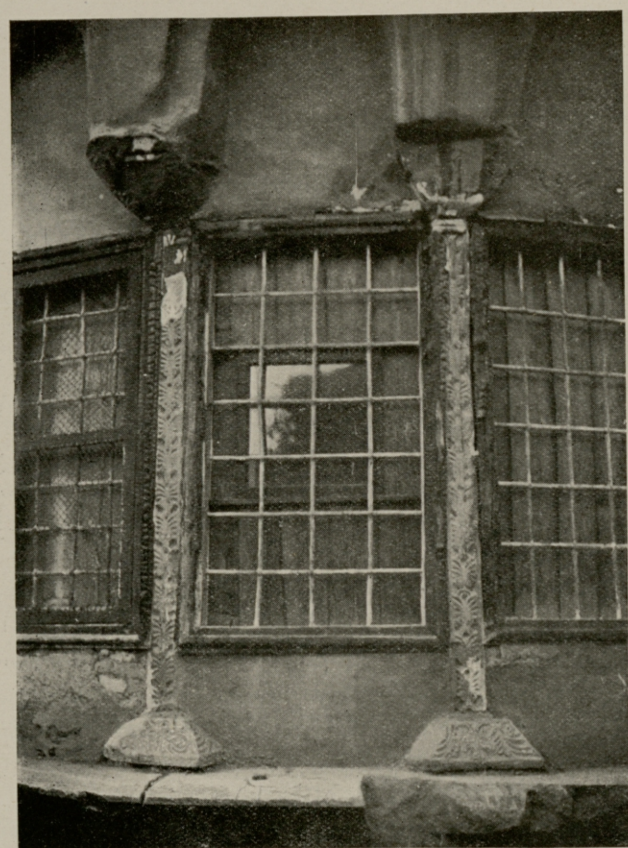


Fig. 110. — Absidiole de l'église méridionale.

sur laquelle se trouve l'inscription, n'autorise pas une pareille identification. Elle rappelle beaucoup Eski-Imaret-Djami par ses proportions, par la tendance à allonger le corps de l'église, par la structure intérieure des absidioles et

christiana, lib. IV, Paris, 1680, p. 93). Elle est mentionnée par Phrantzès, avec le monastère de Kyra Martha (cf. G. Phrantzès, II, 5, éd. Bonn, p. 141). La cour s'y rendait à la fête de la Nativité de la Vierge (cf. Codinus, *De Officiis* XV, éd. Bonn, p. 80). Le pèlerin Zosime la signale sans doute au quinzième siècle sous le nom de « couvent de femmes Lipessi » (cf. *Itinéraires russes*, p. 205). Elle pouvait être un des monastères mentionnés par un autre pèlerin russe au sud des Saints-Apôtres (*ibid.*, p. 234).

par l'allongement du berceau de l'abside. Elle daterait par conséquent de la fin du onzième siècle.

Mais à quelle époque a été construite l'église méridionale? Les absides sont décorées d'arcades, de niches creuses et de baies trilobées soutenues par d'élégants pilastres sculptés. Ce type d'abside se rencontre déjà au douzième siècle à l'église du Pantocrator, mais ici les pilastres sont lisses[1]. Ceux de Fenari-Issa-Djami doivent être rapprochés de ceux de la chapelle

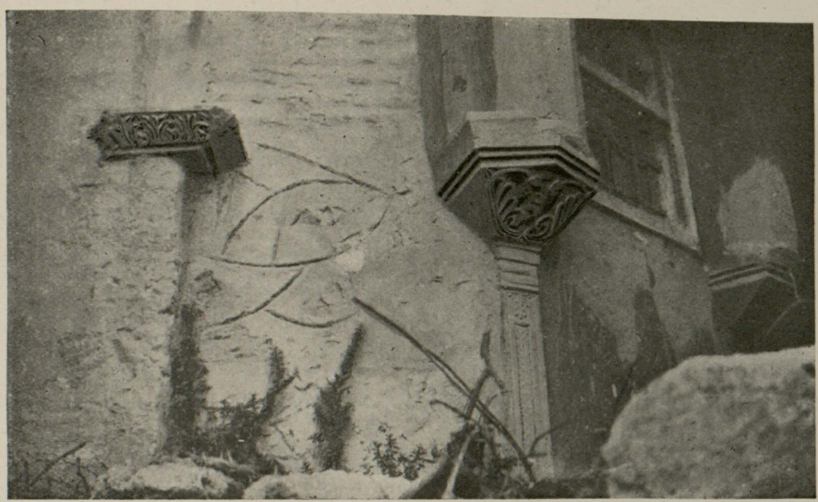


Fig. 111. — Absidiole de l'église méridionale.

funéraire de l'église de la Vierge Pammacaristos (Fétiyé-Djami) qui date, nous le verrons, du début du quatorzième siècle[2].

Dans le plan de l'église méridionale on remarque en plusieurs endroits de la dissymétrie. Les absidioles n'ont pas la même structure à l'intérieur. Celle du nord a été un peu reportée vers l'est pour ménager un passage entre les deux monuments. Dans l'esonarthex de l'église septentrionale un passage a été percé dans le mur pour faire communiquer aussi les deux églises[3]. Ces diverses particularités permettent déjà de supposer

1. V. plus haut p. 204.
2. V. plus bas.
3. Au-dessus de ce passage subsiste la niche, qui correspond à celle du mur nord de l'esonarthex.

que l'église septentrionale est la plus ancienne. Mais il y en a encore d'autres.

Les bas côtés nord de l'église méridionale sont encombrés par deux gros piliers, dont la présence ne s'explique pas au point de vue architectural. Dans l'esonarthex dont l'extrémité est occupée par un espace carré, la dissymétrie est encore plus choquante. L'architecte a dû utiliser ici, ainsi que dans les bas côtés, les restes d'une construction ancienne attenante à l'église septentrionale. Ainsi l'église méridionale serait plus récente.

Le plan de cette dernière présente aussi certaines analogies avec celui d'une église dont la date est certaine. A l'église de la Vierge Pammacaristos, à la fin du treizième siècle, des nefs basses entourent aussi la coupole. L'arc oriental seul s'ouvre sur la grande abside ; sur les autres côtés les arcs qui soutiennent la coupole sont fermés par des murs droits[1]. Enfin de longues galeries entourent le corps de l'église.

A Kahrjé-Djami, l'ancienne église de Chora, reconstruite au début du douzième siècle par Marie Ducas, la belle-mère d'Alexis Ier Comnène, la coupole repose sur quatre piliers massifs, réunis aux murs de l'abside et sur quatre arcs, qui sont aussi fermés sur trois côtés par des murs droits[2]. Seul l'arc oriental s'ouvre sur la grande abside, comme à Fenari-Issa. La grande abside est de même décorée à l'extérieur d'arcatures et de niches et est éclairée par une baie trilobée avec deux pilastres. Sur le côté méridional de l'église s'étend, comme à Fenari-Issa, une longue galerie communiquant avec l'exonarthex[3].

1. V. plus loin.

2. La coupole de Fenari-Issa diffère cependant de celle de la Vierge Pammacaristos et aussi de celle de Kahrjé-Djami par l'absence d'arcatures sur le tambour. La coupole de l'église méridionale a dû être construite, par raison de symétrie, sur le modèle de la coupole de l'église septentrionale. Les pilastres plats décorant le tambour se rencontrent au début du douzième siècle à l'église du Pantocrator (V. plus haut, p. 190).

3. A Kahrjé-Djami l'appareil est homogène sur les trois façades nord, sud et ouest. Il est formé de quatre rangs de moellons alternant avec quatre lits de briques ; ce qui prouve que ces trois façades sont contemporaines. Elles datent

Ainsi l'église, méridionale présente beaucoup d'analogies avec plusieurs édifices, qui s'échelonnent du douzième au quatorzième siècle. Elle est très probablement postérieure à l'église septentrionale consacrée à la Vierge Immaculée. Si celle-ci date de la fin du onzième siècle, le second sanctuaire a été édifié soit à la fin du douzième siècle, soit dans la seconde moitié du treizième siècle. A cette époque les architectes semblent avoir recherché des formes nouvelles. Ils eurent le souci de ne pas répéter dans le même édifice, comme ils l'avaient fait à l'église du Pantocrator, le type de l'église à croix grecque. Aussi Fenari-Issa-Djami est-elle caractéristique d'une tendance, qui allait trouver sa dernière expression dans le monument suivant.

de la restauration due à Théodore Métochite au début du quatorzième siècle. Sur la grande abside, l'appareil formé de briques et de moellons n'est pas régulier. Cette abside n'est pas contemporaine des autres façades. Elle a dû être reconstruite entièrement au début du douzième siècle au moment où la belle-mère d'Alexis Comnène refit l'église. On a prétendu que les murs de la nef jusqu'à la coupole dateraient du septième siècle (cf. Schmitt, *Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopoljé*, t. XI, 1906, pp. 102, 112; Rüdell, *Die Kahrie-Dschamisi in Constantinopel*, Berlin, 1908, p. 24). La coupole, sauf la partie supérieure restaurée par les Turcs, et l'abside sont en tout cas dues à Marie Ducas. Les petites absides à trois pans, dont l'appareil diffère de celui de la grande abside et des façades paraissent seules appartenir au monument ancien du sixième ou du septième siècle. Et encore l'une de ces absidioles, dont la coupole est montée sur tambour, a-t-elle été restaurée. Dans sa partie centrale, l'église conserve les dispositions essentielles de l'époque des Comnènes (cf. Ch. Diehl, *Études byzantines*, Paris, 1905, pp. 394, 395).



XIII

ÉGLISE DE LA VIERGE PAMMACARISTOS

(FÉTIYÉ-DJAMI)

(PL. LIII-LVII)

XIII

ÉGLISE DE LA VIERGE PAMMACARISTOS
(FÉTIYÉ-DJAMI)

(PL. LIII-LVII)

Au-dessus du vallon du Fanar s'étend une haute terrasse d'où l'on domine le quartier grec et la Corne-d'Or. Sur cette terrasse, terminée à l'est par un mur à pic, se dresse un des plus gracieux monuments de la période byzantine[1]. Les constructions parasitaires élevées par les Turcs, le minaret polygonal à facettes planes, qui s'élève à l'angle sud-ouest de l'édifice, lui enlèvent cependant en partie son cachet ancien.

L'église est entièrement dégagée de tous côtés et les vastes espaces, qui l'entourent, font penser qu'elle était autrefois entourée d'un ensemble de constructions qui ont été détruites (fig. 112).

Dans sa lettre écrite à Constantinople le 7 mars 1578 et arrivée à Tubingue le 23 avril de la même année, Gerlach donnait à Martin Crusius les renseignements les plus intéressants sur ce monument[2]. C'était un monastère

1. Sur la citerne qui s'étend sous cette terrasse voir Forchheimer et Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel* (*Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893, pp. 74-75).

2. Cf. M. Crusius, *Turcograeciae libri octo*, Basileae (sans date), pp. 189-190.

consacré à la Vierge Bienheureuse (**μονὴ τῆς Παμμακαρίστου**). Dans l'église, qui contenait beaucoup de reliques, resplendissaient les images du Christ, de Marie, des douze Apôtres, des Prophètes, des Docteurs de l'Église, et des scènes bibliques. Le monastère avait à cette époque la forme d'un carré entouré de murs. Le pourtour de la cour, plantée de cyprès et de figuiers, était occupé par les cellules et les dépendances. Gerlach a vu aussi dans



Fig. 112. — Vue extérieure.

l'église les portraits du fondateur et de son épouse, avec les noms et titres suivants :

Μιχαὴλ Δούκας Γλαβᾶς Ταρχανειώτης[1] ὁ πρωτοστράτωρ καὶ κτήτωρ — Μαρία Δούκαινα Κομνηνὴ Παλαιολογίνα Βράναινα[2] ἡ πρωτοστρατόρισσα καὶ κτητόρισσα.

Michel Glavas Tarchaniote occupait sous Andronic II Paléologue la haute fonction de protostrator[3]. En 1306, il accompagna Michel, le fils d'An-

1. Gerlach avait mal lu Τραχανιώτης; voir les noms et qualités du fondateur reproduits d'après un manuscrit de la Bibliothèque Vaticane dans Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, t. II, Athènes, 1905, p. 236.

2. Gerlach avait mal lu Βλάκενα; la bonne leçon est donnée par un vers de Manuel Philès ; cf. Sideridis (Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος, t. XXIX, 1907, pp. 267-268).

3. Cf. Nicéphore Grégoras, *Historia*, X, 4, éd. Bonn, t. I, p. 484. Ne pas confondre ce personnage avec Michel Tarchaniote, protovestiaire (cf. Sideridis, *loc. cit.*, pp. 265-266).

dronic II, dans une expédition contre les Bulgares[1]. Il avait construit, avant cette date, un monastère consacré à la Vierge Pammacaristos, et avait placé à sa tête comme higoumène un moine du nom de Cosmas[2]. Or ce moine n'était autre que le futur Jean XII, qui monta sur le trône patriarcal en janvier 1294[3]. Le monastère fut donc construit avant cette date.

La mosquée actuelle se compose de deux édifices juxtaposés : l'église principale construite par Michel Glavas en même temps que le monastère à



FIG. 113. — Spécimen de l'inscription de la chapelle funéraire.

la fin du treizième siècle, et une chapelle accolée au flanc sud de l'église et construite postérieurement. Sur le mur extérieur de cette chapelle, une corniche en marbre porte une inscription, qui n'est autre qu'une épigramme de Manuel Philès[4]. On lit aujourd'hui les vers suivants :

1 ⟨Τὰ⟩ς γὰρ ἐπὶ γῆς ἐδδελύξω παστάδας,
ἐν εὐτελεῖ τρίβωνι φυγὼν τὸν βίον,
καὶ πρὸς νοητοὺς ἀντετάξω σατράπας,
στεῤῥὰν μετενδὺς ἐκ θ(εο)ῦ πανтευχίαν.

1. Cf. G. PACHYMÈRE, *De Andronico Palaeologo*, V, 28, éd. Bonn, t. II, p. 445; MANUEL PHILÈS, *Carmina*, éd. Miller, t. II, Paris, 1857, p. 240 s.

2. Cf. G. PACHYMÈRE, *De Andronico Palaeologo*, II, 27, éd. Bonn, t. II, pp. 182-183; cf. SIDERIDIS (Σύλλογος, Ἀρχαιολ. ἐπιτροπή. Παράρτ. τοῦ Κ-Κϐ' τόμου, 1892, p. 26); LAMBROS, *op. cit.*, t. 1, 1904, p. 282.

3. NICÉPHORE CALLISTE, *Enarratio de episcopis. byzantinis* (MIGNE, *P. G.*, t. CXLVII, col. 468).

4. MANUEL PHILES, *op. cit.*, t. 1, 1855, p. 118, v. 10-22.

5 ὡς ὄστρεον δ' οὖν ὀργανῶ σοι τὴν στέγην[1],
ἢ κόχλον ἢ κάλυκα κεντρώδους βάτου,
μάργαρέ μου, πορφύρα, γῆς ἄλλης ῥόδον·
εἰ καὶ τρυγηθὲν ἐκπιέζῃ τοῖς λίθοις,
ὡς καὶ σταλαγμοὺς προξενεῖν μοι δακρύων·
10 αὐτὸς δὲ καὶ ζῶν καὶ θ(εὸ)ν ζῶντα βλέπων,
ὡς νοῦς καθαρὸς τῶν παθῶν τῶν ἐξ ὕλης,
τὸν σὸν πάλιν θάλαμον εὐτρέπιζέ μοι.
ἡ σύζυγος πρὶν ταῦτά σοι Μάρθα γράφει.

Cette inscription, qui a 11 mètres de longueur, est remarquable par la netteté et la fantaisie de ses caractères épigraphiques. Souvent entre les lettres de grande dimension, sont intercalées des lettres plus petites; parfois deux petites lettres sont superposées. Les ligatures sont nombreuses (fig. 113).

La conjonction καὶ est indiquée deux fois par le signe S; ὡς par le signe S barré (vers 9). Le tracé des lettres sculptées en relief est très élégant. Les unes ont des *apices*, les autres une barre transversale. Cette inscription monumentale est en harmonie avec l'édifice pour lequel elle a été sculptée. Elle ne reproduit qu'une partie de l'épigramme de Manuel Philès[2].

D'après l'épigraphe de ces vers, la protostratorissa avait fait construire cette chapelle en l'honneur de son époux, le protostrator Glavas qui mourut après 1306, année où il guerroyait encore. Cette chapelle date donc du commencement du quatorzième siècle.

Ce Michel Tarchaniote, le noble Glavas, comme l'appelle Philès, qui avait pourfendu les ennemis de l'empire et accompli œuvre pie en fondant un monastère, avait donc une femme non moins pieuse que lui[3]. Voulant perpétuer le souvenir de son époux, elle éleva cette chapelle, qu'elle

1. L'édition Miller a ici une variante : ὡς ὄστρεον γοῦν ὀργανῶ σοι τὸν τάφον (cf. *loc. cit.*, v. 14).

2. Cf. *loc. cit.*, pp. 117-118. Le début de l'inscription est mutilé. On distingue sur la corniche des traces de lettres. La corniche devait se continuer sur l'autre paroi de l'édifice. Elle n'est plus visible aujourd'hui, les Turcs ayant construit à cette place un appendice. Il manque aussi le dernier vers. A cet endroit la corniche porte une cassure.

3. Cf. Manuel Philès, *op. cit.*, t. II, pp. 103, 107, 240-241; t. I, pp. 74-76.

dédia au Verbe de Dieu, au Christ, et y fit placer le tombeau de son mari [1]. Par là elle mérita aussi le nom de fondatrice et son portrait, signalé par Gerlach, prit place après sa mort à côté de celui de son époux. A la fin de sa



Fig. 114. — Vue intérieure.

vie, elle prit l'habit monastique et changea son nom de Marie en celui de Marthe [2]. C'est ce nom qui la désigne sur l'inscription où elle évoque le souvenir de celui qui dort maintenant dans son sépulcre de pierre. Après avoir combattu comme un lion, il a revêtu la solide armure de Dieu. Il s'est purifié

1. *Ibid.*, t. I, pp. 115-116. Cette dernière épigramme est signalée sur le ζωστήρ du naos; elle n'est plus visible aujourd'hui. Peut-être est-elle conservée sous le plâtre de la corniche qui fait le tour de la nef.

2. *Ibid.*, t. I, pp. 116, 118.

des passions terrestres et l'épouse toujours fidèle soupire après le moment où elle sera de nouveau réunie à lui.

Le monastère fondé par Glavas était un couvent d'hommes. Cosmas en fut l'higoumène avant 1294[1]. Deux documents ecclésiastiques des années 1397 et 1400 mentionnent Niphon et Théophane, cathigoumènes du monastère de la Vierge Pammacaristos[2]. Mais plus tard il fut transformé en couvent de femmes. Il l'était en 1456, au moment où le patriarcat grec s'y installa[3]. Les nonnes durent alors quitter le monastère. Au moment où Gerlach le visita, en 1578, il était encore occupé par le patriarcat[4], qui y demeura jusqu'en 1586[5]. Le sultan Mourad III enleva ce sanctuaire aux orthodoxes et le convertit en mosquée[6].

A. — *L'église principale.*

Le plan en est assez compliqué. Deux narthex précèdent la nef, qui est flanquée de galeries latérales. Du côté méridional la galerie a été détruite en partie pour faire place à la chapelle funéraire. La nef, dominée par une coupole centrale, est entourée sur trois côtés par des voûtes basses et se terminait à l'est par trois absides aujourd'hui détruites.

L'exonarthex est recouvert par cinq calottes, séparées par des arcs doubleaux. On y pénètre aujourd'hui par deux portes, l'une à l'extrémité méridionale, l'autre au milieu de la façade. A cette dernière correspond celle qui donne accès à l'esonarthex ; une autre porte conduit de l'exonarthex à la galerie méridionale.

1. V. plus haut, p. 229.
2. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata graeca medii aevi*, t. II, Vienne, 1862, pp. 275, 312.
3. Cf. Ducas, *Historia byzantina*, XXIV, éd. Bonn, p. 153; Phrantzès, III, 11, éd. Bonn, p. 307 ; *Historia politica*, éd. Bonn, p. 28.
4. Cf. M. Crusius, *op. cit.*, p. 189.
5. Cf. M. J. Gedeon, Χρονικὰ τοῦ πατριαρχικοῦ οἴκου καὶ τοῦ ναοῦ, Constantinople, 1884, pp. 53, 69.
6. Cf. Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 302 ; J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843, p. 32.

L'esonarthex est voûté en arête et communique avec les galeries latérales et avec la nef. Ces galeries sont recouvertes, comme l'exonarthex, par des calottes séparées par des arcs doubleaux. Du côté nord, la galerie intacte est recouverte à l'extrémité par une petite coupole à tambour sans côtes ni nervures. On remarque quelques irrégularités dans la construction des



Fig. 115. — Coupole et grands arcs.

voûtes et des arcs. Ceux-ci viennent s'appuyer sur des piliers trapus et massifs de forme irrégulière et disgracieuse.

L'aspect intérieur de l'église avec ses voûtes basses produit une impression de lourdeur (fig. 114). La coupole elle-même, qui éclaire la partie centrale de l'église, n'est pas dégagée. Les bas côtés, qui entourent la nef au nord, au sud et à l'ouest, sont voûtés en berceau et aux extrémités en arête. Ils s'ouvrent sur la nef par des arcs peu élevés, qui s'appuient sur de lourds piliers. Le grand arc, qui précède l'abside, est seul ouvert dans toute sa hauteur ; les autres sont fermés par un mur droit percé au nord et au sud par trois fenê-

tres, à l'ouest par une baie. Une corniche fait le tour de la nef à la naissance des grands arcs. La coupole à tambour, à la base de laquelle une autre corniche fait saillie, repose sur les quatre grands arcs et sur quatre pendentifs. Le tambour est partagé en vingt-quatre côtes et percé de douze fenêtres à arc en plein cintre (fig. 115).

A l'est, l'église a été mutilée par les Turcs. On ne retrouve plus trace de la grande abside ni des absidioles. Une construction disgracieuse surmontée d'une coupole a été adossée à l'édifice. C'est ici le lieu de prière où les Musulmans viennent s'agenouiller devant le *mihrab* orienté vers la Mecque. Ainsi, de ce côté, la façade ancienne a disparu. Seule est conservée une petite abside à trois pans, qui termine à l'extérieur la galerie septentrionale (fig. 116).

Au nord, l'église est flanquée d'un mur droit, décoré d'arcs, en saillie sous lesquels s'ouvrent une double série de fenêtres à arc en plein cintre en haut, rectangulaires en bas. La même structure apparaît sur la façade occidentale.

Le toit au-dessus des deux narthex n'est pas recouvert de plomb comme sur le reste de l'édifice, mais de tuiles. De plus, une longue galerie en bois dépasse l'église principale et aboutit au niveau du mur méridional de la chapelle funéraire [1].

On accède à cette galerie par un escalier extérieur en pierres. Ainsi, de ce côté, l'église a été aussi remaniée par les Turcs. Cette longue construction en bois, recouverte de tuiles, éclairée de fenêtres vitrées, servait sans doute d'habitation au clergé musulman. Elle dépare le monument et cache en partie la superstructure. Le mur occidental de la chapelle funéraire a conservé ses arcs à double saillie ; mais, plus loin, les Turcs ont supprimé les trois fenêtres anciennes, qui étaient percées sous le grand arc occidental

1. De ce côté, sous la galerie, se trouve une chambre occupée aujourd'hui par les imams de la mosquée.

soutenant la coupole, et ont ouvert une large baie, qui forme une espèce de loge, d'où l'on a vue sur la nef.

Le dôme de la coupole émerge au-dessus des toitures basses des galeries latérales et des bas côtés. Les grands arcs, qui soutiennent la coupole, sont entièrement dégagés au nord et au sud et dessinent à l'extérieur des extra-



Fig. 116. — Façade orientale.

dos décorés d'arcs à plusieurs saillies[1]. Le tambour repose sur une gaine cubique ; ses douze pans sont percés de fenêtres décorées d'arcatures et de pilastres en demi-colonne, qui soutiennent des arcades formées par une série de briques posées d'angle.

La petite coupole à l'extrémité de la galerie septentrionale présente une structure analogue à celle de la coupole centrale. On retrouve les

1. Ces arcs ont été conservés du côté sud ; sur le côté nord ils sont détruits.

pilastres en demi-colonne, les festons qui échancrent le dôme, mais le tambour n'a que huit pans.

B. — *La chapelle funéraire.*

Précédée d'un narthex, terminée par trois absides, la nef de la chapelle présente la forme d'une croix au milieu de laquelle s'élève la coupole centrale. C'est une véritable petite église. Elle ne communique pas directement avec l'extérieur. On y accède seulement par l'église principale et par un vestibule recouvert par trois voûtes d'arête. L'aspect intérieur est fort élégant et contraste avec la lourdeur du monument voisin.

Les quatre voûtes d'arête, qui contrebutent la coupole centrale, sont très élevées. Elles sont soutenues par des colonnes dont deux, du côté nord, ont disparu et ont été remplacées par un grand arc. Ces colonnes sont reliées aux murs extérieurs et à ceux de l'abside par des arcs très élancés ; derrière, les quatre coins de la nef sont recouverts par des calottes. Deux corniches courent le long des murs. Plus haut, une troisième corniche fait saillie à la base de la coupole à pendentifs. Le tambour est percé de douze fenêtres à arc en plein cintre, et est partagé en douze fuseaux séparés par des côtes arrondies, qui aboutissent à un médaillon central.

Les absides ont subi des restaurations. Elles ont été en partie murées par les Turcs. Des passages font communiquer la grande abside avec les absidioles[1]. On remarque que la voûte d'arête précédant la conque de la grande abside ne s'ouvre pas, comme dans les autres églises du type cruciforme, à la même hauteur que la voûte orientale de la croix. Aussi les toits

1. Le passage faisant communiquer l'absidiole nord avec la grande abside a été aussi muré. L'abside a été transformée en un réduit obscur, qui sert de dépôt de bois.



FIG. 117. — Chapelle funéraire.

de l'abside sont-ils plus bas que ceux de l'église et le bras oriental de la croix est dessiné à l'extérieur par un extrados comme sur les autres côtés.

La décoration extérieure de cette chapelle est remarquable. Sous les toitures en pente des absides on aperçoit une rangée de briques posées d'angle; au-dessous, une ligne de briques en dents de scie est soulignée par une petite corniche. Les absidioles à trois pans ont été remaniées. Sur le côté nord les Turcs ont percé une fenêtre rectangulaire fort disgracieuse. Sur le côté sud, la fenêtre étroite à arc en plein cintre a été presque entièrement murée. La grande abside est mieux conservée. Les cinq pans sont creusés d'une triple rangée d'arcatures et de niches séparées par deux corniches. Les deux pilastres de la baie trilobée, aujourd'hui murée, retiennent aussi l'attention et la captivent par leur élégance et leur sveltesse (fig. 117).

Sur la façade on admire la même combinaison variée des lignes, le même jeu savant des ombres et des lumières. Une double rangée de briques posées d'angle dessinent la ligne droite des toitures et les extrados des voûtes intérieures. Une triple rangée de niches, d'arcatures et de cercles interrompt la monotonie de la paroi. Une corniche en marbre sépare les deux rangées inférieures. Plus haut, quatre consoles décorées de palmettes sont encastrées dans le mur. Les fenêtres à arc en plein cintre ont été remaniées ici et là et transformées en baies rectangulaires.

Les coupoles, qui surmontent la chapelle, ont une structure analogue à celle de l'église. Le tambour repose sur une gaine carrée. Les festons, soulignés par une série de briques posées d'angle, s'appuient sur des pilastres en demi-colonne. Outre la coupole dont le tambour à douze pans repose sur la nef cruciforme, il faut encore signaler deux autres coupoles plus petites dont le tambour est à huit pans. Celles-ci ne sont pas visibles de l'intérieur de la chapelle. Elles éclairent une tribune, qui s'étend au-dessus du narthex et qui forme un ensemble architectural des plus intéressants.

On y accède par un escalier voûté en berceau, qui a été ménagé dans le

mur occidental. On entre par une porte percée dans le mur du narthex et l'on arrive à un palier recouvert par une calotte et éclairé autrefois par une petite fenêtre. La tribune est recouverte par les deux coupoles à seize côtes et à huit fenêtres aujourd'hui murées, et, au milieu, par une voûte d'arête s'ap-

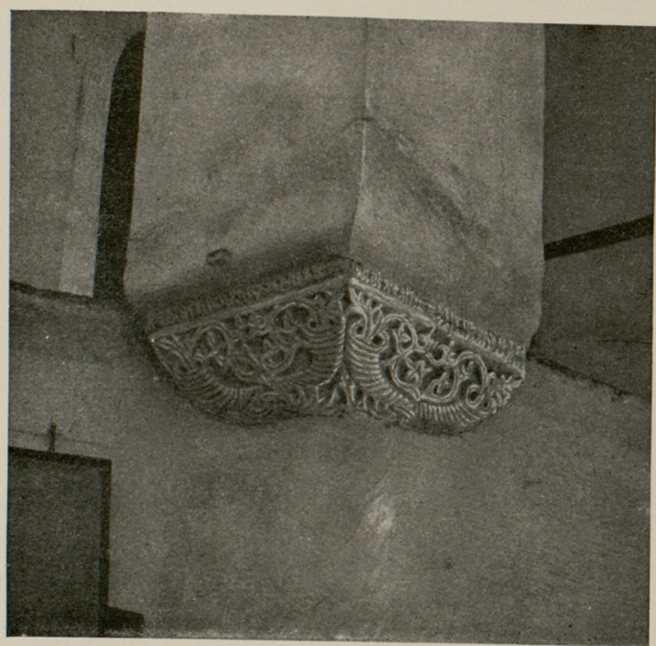


FIG. 118. — Chapiteau de la chapelle funéraire.

puyant sur deux pilastres. La tribune n'est éclairée aujourd'hui que par une fenêtre rectangulaire percée dans le mur méridional.

Elle s'ouvre sur la nef par une baie. C'est là sans doute, dans ce coin intime, que la pieuse Marthe venait se recueillir et prier devant le tombeau de son époux, qui devait être placé en bas dans la nef.

L'édifice était recouvert, en 1912, d'un badigeon épais, qui masquait l'appareil des murs. Sur la façade nord de l'église principale, nous avons remarqué trois lits de briques alternant avec une rangée de moellons. Sur la chapelle funéraire, on distinguait, sous l'enduit, quatre lits de briques alternant avec quatre rangs de moellons.

Dans cette chapelle sont conservés des restes importants de l'ancienne

décoration. Deux colonnes en marbre gris y sont encore en place. Les chapiteaux-imposte de forme cubique sont sculptés d'ornements différents. L'un est à moitié encastré dans le mur que les Turcs ont construit devant l'abside. Il est orné sur chaque face de deux cornes d'abondance d'où s'échappent

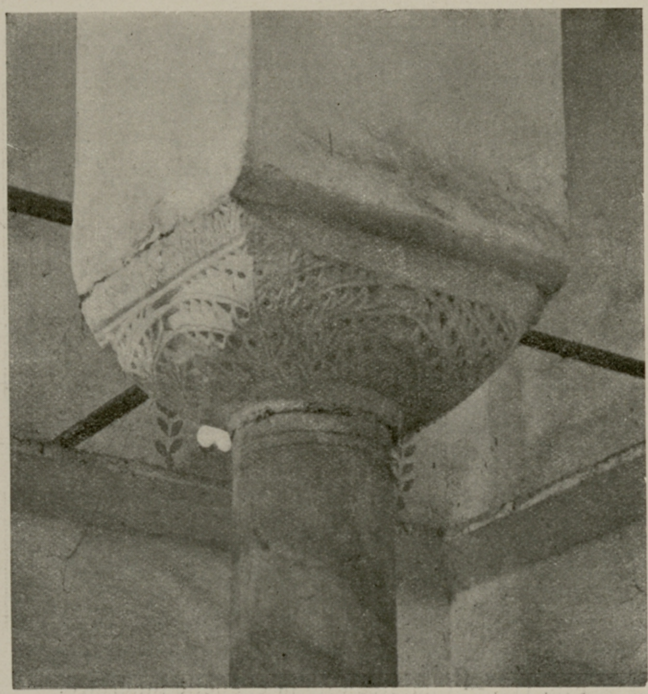


FIG. 119. — Chapiteau de la chapelle funéraire.

des entrelacs fleuronnés; le tailloir carré est couvert de petites feuilles d'acanthe (fig. 118). L'autre est décoré de quatre feuilles d'acanthe dentelées, qui s'épanouissent aux angles et, sur le tailloir, apparaît aussi une série de petites feuilles. Les motifs, assez profondément fouillés, adhèrent encore au fond (fig. 119). Cette technique peut être rapprochée de celle des chapiteaux-imposte de forme cubique de l'église de Saint-André[1], où le tailloir et la face arrondie sont décorés d'ornements de même style.

Ces chapiteaux ne doivent pas dater de la construction de la chapelle;

1. V. plus haut, p. 86.



Fig. 120. — Abside de la chapelle funéraire.

ils ont été remployés, comme plusieurs de ceux qui surmontent les colonnes de la citerne située près de la mosquée[1].

Les pilastres de l'abside, en partie mutilés, ont été sculptés pour le monument. Ils sont aujourd'hui à moitié noyés dans le mur turc qui bouche la triple baie. Les bases en forme de trapèze étaient autrefois recouvertes de sculptures qui ont disparu. Sur les fûts très minces sont sculptées en faible relief une série de petites feuilles droites, à l'intérieur d'un ornement en forme de palme. Les chapiteaux ont la forme d'un tronc de pyramide à six pans[2]. Sur les deux petites faces apparaît une croix pattée, du pied de laquelle partent deux tiges, qui la relient aux feuilles à sept lobes s'épanouissant aux angles. Deux fleurons se courbent entre les bras supérieurs de la croix. Sur les faces latérales apparaissent des rinceaux ; sur le tailloir, une feuille droite à trois lobes alterne avec un fleuron plus petit (fig. 120).

Dans la coupole sont conservées intactes des mosaïques à fond d'or (fig. 121, 122, 123). Au centre, à l'intérieur d'un médaillon, le Christ est représenté en buste entre les sigles accoutumés $\overline{\text{IC}}$ $\overline{\text{XC}}$. Il bénit de la main droite et tient dans la main gauche l'Évangile, orné d'une croix et de pierres précieuses. Sa tête se détache sur un nimbe doré, entouré d'un cercle rouge et barré d'une croix en argent. Son visage aux traits fins, encadré d'une auréole de longs cheveux roussâtres, est empreint d'une bonté et d'une douceur infinies. La couleur sombre de ses vêtements, brun et violet, s'harmonise avec le ton vieil or de la mosaïque. Autour de lui, entre les nervures de la coupole, qui forment comme des rayons partant du médaillon central, sont représentés les douze Prophètes, drapés à l'antique. Ils sont debout, tenant d'une main le rouleau sur lequel est inscrite leur prophétie. Leurs vêtements aux tonalités multicolores égayent le fond d'or de la mosaïque. Les draperies bien

1. Cf. Forchheimer et Strzygowski, *op. cit.*, pp. 74, 238 s.

2. Les deux petites faces du côté de l'église sont cachées par la maçonnerie ; la moitié des pans latéraux est seulement visible.

ajustées dessinent le mouvement du corps. Les attitudes et les types sont très variés. Tous les Prophètes portent le nimbe doré, cerclé de rouge.

Moïse, un jeune homme, le corps légèrement penché en avant, tourne son visage vers le sommet de la coupole, et lève la main droite vers le

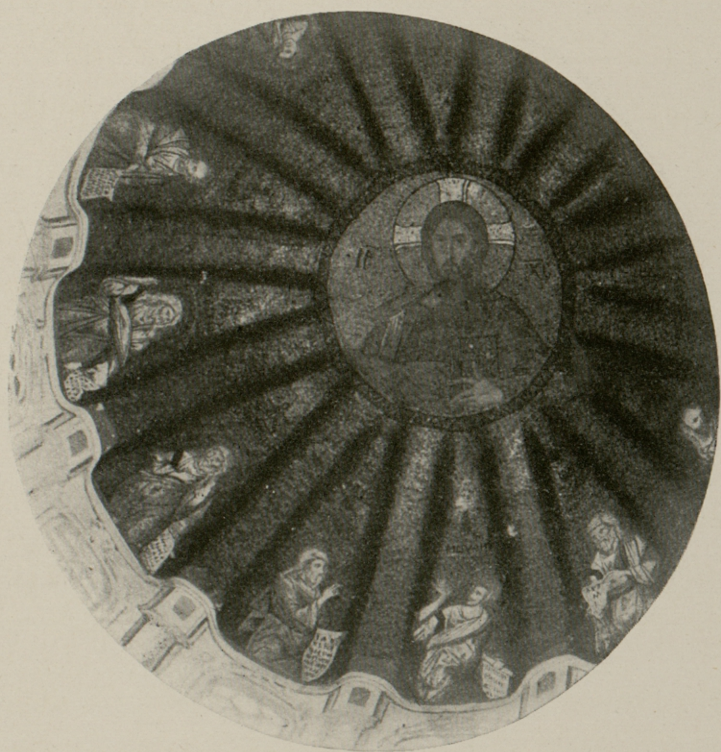


FIG. 121. — Mosaïques de la chapelle funéraire.

Christ. Il tient dans la main gauche un rouleau déployé sur lequel est inscrit le passage suivant : Οὗτος ὁ θ(εὸ)ς τῶν θεῶν καὶ κ(ύριο)ς τῶν κυρίων (Deutéronome, x, 17). — Jérémie, représenté sous la figure d'un vieillard dans une attitude calme, tient des deux mains un rouleau triangulaire[1]. — Sophonie, la tête penchée et tournée à gauche, tient ses bras le long du corps, un corps d'homme dans toute la force de l'âge. Sur le rouleau on peut lire : Ἐπιφανήσεται ἐ[πὶ] πάντους κ(ύριο)ς [2]. — Michée, un vieillard aux traits calmes

1. De l'inscription on n'aperçoit que six lettres ; les quatre premières peuvent se lire αὐτή.

2. Ce passage semble inspiré de Sophonie, II, 11.

bénit de la main droite et de la gauche tient son rouleau appuyé le long du corps. L'inscription dont un seul mot est lisible est tirée de Michée, IV, 1 : [Καὶ ἔσται ἐπ' ἐσχάτων τῶν ἡμερῶν] ἐμφανὲς [τὸ ὄρος τοῦ κυρίου].— Joël porte aussi une barbe et des cheveux blancs et tient devant lui le rouleau déployé avec



FIG. 122.— Mosaïques de la chapelle funéraire.

l'inscription : Θάρσει, γῆ, χαῖρε καὶ εὐφραίνου ὅτι ἐμεγάλυνεν [Κύριος τοῦ ποιῆσαι][1] (Joël, II, 21). — Auprès de lui, le jeune Zacharie, une main repliée sur la poitrine, penche la tête sur l'épaule. Sur le rouleau qu'il tient de la main gauche on lit : Τὸ ὄρος κ(υρίο)υ παντοκράτορος [ὄρος ἅγιον] (Zacharie, VIII, 3). — Abdias, vieillard encore vigoureux, a une attitude énergique et regarde droit devant lui. Il tient une main derrière lui et de l'autre présente son rouleau avec l'inscription : Ἐν τῷ ὄρει Σιὼν ἔσται ἡ σ(ωτη)ρία (Abdias, 17). — Habacuc,

1. Les trois premiers mots sont peu lisibles; les trois derniers n'apparaissent pas sur l'inscription.

la tête penchée sur l'épaule, la main à hauteur de l'oreille, entend le message du Seigneur, comme le dit l'inscription du rouleau qu'il tient de la main gauche : **Εἰσακήκοα, κ(ύρι)ε, τὴν ἀκοήν σου**[1] (Habacuc, III, 1). — Jonas est drapé dans satoge comme un orateur antique, tenant son *volumen* sur lequel

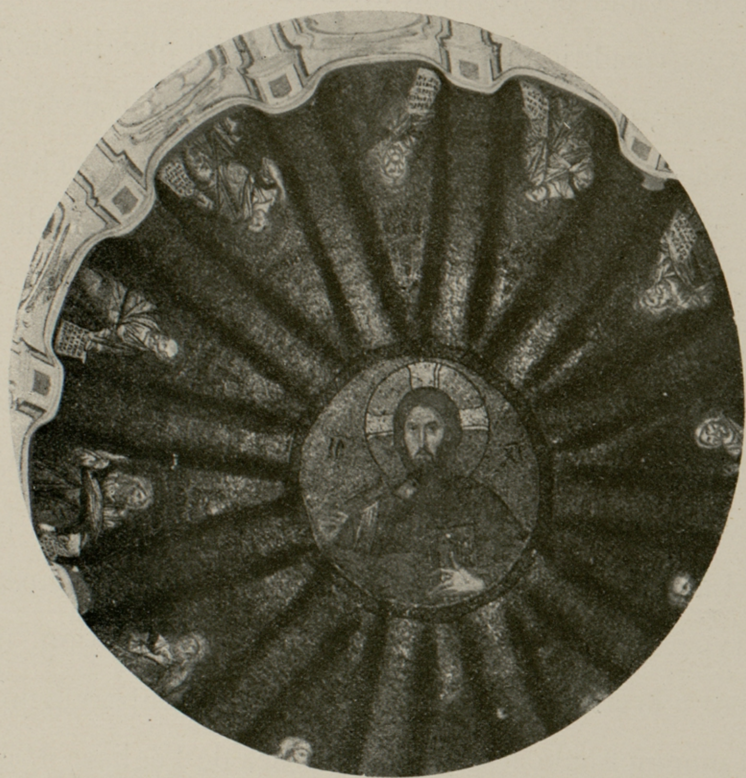


Fig. 123. — Mosaïques de la chapelle funéraire.

on lit : **Καὶ ἔλθοι πρός σε ἡ προσε[υ]χή μου πρὸς [ναὸν ἅγιον σου]** (Jonas, II, 8). — Malachie, un vieillard à longs cheveux et à longue barbe, lève la main droite vers le Christ, le divin « messager », ainsi qu'il est désigné sur l'inscription du rouleau : **'Ιδοὺ ἐγὼ ἀποστέ[λ]λω τὸν ἄγγελόν [μου]** (Malachie, III, 1). — Ézéchiel replie la main droite sur sa poitrine et tient le rouleau le long du corps. Il est aussi représenté sous les traits d'un vieillard. L'inscription est ainsi conçue : **'Εν τῷ πορεύεσθαι τὰ ζῷα ἐπορε[ύοντο οἱ τροχοὶ ἐχόμενοι αὐτῶν]** (Ézéchiel, I, 19). — Enfin le Prophète Isaïe lève la main droite et regarde vers

1. L'inscription porte ησακικοα.

le Christ. Sur son rouleau, qu'il tient de la main gauche, on lit : **Ἰδοὺ κ(ύριος) κάθηται ἐπὶ νεφέλης κούφης** (Isaïe, XIX, 1).

Les regards expressifs de ces Prophètes, leurs attitudes variées et mouvementées, les tonalités multicolores de leurs vêtements blancs, ombrés de bleu, de vert, de violet et de brun, attestent le souci qu'à eu l'artiste de s'écarter des types traditionnels, pour faire œuvre plus personnelle et plus vivante. Le Christ, qui domine le groupe, n'est plus le Pantocrator farouche et dur. Son visage respire, comme à Kahrjé-Djami[1], l'humanité et la compassion. Aussi ces mosaïques restent-elles un exemple précieux de l'art du quatorzième siècle.

Par leur architecture ces deux édifices accolés ne sont pas moins remarquables. L'église principale, avec ses deux narthex, ses longues galeries latérales, présente un curieux spécimen de l'architecture de la fin du treizième siècle. La nef est entourée de voûtes peu élevées ; aussi la coupole, qui, dans ce type d'église, reste le centre de la construction, n'est-elle plus liée intimement à la structure de l'édifice. Elle est entièrement dégagée sur trois côtés et domine seule les toitures basses de l'église. Pour rompre la monotonie de ces toitures l'architecte a élevé des petites coupoles à tambour[2].

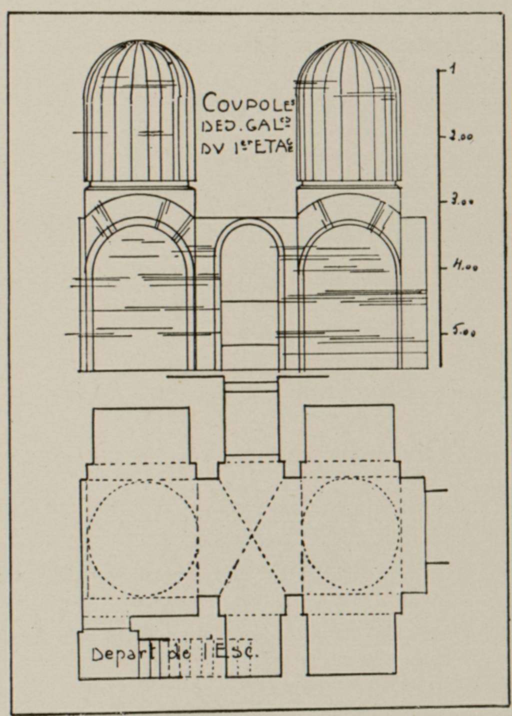
Cette disposition rappelle le plan de l'église des Saints-Apôtres à Salonique, où la nef est aussi précédée de deux narthex et flanquée de galeries latérales. Mais l'église de la Vierge Pammacaristos n'égale pas en sveltesse cette, dernière, qui fut construite un peu plus tard, au début du quatorzième siècle[3].

1. Dans la coupole sud de l'esonarthex, le Christ est représenté en buste dans un médaillon avec la même expression et la même attitude. Cf. SCHMITT (*Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopoljé*, p. 118 ; Album, pl. III, IV).

2. A l'extrémité de la galerie méridionale, une coupole devait faire pendant à celle de la galerie septentrionale. Elle a été détruite lors de la construction de la chapelle. L'existence d'autres coupoles à l'extrémité occidentale de ces mêmes galeries n'est pas certaine. Toutes les voûtes de ce côté paraissent anciennes.

3. V. plus haut p. 166. Cf. CH. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, pp. 711-712.

A cette époque, le plan de l'église à croix grecque réapparaît à Constantinople, mais un peu modifié. A la chapelle funéraire de Fétiyé-Djami ce plan est nettement dessiné à l'intérieur. Mais à l'extérieur les bras de la croix ne sont que légèrement soulignés par des extrados, qui échancrent la ligne droite des toitures. Le trait caractéristique de cette architecture de la dernière époque est la recherche des proportions élancées. Les nefs se surélèvent, les coupoles se multiplient et donnent à l'édifice une élégance svelte et une grâce extrême.



XIV

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE A CONSTANTINOPLE

XIV

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE A CONSTANTINOPLE

Les monographies de monuments qui précèdent permettront de suivre dans ses grandes lignes le développement chronologique de cette architecture si souple et si variée.

Au quatrième et au cinquième siècle, la ville fondée par Constantin voit, comme le reste de l'Empire, surgir de terre une floraison de constructions nouvelles. De cette période peu d'édifices sont restés debout. C'étaient d'abord des églises de forme basilicale.

Les grands sanctuaires érigés par Constantin dans sa nouvelle capitale : Sainte-Sophie, Sainte-Irène, Saint-Jean-l'Évangéliste à l'Hebdomon, les Saints-Apôtres étaient des basiliques. De même au cinquième siècle la grande église de la Sainte-Vierge des Blachernes [1]. Toutes ont disparu et l'église de Saint-Jean-Baptiste de Stoudios permet seule de saisir les principales caractéristiques de la basilique constantinopolitaine, qui sont : l'atrium, le narthex

1. V. plus haut p. 18.

formé par un vestibule ouvert et flanqué de chambres, les trois nefs séparées par une double colonnade surmontée de la plate-bande, l'abside formée par un simple hémicycle et se terminant à l'extérieur par trois pans, les tribunes s'étendant au-dessus des bas côtés et du narthex, la toiture en charpente. L'intérieur est éclairé par des baies en plein cintre. Les portes rectangulaires ont des chambranles et un linteau au-dessus duquel s'ouvre un arc de décharge [1]. Elles sont placées non seulement à l'ouest de l'édifice, mais encore à l'extrémité orientale des bas côtés.

Une autre forme très en vogue durant cette période pré-byzantine est l'édifice à plan central [2]. La rotonde, située à l'angle nord-est de Sainte-Sophie, date peut-être du quatrième siècle [3]. Au cinquième siècle remonte sans doute Balaban-Aga-Djami où le mur circulaire est pourvu de huit niches voûtées en berceau et terminées par un mur droit, percé de fenêtres [4]. A Cheïk-Suleïman-Djami apparaît le plan octogonal, comme dans les baptistères du cinquième siècle à Ravenne [5].

Au sixième siècle, la période de la plus grande activité artistique est le règne de Justinien (527-565). Les formes architecturales du quatrième et du cinquième siècle ne disparaissent pas complètement. Elles sont encore

1. Ce motif se rencontre sur plusieurs monuments de l'architecture civile et militaire, à la Porte Dorée, à Yéni-Mevlévi-Hané-Kapou et dans l'édifice dit Maison de Justinien. Il apparaît aussi à Sainte-Irène, à Kilissé-Djami, à l'église du Christ Pantocrator. Mais ordinairement la porte, de forme rectangulaire, n'a que des chambranles et un linteau. Parfois c'est une simple baie à arc en plein cintre; c'est là aussi la forme la plus employée pour les fenêtres.

2. Au palais de Constantin plusieurs salles étaient des rotondes et des octogones (cf. J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 162 s.). Parmi les édifices civils se trouvaient aussi l'Octogone brûlé pendant la sédition de Nica en 532, et le Tétradision, un octogone à huit arcades (cf. *Chronicon paschale*, éd. Bonn, pp. 622-623 ; Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897, p. 411).

3. Cf. J. Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1910, p. 33.

4. Cf. Gurlitt, *Die Baukunst Konstantinopels*, p. 42, fig. 94. La disposition générale rappelle celle de Saint-Georges à Salonique; mais ici la rotonde se termine à l'est par une abside (cf. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, Paris, 1883, pl. XXIII, 1; Kondakov, *Makedonija*, Pétersbourg, 1909, p. 76 s.).

5 V. plus haut, p. 50 ; cf. H. Holtzinger, *Die altchristliche Architektur*, Stuttgart, 1889, pp. 213-215; Choisy, *op. cit.*, pl. XIX, 1 ; Ch. Diehl, *Ravenne*, Paris, 1903, p. 33 s.

employées ou modifiées ingénieusement. Mais ce qui frappe surtout c'est l'extraordinaire variété de types et de plans que les architectes réalisèrent alors dans les édifices religieux.

L'église des Saints-Pierre-et-Paul, qui était attenante à l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, était une basilique [1]; de même l'église de Chora (Kahrjé-Djami) telle qu'elle fut reconstruite par Justinien [2].

L'octogone apparaît encore au Baptistère de Sainte-Sophie, mais il n'est plus dessiné à l'extérieur [3]. Aux Saints-Serge-et-Bacchus, l'octogone est de même inscrit dans un carré, mais avec une ingéniosité qui semble l'animer d'une vie nouvelle. L'octogone à tribunes est réalisé à la même époque à l'église de Saint-Michel à Anaplous [4], de même à Saint-Vital de Ravenne. Mais à Ravenne le pourtour a un tracé octogonal; le plan est dessiné par les supports de la coupole entre lesquels s'ouvrent des hémicycles, et le raccord entre la base octogonale au plan circulaire de la coupole est obtenu au moyen de huit trompes d'angle [5]. Aux Saints-Serge-et-Bacchus, la coupole, divisée en seize fuseaux, est hardiment posée sur une base polygonale. Elle est épaulée sur quatre de ses faces par des niches de butée, sur les quatre autres par des arceaux. Les hémicycles ne s'ouvrent donc que sur les côtés obliques de l'octogone. La plate-bande surmonte encore les colonnes du rez-de-chaussée.

Après la révolte de Nica, en 532, Justinien répara les ruines causées par l'incendie. C'est alors qu'apparaissent les formes architecturales, qui prévaudront définitivement à dater du sixième siècle : la coupole à pendentifs sur plan carré [6] et l'arcade au-dessus des colonnes.

1. V. plus haut, p. 27.

2. Cf. Richter, *op. cit*, p. 195; Ch. Diehl, *Etudes byzantines*, Paris, 1905, p. 393.

3. V. plus haut, p. 50.

4. V. plus haut, p. 51.

5. Cf. Rivoira, *Le Origini della architettura Lombarda*, t. I, Rome, 1901, p. 77, fig. 122; Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, pp. 174-176.

6. Elle semble aussi réalisée à la Chalcé, le vestibule du Palais, que Justinien reconstruisit après la sédition de Nica (cf. J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, pp. 20, 168).

Sainte-Irène et Sainte-Sophie rappellent encore les anciennes basiliques par certains traits : la longueur de la nef, les colonnades séparant le vaisseau central des bas côtés, les tribunes s'étendant au-dessus des collatéraux et du narthex. A Sainte-Irène, les coupoles sont épaulées par de larges voûtes en berceau, qui se prolongent jusqu'aux murs extérieurs. Les arcades du rez-de-chaussée ne se répètent pas au premier étage et le vaisseau central prend ainsi une ampleur et une élévation très grandes. A Sainte-Sophie les arcades se répètent dans les tribunes. La coupole est maintenue sur les faces latérales par des arcs formerets, sur les deux autres elle est contrebutée par deux demi-coupoles, épaulées elles-mêmes par deux niches plus petites[1]. L'ampleur des proportions, l'audace inouïe avec laquelle ce parti a été réalisé, font de Sainte-Sophie un monument unique.

Mais là ne se borna pas l'activité féconde du règne de Justinien. En 536 on commença à construire, sur l'emplacement de l'ancienne église de Constantin, les Saints-Apôtres[2] suivant un plan cruciforme, c'est-à-dire constitué par le croisement de deux nefs. Comme à Saint-Marc de Venise, l'église était recouverte de cinq coupoles : l'une au centre, à la croisée des nefs, les autres sur les quatre bras de la croix[3].

Ces édifices, comme ceux de l'âge précédent, étaient précédés d'un atrium (**αὐλή, λουτήρ**)[4]. Parfois comme à l'église de Saint-Michel à Anaplous, un portique entourait le monument sur trois de ses faces et s'inter-

1. Cf. Choisy, *Histoire de l'Architecture*, t. II, p. 49 ; Ch. Diehl, *op. cit.*, pp. 144-145.

2. Cf. Procope, *De Aedificiis*, I, 4. éd. Bonn, p. 187.

3. Cf. A. Heisenberg, *Grabeskirche und Apostelkirche*, t. II, Leipzig, 1908, p. 113 s., fig. 1.

4. L'atrium n'est conservé qu'à Sainte-Irène. Il a disparu aux Saints-Serge-et-Bacchus et à Sainte-Sophie. Il est signalé aux Saints-Apôtres (cf. *De Cerimoniis aulae byzantinae*, éd. Bonn, I, 10, pp. 77, 80 ; II, 6, p. 532) ; à Saint-Anthime (cf. Procope, *De Aedificiis*, I, 6, éd. Bonn, p. 194) ; à Saint-Mokios, église construite d'abord par Constantin, puis rebâtie par Justinien (cf. Procope, *op. cit.*, I, 4, p. 190 ; Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. II, Leipzig, 1907, p. 209 ; *De Cerimoniis*, I, 17, pp. 100, 102) ; à la Sainte-Vierge de la Source (cf. *De Cerimoniis*, I, 18, pp. 109-111, 114 ; Procope, *op. cit.*, I, 3, p. 184 ; Zonaras, *Epitome historiarum*, XIV, 7, éd. Dindorf, t. III, p. 275 ; Preger, *op. cit.*, t. II, p. 259).

rompait du côté oriental[1]. A Sainte-Sophie, des portiques longeaient aussi l'édifice[2].

Le narthex est un vestibule clos qui s'étend sur toute la largeur du monument[3]. Il ne se dédouble qu'à Sainte-Sophie. Aux Saints-Apôtres, le narthex ne s'étendait pas seulement sur la façade occidentale, mais entourait tout le bras occidental de la croix, comme à Saint-Marc de Venise[4]. A Sainte-Sophie et très probablement à Sainte-Irène, des appendices latéraux servaient de cage d'escalier. Celui-ci, comme aux Saints-Serge-et-Bacchus, était parfois ménagé à l'intérieur du narthex.

Les tribunes (κατηχουμενεῖα) sont très développées. Elles s'étendent au-dessus des collatéraux et du narthex, aux Saints-Serge-et-Bacchus, à Sainte-Sophie et à Sainte-Irène[5].

Le sanctuaire se développe. L'abside est précédée d'une voûte en berceau et communique avec les bas côtés par des passages. Elle fait seule saillie sur le mur oriental de l'église, et se termine par trois pans, comme à la basilique de Saint-Jean-Baptiste. Aux Saints-Apôtres, il n'y avait pas d'abside, le sanctuaire occupant le milieu de l'église.

A l'extérieur ces monuments ont un aspect lourd. Aux Saints-Serge-et-Bacchus, des extrados surmontaient primitivement la façade occidentale, mais l'édifice a la forme d'une masse cubique. A Sainte-Irène, les hautes façades se terminent par des pignons très lourds. A Sainte-Sophie les dispositions intérieures apparaissent plus nettement. Des extrados, sous lesquels s'ouvrent de grandes baies d'éclairage, interrompent la monotonie des hautes parois.

1. Cf. Procope, *op. cit.*, I, 8, pp. 197-198.

2. Cf. J. Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1910, pp. 23-24, 30.

3. Il apparaît au Baptistère de Sainte-Sophie, aux Saints-Serge-et-Bacchus, à Sainte-Irène. Il est signalé à la Sainte-Vierge de la Source (cf. *De Cerimoniis*, I, 18, p. 111); à Saint-Mokios (cf. *De Cerimoniis*, I, 17, pp. 100-102, 105).

4. Cf. *De Cerimoniis*, I, 10, pp. 76-77 ; II, 6, p. 532 ; II, 7, p. 536 ; cf. A. Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 135.

5. Des tribunes existaient aussi à Saint-Mokios (cf. *De Cerimoniis*, I, 17, pp. 100, 101, 103, 104) ; aux Saints-Apôtres (*ibid.*, I, 10, pp. 78-79 ; II, 7, p. 538) ; à la Sainte-Vierge de la Source (*ibid.*, I, 18, pp. 112-113) ; à Saint-Michel à Anaplous (cf. Procope, *op. cit.*, I, 8, pp. 197-198).

Les vastes coupoles, qui couronnent ces édifices, sont de structure et d'aspect variés. Aux Saints-Serge-et-Bacchus, la coupole, à seize côtes alternativement plates et concaves, repose sans intermédiaire de pendentifs sur une base octogonale. Le tambour a seize pans avec huit contreforts à redans entre lesquels s'ouvrent des fenêtres droites. La coupole du Baptistère de Sainte-Sophie est une calotte reposant directement sur les arcs de l'octogone. A Sainte-Sophie, la coupole primitive était une calotte sur pendentifs où les fenêtres étaient percées à travers la voûte[1]. Elle était de construction analogue à la coupole orientale de Sainte-Irène. La coupole de Sainte-Sophie, qui tomba en 558, fut reconstruite du vivant même de Justinien et terminée en 563. Son intrados est partagé en fuseaux par des nervures saillantes. Les fenêtres sont percées à travers le tambour, qui est pourvu à l'extérieur de contreforts de pied-droit. La coupole orientale de Sainte-Irène reste donc le plus ancien exemple de la coupole à pendentifs. Son intrados est lisse et son tambour circulaire est percé de fenêtres entre lesquelles des contreforts font saillie.

Le règne de Justin II (565-578), sans égaler celui de son prédécesseur, vit apparaître cependant des constructions intéressantes. Les architectes paraissent d'abord s'inspirer des mêmes principes que ceux de Justinien. Au Palais, le Chrysotriclinos, œuvre de Justin II, était imité des églises octogonales des Saints-Serge-et-Bacchus et de Saint-Vital[2]. L'église de la Vierge Chalcopratia était une basilique avec un narthex et des tribunes[3]. Mais

1. V. plus haut, p. 62.

2. Cf. J. EBERSOLT, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 77 s.

3. Cf. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Administrando Imperio*, 29, éd. Bonn, p. 139; l'église est appelée ναὸς δρομικός ; cf. *De Cerimoniis*, I, 1, p. 30 ; I, 30, pp. 165-167 ; Bibliothèque royale de Dresde, ms. gr. nº 140 (cf. DMITRIEVSKIJ, *Drevnješčie patriarčie tipikoni*, Kiev, 1907, p. 304). L'église est attribuée à différents personnages, à Pulchérie et à Théodose II (408-450) (cf. THÉOPHANE, *Chronographia*, éd. de Boor, t. I, p. 102 PREGER, *op. cit.*, t. II, pp. 227-228). Une autre tradition l'attribue à Justin II (cf. THÉOPHANE, *op. cit.*, t. I, p. 248 ; PREGER, *op. cit.*, t. II, p. 263). Un texte concilie ces deux traditions. L'église fut érigée par Théodose II et reconstruite par Justin II, après un tremblement de terre (cf. PREGER, *op. cit.*, t. II, pp. 227-228). Elle

de nouvelles formes apparaissent dans la seconde moitié du sixième siècle.

Justin II ajoute à la basilique de la Vierge des Blachernes deux absides, l'une au nord, l'autre au sud et lui donne ainsi la forme d'une croix[1]. Un plan analogue est réalisé à Saint-André, inspiré des sanctuaires triconques. La forme des voûtes, la disposition des demi-coupoles épaulant la coupole centrale rappellent encore l'architecture du règne de Justinien. Le dôme et les demi-coupoles dominent, comme à Sainte-Sophie, les toitures plus basses des collatéraux et des vestibules. Mais le sanctuaire est plus développé; il occupe dès lors toute la partie orientale de l'édifice, qui se termine par trois absides. Celle du milieu, la grande abside, occupée par l'autel, fait saillie sur les deux absidioles, qui servent l'une de prothèse pour la préparation des espèces, l'autre, celle du sud, le diaconicon, de sacristie. Des passages font communiquer ce triple sanctuaire, qui restera une des caractéristiques des églises postérieures.

A la fin du sixième siècle apparaît un autre plan. A l'église de la Vierge Diaconissa, érigée en 598, sous l'empereur Maurice (582-602), la nef présente la forme d'une croix. Comme à Saint-André, les piliers orientaux, qui soutiennent la coupole, sont réunis aux murs latéraux de l'abside. Les absides de ces deux monuments, qui ont été remaniées, devaient être à trois pans à l'extérieur. La coupole de Saint-André avait probablement un tambour circulaire[2], analogue à celui de la Vierge Diaconissa. Ici le tambour lisse n'a plus à l'extérieur les contreforts, qui alourdissent ceux des Saints-Serge-et-Bacchus, de Sainte-Sophie et de Sainte-Irène. Par contre l'église de la Vierge rappelle encore les monuments du règne de Justinien, par sa vaste coupole à nervures analogues à celles du dôme de Sainte-Sophie, et par les pignons

fut restaurée au neuvième siècle par Basile I[er], mais les réparations n'affectèrent que la superstructure (cf. THEOPHANES CONTINUATUS V, 93, éd. Bonn, p. 339).

1. V. plus haut, p. 18 n. 2, 88-89.

2. V. plus haut, p. 82. L'intrados de la coupole était probablement lisse comme à Sainte-Irène.

qui surmontent les façades, et où l'aboutissement du bras de la croix est marqué par une arcade, comme à Sainte-Irène.

Les tribunes ne s'étendent plus qu'au-dessus du narthex. L'atrium, qui prenait trop de place, disparaît. Il ne sera plus employé que dans les églises élevées aux frais des empereurs, à qui l'espace n'était pas mesuré. Il est signalé au huitième siècle à l'église de la Vierge du Phare, construite au Palais par l'empereur iconoclaste Constantin V (741-775). Cette église était précédée d'un atrium et d'un narthex et se terminait par trois absides [1].

Les souverains iconoclastes, qui persécutèrent l'art religieux et menèrent contre les images une lutte qui dura plus d'un siècle, étaient des amis du luxe et des bâtiments. Théophile (829-842) fut un grand constructeur. Au Palais impérial il adopte la disposition en triconque, analogue à celle de l'église de Saint-André, pour l'une des grandes salles de réception, et il répète ce plan dans une église consacrée à saint Michel [2].

De cette époque un monument a été conservé, qui fut construit soit après la première persécution iconoclaste sous le règne de Constantin VI (780-797) et d'Irène l'Athénienne (797-802), soit après le triomphe de l'Orthodoxie sous Michel III (842-867). A l'église de Sainte-Théodosie, le plan en forme de croix est dessiné à l'étage supérieur, tandis qu'au rez-de-chaussée l'édifice garde les dispositions de la basilique avec les arcades, qui soutiennent des tribunes s'étendant au-dessus des collatéraux et du narthex. Les absides

1. Cf. J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 104 s.

2. Cf. G. Millet, *l'Art byzantin* (A. Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 149); Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, p. 341 s. ; J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 110 s. Outre le plan triconque, on employa aussi à Constantinople le plan tétraconque. Dans les édifices de ce type, quatre absides s'ouvrent sur la nef centrale. On sait qu'au dixième siècle Constantin VII restaura le tétraconque de Saint-Paul (cf. Theophanes Continuatus, IV, 21, éd. Bonn, p. 450). Un plan analogue est réalisé à la Panagia Mougliotissa, au Phanar, avec des proportions modestes et une coupole à tambour. Cette église, qui est restée aux mains des Orthodoxes, aurait été construite ou restaurée au treizième siècle par une fille de Michel VIII Paléologue, Marie, qui avait épousé un Khan Mongol (cf. Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 388; Gurlitt, *Die Baukunst Konstantinopels*, pl. IX, h.; J. Ebersolt, *Rapport sommaire sur une mission à Constantinople*, Paris, 1911, p. 15).

primitives devaient être à trois pans. Les hautes façades donnent encore à l'édifice l'aspect d'une masse cubique, mais les arcatures en interrompent un peu la monotonie et des fenêtres trilobées allégeaient et découpaient les murs. Enfin le trait caractéristique est l'apparition des cinq coupoles. Elles sont encore, il est vrai, lourdes et massives.

A Atik-Moustapha-Pacha-Djami les arcades latérales ont disparu. Mais la nef en forme de croix est toujours encombrée par des piliers massifs, réunis aux murs extérieurs et à ceux de l'abside. L'édifice conserve encore les anciennes absides à trois pans et l'aspect pesant des constructions plus anciennes[1].

Le règne de Basile Ier (867-886), le fondateur de la dynastie macédonienne, inaugura pour l'Empire une période de prospérité comparable à celle du règne de Justinien.

Il ne se contente pas de restaurer les monuments; il en construit de nouveaux et de fort remarquables.

Il revient aux types anciens. Le plan basilical avec double colonnade, le plan circulaire, tels sont les deux partis que Basile Ier emploie au Kénourgion, l'une des salles les plus brillantes de son palais, et à l'église palatine du Prophète Élie[2].

La Nouvelle-Église, le sanctuaire le plus somptueux de la cour, l'œuvre

1. Le plan en croix est réalisé de même d'une manière encore lourde, à Sandjakdar-Djami, une petite mosquée en ruine, située près de Soulou-Monastir. L'édifice, qui se termine par une abside à trois pans, a sa coupole à pendentifs effondrée. Il a à l'extérieur la forme d'un octogone, dont les quatre côtés obliques, qui sont pleins, forment les piliers massifs soutenant la coupole. Sur les quatre côtés droits s'ouvrent les voûtes en berceau dessinant la croix (cf. Paspatis, *op. cit.*, p. 357; J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 14, pl. XI, fig. 17).

2. Cf. J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, pp. 127, 136, 137. Outre le plan basilical à trois nefs, on rencontre à Constantinople un autre parti, qui fut peut-être employé par Basile Ier pour les nombreux oratoires qu'il construisit au Palais. Ces édifices, de très petites dimensions, ont une seule nef, se terminent par une seule abside et ne sont précédés d'aucun vestibule. Parfois la nef est recouverte non pas par un toit en charpente, mais par une coupole. Ce type architectural apparaît à Kefeli-Djami, à Toklou-Dédé-Djami, et à l'oratoire de Bogdan Seraï (cf. Paspatis, *op. cit.*, pp. 304, 357, 360; Gurlitt, *op. cit.*, pl. X, IX, f.; J. Ebersolt, *Rapport sommaire sur une mission à Constantinople*, Paris, 1911, p. 13, pl. X, fig. 15).

maîtresse de Basile I[er], est également détruite[1]. On sait qu'elle était précédée d'un atrium et d'un narthex et flanquée de galeries latérales. Ce dernier parti reparaîtra plus tard dans d'autres églises de la capitale. Il est déjà en germe à Atik-Moustapha-Pacha-Djami, où une triple arcade s'ouvrait anciennement dans les murs latéraux.

La Nouvelle-Église était recouverte de cinq coupoles, mais les renseignements sur la disposition de ces dômes et sur la structure intérieure de l'édifice sont insuffisants. On peut penser que l'un des prototypes fut l'église de Sainte-Théodosie, où les quatre coupoles secondaires sont logées entre les bras de la croix. Ou bien le monument serait le premier représentant à Constantinople du type classique de l'église à croix grecque. Ce type semble réalisé du moins, à la fin du neuvième siècle ou au début du dixième, à l'église de Saint-Démétrius construite au Palais par le successeur de Basile I[er], Léon VI le Sage (886-911). Dans ce monument, la coupole était, en effet, soutenue non plus par des piliers massifs, mais par quatre colonnes aux chapiteaux dorés[2].

De la seconde moitié du neuvième siècle à la fin du douzième, les empereurs de la dynastie macédonienne et ceux de la maison des Comnènes, tous épris d'art et de luxe, érigèrent dans leur capitale une quantité de monuments dont plusieurs nous sont parvenus.

Le type le plus en vogue est caractérisé par les quatre colonnes ou piliers minces soutenant une coupole à tambour. La nef a la forme d'une croix, dont les quatre branches sont voûtées en berceau. Des petites voûtes, plus basses, recouvrent les coins de la nef. La croix ne se dessine plus, comme à l'église

1. Cf. J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople*, p. 130 s.; Ch. Diehl, *Manuel d'Art byzantin*, Paris, 1910, p. 404 s.; G. Millet (*Revue archéologique*, 1905, pp. 106-107); J. Strzygowski, *Kleinasien*, Leipzig, 1903, pp. 138, 193; O. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaïken*, Strasbourg, 1903, pp. 133-135.

2. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 143 s. Ce type était aussi réalisé à l'église de Saint-Jean-Baptiste « della Piedra » où Clavijo signale des piliers de jaspe soutenant la coupole et trois absides (cf. Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques*, Odessa, 1883, p. 5).

des Saints-Apôtres, sur tout le pourtour de l'édifice. Mais elle est très nettement dessinée en haut des façades par les berceaux épaulant la coupole, qui font plus hardiment saillie que dans les églises où, comme à Kalender-Djami et à Atik-Moustapha-Pacha-Djami, le plan à croix grecque était réalisé d'une manière lourde et disgracieuse. Comparées aux monuments précédents, ces églises sont en général de proportions assez modestes.

L'atrium n'apparaît plus que dans les constructions impériales, à l'église de la Vierge Péribleptos construite par Romain III Argyre (1028-1034)[1], et à l'église du Christ Pantocrator construite par Jean II Comnène (1118-1143) et sa femme l'impératrice Irène. Les narthex, parfois doubles, s'arrondissent souvent en niches aux extrémités. Les tribunes, quand elles existent, s'étendent seulement au-dessus de l'esornarthex. La nef ne dessine pas toujours une croix à branches égales. Une double corniche court le long des murs à la hauteur des piliers ou des colonnes, et plus haut à la naissance des grandes voûtes. Le sanctuaire prend encore plus d'importance. Dans certaines églises le berceau, qui précède la conque de l'abside, s'allonge. Les murs latéraux de la grande abside sont parfois creusés de petites niches, qui étaient déjà apparues dans certaines églises plus anciennes, à Saint-André et à Sainte-Théodosie. Les absidioles ont aussi à l'intérieur une forme plus élégante et sont aussi pourvues de niches. A l'extérieur, la structure du sanctuaire varie. Boudroum-Djami a encore les anciennes absides à trois pans, de même l'église nord de la Vierge Panachrantos[2]. A Eski-Imaret-Djami, la grande abside est à cinq pans en haut. A Kilissé-Djami, elle est ouverte par une baie trilobée. Au Pantocrator, le système se complique. Si quelques absidioles sont encore à

1. Cf. Ph. Bruun, *op. cit.*, p. 6.

2. Une église de ce type a des absides demi-circulaires à l'extérieur; c'est Ahmed-Pacha-Djami, une petite mosquée située près de Fétiyé-Djami. (cf. Gurlitt, *Die Baukunst Konstantinopels*, p. 40, pl. X, f.). On retrouve aussi ces absides demi-circulaires à l'extérieur, à Segban-bachi-Djami, un petit édifice situé dans la rue des Quarante-Fontaines (Kirk-Tchesmé). Il est précédé d'un vestibule et recouvert aujourd'hui par un plafond en bois. C'était peut-être anciennement une église à croix grecque (cf. Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 375; Gurlitt, *op. cit.*, p. 43, fig. 95).

trois pans comme dans les églises précédentes, les grandes absides sont pentagonales et heptagonales[1] et décorées de niches et d'arcatures, qui apparaissent aussi à Kilissé-Djami et à Eski-Imaret-Djami.

Les façades latérales sont surmontées de pignons, qui étaient déjà apparus à Sainte-Irène et à la Sainte-Vierge Diaconissa. Sous le pignon, une arcade, qui a parfois plusieurs saillies, marque l'aboutissement de la voûte en berceau. Le pignon disparaît au Pantocrator, où il est remplacé par un extrados. Une double corniche correspondant à celle de la nef interrompt la monotonie des parois (Boudroum-Djami, Kilissé-Djami, Eski-Imaret-Djami). Les lignes supérieures sont marquées par des séries de briques posées d'angle. Les distributions intérieures sont mises en évidence parfois, comme à Boudroum-Djami, par des demi-colonnes saillantes aux endroits où aboutissent les poussées. Les arcades latérales sont toujours liées à la structure intérieure de l'édifice.

Sur la façade occidentale, des arcades aveugles correspondent à la division des voûtes du narthex. Au Pantocrator, elles devaient être surmontées d'extrados semblables à ceux de la tribune au-dessus de l'esonarthex. C'est là un parti qui avait été déjà employé sur la façade occidentale des Saints-Serge-et-Bacchus.

Les accès ne se font pas seulement à l'ouest de l'édifice par les vestibules. Souvent, comme déjà à Atik-Moustapha-Pacha, une triple arcade se découpait sur les murs latéraux de la nef (église nord de la Vierge Panachrantos, Eski-Imaret-Djami)[2]. A Kilissé-Djami, elle donnait accès à une

1. Les absides à cinq et sept pans se rencontrent aussi à Monastir-Djami, un petit édifice situé non loin de Top-Kapou. Il est précédé d'un narthex, qui s'ouvre sur la nef par une triple arcade soutenue par deux colonnes en marbre. Le monument a été mutilé ; la grande abside a été détruite dans sa partie supérieure ; et la toiture en charpente est moderne. C'était peut-être à l'époque byzantine une église à croix grecque (cf. PASPATIS, *op. cit.*, p. 376 ; J. EBERSOLT, *Rapport sommaire sur une mission à Constantinople*, Paris, 1911, p. 13.)

2. On retrouve les pignons et la triple arcade latérale à Ahmed-Pacha-Djami (cf. GURLITT, *loc. cit.* ; EBERSOLT, *Rapport sommaire sur une mission à Constantinople*, Paris, 1911, pl. XII, fig. 18).

galerie latérale, comme à la Nouvelle-église. Parfois c'est une simple porte (Boudroum-Djami, Église septentrionale du Pantocrator). Des portes latérales donnaient aussi accès aux vestibules (Boudroum-Djami, Eski-Imaret-Djami).

A l'extérieur, l'édifice n'a plus l'aspect d'une masse cubique. La structure intérieure est marquée au dehors par la disposition des toitures, qui s'étagent. Ce sont d'abord les toitures basses des absides latérales et des quatre coins de la nef, puis celles de la grande abside, enfin celles qui recouvrent les quatre bras de la croix. La coupole, qui repose sur un carré saillant, couronne l'édifice.

Une autre caractéristique de ces églises, c'est la hauteur du tambour de la coupole, qui devient un véritable ornement. A l'intérieur, ces coupoles sont partagées en fuseaux par des nervures verticales, qui passent à l'état d'accessoires décoratifs. Parfois l'intrados a l'aspect d'une surface ondulée : ce sont les coupoles à côtes. A l'extérieur, le tambour est décoré d'arcades soutenues par des pilastres ou des demi-colonnes. Ces arcades échancrent parfois la coupole. Ou bien le tambour s'achève par une ligne horizontale, mais il est toujours décoré de pilastres entre lesquels s'ouvrent des fenêtres. Il est quelquefois rond, mais le plus souvent polygonal. Le dôme, qui surmonte le tambour, est dissimulé à Boudroum-Djami sous un toit conique [1]. Ailleurs il est entièrement dégagé et sa ligne courbe achève très élégamment l'édifice.

Ce type d'église, quelle que fût sa vogue, ne fut pas toujours employé. L'église du monastère de Chora (Kahrjé-Djami), telle qu'elle fut reconstruite au début du douzième siècle par Marie Ducas, la belle-mère d'Alexis Ier Comnène (1081-1118), présente un plan tout différent. La nef est de nouveau encombrée par les piliers massifs, qui sont réunis aux murs de l'abside et soutiennent la coupole. L'arc oriental, qui précède l'abside, est seul ouvert

1. De même à Ahmed-Pacha-Djami (cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, pl. XII, fig. 18).

dans toute sa hauteur. Les autres arcs sont fermés par des murs droits percés de fenêtres. L'édifice n'a plus la sveltesse ni l'élégance des églises à croix grecque.

Ces deux types réapparaissent à la fin du treizième siècle et au début du quatorzième siècle.

La prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, porta à l'Empire un coup dont il ne s'est jamais relevé complètement. Elle avait été accompagnée d'un pillage où quantité d'œuvres d'art périrent ou furent gravement endommagées. Aussi, quand les princes de la monarchie des Paléologues rentrèrent à Constantinople, en 1261, ils songèrent surtout à réparer les ruines que les Latins avaient laissées derrière eux.

Théodora, mère d'Andronic II (1282-1328), restaure le monastère de Lips[1]. Constantin, le frère d'Andronic II, répare l'église de Saint-Jean-Baptiste[2]. Théodore Métochite, un ministre du même empereur, restaure l'église de Chora[3]. C'est aussi à la fin du treizième siècle ou au début du quatorzième que des restaurations furent probablement faites au revêtement de marbre de la Sainte-Vierge Diaconissa[4]. Les absides de Sainte-Théodosie pourraient aussi être rapportées à cette époque[5]. Enfin, c'est vraisemblablement au quatorzième siècle, que Kilissé-Djami reçut son élégant exonarthex.

Cependant on ne se borna pas à réparer et à embellir les édifices. Si l'activité des architectes semble s'être ralentie, elle n'est pas complètement éteinte.

L'église méridionale de la Vierge Panachrantos date, sinon de la fin du douzième siècle, du moins de la fin du treizième. Quant à l'église de la Vierge Pammacaristos, elle montre qu'à la fin du treizième siècle on construisait encore à Byzance des monuments fort imposants.

1. Cf. Nicéphore Grégoras, *Historia*, IX, 14, éd. Bonn, t. I, p. 463.
2. V. plus haut, p. 5.
3. Voir plus haut, p. 222, n. 3.
4. V. plus haut, p. 108-110.
5. V. plus haut, p. 126.

Dans ces édifices des piliers massifs soutiennent, comme à Kahrjé-Djami, la coupole centrale et la nef n'est dégagée qu'à l'est par le grand arc de l'abside. Des nefs basses entourent, sur les trois autres côtés, le carré où est inscrite la coupole. Ainsi, l'édifice n'est plus ramassé comme autrefois autour de la coupole centrale vers laquelle tout convergeait. Le dôme est dégagé sur trois côtés ; il est monté sur de hauts tambours polygonaux et orné de pilastres en demi-colonne soutenant des arcades[1].

Les absides sont polygonales et décorées de niches, d'arcatures et de baies trilobées avec de sveltes pilastres.

Un autre trait caractéristique ce sont les galeries, qui flanquent le corps de l'église sur deux côtés ou sur un seul, et communiquent avec la nef et le double narthex. Ces longues façades sont ornées d'arcades correspondant aux travées intérieures.

Le plan en forme de croix grecque ne fut cependant pas complètement abandonné. Il réapparaît au début du quatorzième siècle, à la chapelle funéraire de la Vierge Pammacaristos, avec des tribunes au-dessus du narthex et des nefs très élancées. Il est réalisé avec une sveltesse et une élégance, qui semblent le rajeunir. Les niches et les arcatures décoratives se multiplient ; des corniches, des consoles animent les façades. La même richesse ornementale caractérise aussi celles de l'exonarthex de Kilissé-Djami, où, de chaque côté de la porte centrale, une triple arcade découpe et allège encore davantage la façade occidentale.

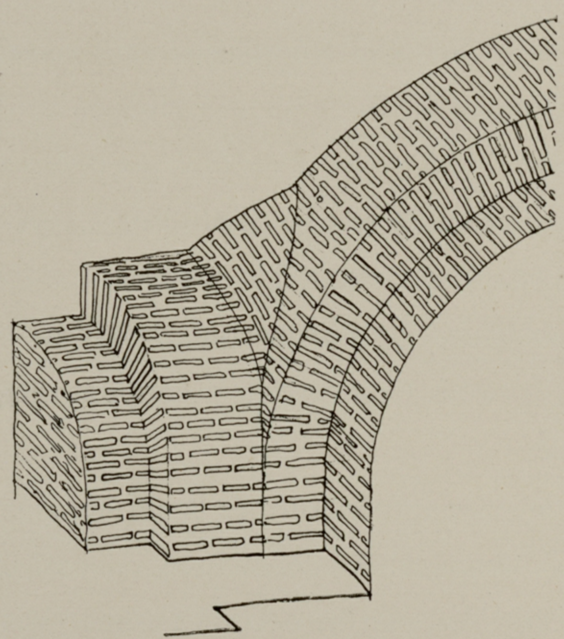
Un autre trait de cette architecture de la dernière époque, c'est la multiplicité des coupoles à tambour. Au douzième siècle, à l'église du Christ Pantocrator, l'usage s'était introduit de décorer l'esonarthex d'une coupole. On la retrouve à l'église méridionale de la Vierge Panachrantos ; mais, ici, elle

1. La coupole de l'église méridionale de la Vierge Panachrantos fait exception. Le tambour est circulaire et se termine par une ligne droite. Cette coupole a dû être construite, par raison de symétrie, sur le modèle de l'église septentrionale (V. plus haut, p. 222, n. 2).

n'est pas montée sur un tambour; elle est aveugle comme celles qui ornent l'exonarthex de l'église de Saint-André. Ailleurs les dômes surhaussés se dressent au-dessus des façades et recouvrent soit les galeries latérales, soit l'esonarthex ou l'exonarthex, soit la tribune occidentale (Vierge Pammacaristos, Kahrjé-Djami, Kilissé-Djami).

Ces hautes coupoles, qui se dressent hardiment dans les airs et couronnent l'édifice, produisent un effet des plus gracieux.

Ainsi, les constructeurs du treizième et du quatorzième siècle accentuèrent les tendances, qui s'étaient déjà manifestées à l'époque des Comnènes. Un siècle avant la prise de Constantinople par les Ottomans, dans la capitale de l'empire décadent des Paléologues, l'art continuait à s'épanouir et brillait d'un dernier éclat.



CONCLUSION

CONCLUSION

Si, au terme de ces analyses, l'on essaie de définir les caractères de cette architecture religieuse, ce qui frappe peut-être avant tout, c'est l'ingéniosité dans la conception et la souplesse dans l'exécution.

Ces édifices à détails si multiples sont l'œuvre d'un peuple à l'esprit subtil et nuancé. Si, dans cette architecture, il y a eu à certaines époques des types préférés, si les partis anciens ont subsisté à côté des nouveaux, chaque monument se distingue néanmoins par certains traits, qui lui donnent une physionomie particulière, une individualité.

Cette flexibilité, qui s'adapte aux convenances les plus diverses, n'est pas liée à une exactitude rigoureuse. Ces édifices n'ont pas la pureté de forme des monuments où la pierre et le marbre sont exclusivement employés. Les matériaux utilisés par les Byzantins sont plus modestes et moins coûteux. La brique est disposée en assises et forme avec le mortier un bloc compact de maçonnerie, ou bien elle alterne avec le moellon. C'étaient là des matériaux facilement transportables, qui se prêtaient merveilleusement à la construction des lignes courbes : arcs, voûtes, niches, calottes, coupoles, demi-coupoles [1], et aussi à la décoration des façades, qui, à Constantinople, se distin-

1. Les principes de la construction byzantine ont été très bien définis par A. Choisy, *l'Art de bâtir chez les Byzantins*, Paris, 1883; *Histoire de l'Architecture*, t. II, Paris; et par M. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, pp. 157 s., 421 s.

guent par leur sobriété. La pierre sculptée est rarement employée[1]. La brique rompt la monotonie, ou bien elle se combine avec les assises de moellons.

Les matériaux de prix étaient réservés à la décoration intérieure. Les lambris de marbre tapissaient les murs jusqu'à la naissance des voûtes[2]. Plus haut les parois et les voûtes étaient parées de mosaïques[3]. Le sol était recouvert de plaques de marbre et de pavements historiés[4]. A ces ornementations trop coûteuses on préféra les pavements en briques, qui recouvrent encore le sol de maintes églises et, sur les murs, on employa la fresque[5]. Les chapiteaux qui surmontent les colonnes de marbre, les architraves, les parapets, les ambons et les ciboriums, les pilastres, couverts de sculptures d'un travail délicat et raffiné, complétaient l'ornementation intérieure, où se manifeste surtout le goût de la polychromie, qui fut toujours une des principales préoccupations des constructeurs byzantins.

Ces architectes, qui furent de grands artistes décorateurs, étaient en même temps des connaisseurs profonds des lois de la mécanique. Leurs monuments laissent dans l'esprit une impression de tranquillité, de calme et d'unité puissante, moins vive certes que celle que l'on éprouve devant un temple grec, mais plus harmonieuse que celle que l'on ressent en présence d'une église romane ou gothique. A l'extérieur, toutes les lignes de la construction semblent converger vers la coupole centrale. A l'intérieur, on saisit d'un seul coup d'œil les distributions; les organes de butée sont internes et les combinaisons d'équilibre apparentes. — C'est la clarté du génie grec.

1. La pierre sculptée sur les façades n'apparaît qu'à la dernière époque : pilastres sculptés sur les absides de l'église méridionale de la Vierge Panachrantos, pilastres et consoles de la chapelle funéraire à la Vierge Pammacaristos, plaques de parapets de l'exonarthex à Kilissé-Djami.

2. Sainte-Sophie, Sainte-Vierge Diaconissa, église méridionale du Pantocrator, Kahrjé-Djami.

3. Sainte-Sophie, Kahrjé-Djami, Vierge Pammacaristos.

4. Saint-Jean-Baptiste de Stoudios, Sainte-Sophie, Pantocrator.

5. Galerie méridionale de Kahrjé-Djami.

APPENDICE

APPENDICE

Ce volume et les planches de l'album étaient en cours d'impression quand a paru à la fin de 1912 la publication suivante : *Byzantine Churches in Constantinople.* Their history and architecture by A. van Millingen assisted by Ramsay Traquair, W.-S. George and A.-E. Henderson, with maps, plans and illustrations, London, 1912, in-8°.

Les conclusions auxquelles ces auteurs sont arrivés diffèrent sensiblement des nôtres sur plusieurs points. Nous noterons les principales divergences en ce qui concerne les monuments étudiés plus haut.

Pour le cinquième et le sixième siècle on aurait pu utiliser les textes, en assez grand nombre, qui donnent des renseignements précieux sur la structure des églises disparues. Le typicon du monastère de Saint-Jean-Baptiste de Stoudios (Mir-Achor-Djami) n'est pas signalé. Les arcades, restituées dans les tribunes de cette dernière église, sont hypothétiques. Il est plus probable qu'on avait primitivement un second entablement. Une étude comparée des sculptures fait défaut. Elle nous a donné pour un certain nombre d'autres édifices des indices chronologiques précieux.

La basilique des Saints-Pierre-et-Paul, attenante à l'église des Saints-Serge-et-Bacchus (Kutchuk-Aya-Sophia-Djami), est placée sur le côté nord de ce dernier monument. Nous l'avons située sur le côté sud, en raison de la structure de la façade méridionale.

A Sainte-Irène, les murs de l'église jusqu'à la naissance des voûtes appartiendraient au monument construit par Justinien après l'incendie de 532 ; le narthex et

la tribune occidentale auraient été construits par le même empereur après l'incendie de 564. Les parties hautes de l'édifice dateraient de la reconstruction de l'église après le tremblement de terre de 740. Les mosaïques du narthex seraient donc du sixième siècle, celles de l'abside du huitième.

Ces conclusions sont aussi celles d'un architecte anglais qui a publié, à la fin de 1912, une monographie de Sainte-Irène : *The church of Saint Eirene at Constantinople* by Walter S. GEORGE with an historical notice by A. van MILLINGEN and an appendix on the Monument of Porphyrios by A.-M. Woodward and J.-B. Wace, published for the byzantine research fund, Oxford, 1912, in-fol.

En ce qui concerne la superstructure, la coupole occidentale rappelle la coupole primitive de Sainte-Sophie et rien ne s'oppose à dater aussi les parties hautes du sixième siècle. Si les mosaïques décoratives du narthex sont du sixième siècle, celles de l'abside doivent aussi dater de la même époque. M. George suppose que l'église de Justinien avait la forme d'une croix avec une seule coupole au centre. Les deux gros piliers qui, dans les bas côtés, ne soutiennent aujourd'hui que les tribunes latérales seraient les anciens piliers soutenant le bras occidental de la croix. Cependant, comme la coupole occidentale peut par sa structure remonter au sixième siècle, il est plus vraisemblable que les gros piliers sont des restes de l'édifice construit par Constantin. Le plan de la basilique constantinienne a été conservé en partie dans le monument actuel. M. George, qui a eu la bonne fortune d'étudier l'édifice au moment où on le réparait, a relevé des marques de briques qui dateraient du quatrième siècle.

A Saint-André de Crisis (Hodja-Moustapha-Pacha-Djami), les demi-coupoles latérales seraient, d'après M. van Millingen, de construction turque. Sans doute les Turcs ont refait l'extérieur de l'église, mais ils ont dû respecter les lignes de construction.

Les demi-coupoles, épaulant la coupole centrale, et le plan triconque sont des formes architecturales employées au sixième siècle. Le dessin de M. Thiers, montre très bien la disposition ancienne de la superstructure (v. plus haut, p. 81).

A la Sainte-Vierge Diaconissa (Kalender-Djami), la coupole est par erreur indiquée comme étant turque. Le second narthex serait une addition ; cependant la tribune, qui le recouvrait, prouve qu'il doit être primitif.

A Sainte-Théodosie (Gul-Djami), le mur qui subsiste sur le côté nord du vestibule est indiqué à tort comme une construction turque. Quant aux absides elles ont subi des restaurations non seulement à l'époque turque, mais déjà à l'époque byzantine.

Certaines identifications sont hypothétiques. Celles d'Atik-Moustapha-Pacha-Djami (Saints-Pierre-et-Marc), de Kilissé-Djami (Saint-Théodore) sont suggérées uniquement par la tradition.

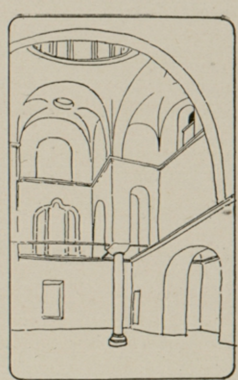
A Eski-Imaret-Djami, M. van Millingen ne donne pas de plan des tribunes et ne signale pas les deux chambres attenantes.

Au Pantocrator (Zéïrek-Djami), l'église septentrionale serait la plus ancienne, l'église méridionale, la plus récente. L'étude du typicon publié par M. Dmitrievskij nous a conduit à des conclusions diamétralement opposées.

A l'église de la Vierge Panachrantos (Fenari-Issa-Djami), l'église septentrionale est identifiée avec l'église fondée par Constantin Lips au dixième siècle, bien que sa ressemblance avec Eski-Imaret-Djami la fasse attribuer à une époque plus tardive (onzième siècle).

L'église méridionale serait plus ancienne. Mais la dissymétrie, qui apparaît dans cette dernière, s'explique aussi bien si l'on admet qu'elle a été construite postérieurement à l'église septentrionale.

Comme à l'église sud de la Vierge Panachrantos, M. van Millingen restitue à l'église de la Vierge Pammacaristos (Fétiyé-Djami) une triple arcade sur les trois côtés de la nef ; ce qui paraît fort improbable. Le plan donné comme primitif, avec un seul narthex et sans les galeries latérales, est hypothétique ; il en est de même pour le troisième narthex. Les restes, qui subsistent sur le sol devant la mosquée, peuvent provenir d'une ancienne construction du monastère. L'homogénéité dans le plan et la construction, le témoignage explicite des auteurs byzantins prouvent assez que l'édifice tout entier (à l'exception de la chapelle funéraire) est du treizième siècle.



INDEX ALPHABÉTIQUE

BIBLIOGRAPHIE

Acta Sanctorum.
Anthologia graeca epigrammatum, édit. Stadtmueller, Leipzig, 1894.
E. M. Antoniadis, *Ἔκφρασις τῆς ἁγίας Σοφίας*, t. I, II, Athènes, 1907, 1908.
Baronius, *Annales ecclesiastici.*
Ch. Bayet, *l'Art Byzantin*, Paris.
L. Bréhier, *Études sur l'histoire de la sculpture byzantine*, Paris, 1911.
Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques*, Odessa, 1883.
Ch. Buondelmonti, *Description des îles de l'Archipel*, édit. Legrand, Paris, 1897.
H. C. Butler, *Architecture and other Arts*, New-York, Londres, 1904.
Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. III, 2e partie, Paris, 1822.
A. Choisy, *Histoire de l'architecture*, t. II, Paris.
— *L'Art de bâtir chez les Byzantins*, Paris, 1883.
Corpus juris civilis, t. III, Berlin, 1904.
Corpus scriptorum historiae byzantinae, édit. Bonn.
M. Crusius, *Turcograeciae libri octo*, Basileae.
C. G. Curtis, *Broken Bits of Byzantium.*
O. M. Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford, 1911.
Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910.
— *Figures byzantines*, Paris, 1906.
— *Ravenne*, Paris, 1903.
— *Études byzantines*, Paris, 1905.
A. A. Dmitrievskij, *Drevnjeĭčie patriarčie tipikoni*, Kiev, 1907.
— *Opisanie liturgičeskich rukopisej*, t. I, Kiev, 1895.
Du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680.
J. Ebersolt, *Étude sur la topographie et les monuments de Constantinople*, Paris, 1909.
— *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910.

J. Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1911.
— *Rapport sommaire sur une mission à Constantinople*, Paris, 1911.
Forchheimer et Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel* (*Byzantinische Denkmäler*, t. II, Vienne, 1893).
Gailhabaud, *Monuments anciens et modernes*, t. II, Paris, 1850.
M. J. Gedeon, Χρονικὰ τοῦ πατριαρχικοῦ οἴκου καὶ τοῦ ναοῦ, Constantinople, 1884.
E. A. Grosvenor, *Constantinople*, t. II, Londres, 1895.
C. Gurlitt, *Die Baukunst Konstantinopels*, Berlin, 1907.
P. Gylles, *De Topographia Constantinopoleos*, Lyon, 1561.
— *De Bosporo Thracio*, Lyon, 1561.
J. de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. XVIII, Paris, 1843.
A. Heisenberg, *Grabeskirche und Apostelkirche*, t. I, II, Leipzig, 1908.
— *Die alten Mosaïken der Apostelkirche und der Hagia Sophia* (*Xénia, Hommage international à l'Université nationale de Grèce à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de sa fondation*).
H. Holtzinger, *Die altchristliche Architektur*, Stuttgart, 1889.
Itinéraires russes en Orient, traduits par Mme B. de Khitrowo, Genève, 1889.
N. P. Kondakov, *Makedonija*, Pétersbourg, 1909.
— *Vizantijskija Tserkvi i Pamjatniki Konstantinopolja* (*Trudy VI archeologičeskago sjezda v Odessje*), Odessa, 1887.
— *Pamjatniki christianskago iskusstva na Afonjé*, Pétersbourg, 1902.
Κωνσταντινιὰς παλαιά τε καὶ νεωτέρα, Constantinople, 1844.
Le Bas, *Voyage archéologique*, Paris, 1853.
J.-B. Lechevalier, *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, Paris, 1800.
W. R. Lethaby et H. Swainson, *The church of sancta Sophia Constantinople*, Londres, New-York, 1894.
Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*.
Il Menologio di Basilio II, Turin, 1907.
Migne, *Patrologia graeca*.
Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata graeca medii aevi*, t. I, II, Vienne, 1860, 1862.
G. Millet, *l'Art byzantin* (A. Michel, *Histoire de l'Art*, t. I).
A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899.
Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892.
Nicéphore, Χρονογραφικὸν σύντομον, édit. de Boor. ; Ἱστορία σύντομος, édit. de Boor.
Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877.
Pokryčkin, *Pravoslavnaja tserkovnaja architektura XII-XVIII stol. v nynječnem Serbskom Korolevstvjé*, Pétersbourg, 1906.
Th. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. I, II, Leipzig, 1901, 1907.
D. Pulgher, *les Anciennes Églises byzantines de Constantinople*, Vienne, 1880.
Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, II, Genève, 1877, 1878.

J. P. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897.
Rivoira, *Le Origini della architettura Lombarda*, t. I, Rome, 1901.
A. Rüdell, *Die Kahrie-Dschamisi in Konstantinopel*, Berlin, 1908.
J. Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, t. I, II, Paris, Londres, 1862.
W. Salzenberg, *Altchristiche Baudenkmale von Constantinopel*, Berlin, 1854.
G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884.
Socrate, *Historia ecclesiastica*, édit. Hussey, Oxford, 1878.
J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, Leipzig, 1901.
— *Kleinasien*, Leipzig, 1903.
Suidas, *Lexicon*.
Texier et Pullan, *l'Architecture byzantine*, Londres, 1864.
Théophane, *Chronographia*, édit. de Boor.
F. W. Unger, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1878.
De Vogüé, *le Temple de Jérusalem*, Paris, 1864.
— *Syrie centrale*, t. I, II.
Worwick Wroth, *Catalogue of the imperial byzantine Coins in the British Museum*, t. I, II, Londres, 1908.
O. Wulff, *Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaïken*, Strasbourg, 1903.
Zonaras, *Epitome historiarum*, édit. Dindorf.

PÉRIODIQUES

Archaeologia.
Archives des Missions scientifiques.
Bulletin de Correspondance hellénique.
Byzantinische Zeitschrift.
Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
Échos d'Orient.
Jahrbuch des Kaiserlich deutschen archäologischen Instituts.
Jahrbuch der Königlich preussischen Kunstsammlungen.
Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopoljé.
Mittheilungen des Kaiserlich deutschen archäologischen Instituts.
Monuments et Mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
Νέος Ἑλληνομνήμων.
Repertorium für Kunstwissenschaft.
Revue Archéologique.
Revue des Études grecques.
Sitzungsberichte der philosoph. histor. Classe der Kaiser. Akademie der Wissenschaften. Vienne.
Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος.
Vizantijskij Vremennik.
Žurnal ministerstva narodnago prosvješčenija.

TABLE DES GRAVURES CONTENUES DANS LE VOLUME

I. — Église de Saint-Jean-Baptiste de Stoudios (Mir-Achor-Djami).

II. — Église des Saints-Serge-et-Bacchus (Kutchuk-Aya-Sophia-Djami).

III. — Église de Sainte-Irène (Musée d'Armes).

IV. — Église de Saint-André-de-Crisis (Hodja-Moustapha-Pacha-Djami).

V. — Église de la Vierge Diaconissa (Kalender-Djami).

VI. — Église de Sainte-Théodosie (Gul-Djami).

VII. — Église dite Atik-Moustapha-Pacha-Djami.

VIII. — Église dite Boudroum-Djami.

IX. — ÉGLISE DITE KILISSÉ-DJAMI.

X. — ÉGLISE DITE ESKI-IMARET-DJAMI.

XI. — ÉGLISE DU CHRIST PANTOCRATOR (ZÉÏREK-DJAMI).

XII. — Église de la Vierge Panachrantos (Fenari-Issa-Djami).

XIII — Église de la Vierge Pammacaristos (Fétiyé-Djami).

A cette liste s'ajoutent 13 vignettes à la fin des chapitres.

TABLE DES PLANCHES CONTENUES DANS L'ALBUM

III. — Église de Sainte-Irène (Musée d'armes).

IV. — Église de Saint-André-de-Crisis (Hodja-Moustapha-Pacha-Djami).

V. — Église de la Vierge Diaconissa (Kalender-Djami).

VI. — Église de Sainte-Théodosie (Gul-Djami).

VII. — Église dite Atik-Moustapha-Pacha-Djami.

VIII. — Église dite Boudroum-Djami.

IX. — Église dite Kilissé-Djami.

X. — Église dite Eski-Imaret-Djami.

XI. — Église du Christ Pantocrator (Zéïrek-Djami).

XII. — Église de la Vierge Panachrantos (Fenari-Issa-Djami).

XIII. — Église de la Vierge Pammacaristos (Fétiyé-Djami).

TABLE DES MATIÈRES

TOURS

IMPRIMERIE E. ARRAULT & Cie.

3436


Pt. S. Sophie.